





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SEPTIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons réuni ſous le titre de *Dictionnaire philoſophique* les queſtions ſur l'Encyclopédie, le dictionnaire philoſophique réimprimé ſous le titre de la raiſon par alphabet, un dictionnaire manuſcrit intitulé l'opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* inſérés dans l'Encyclopédie ; enfin pluſieurs articles deſtinés pour le dictionnaire de l'académie françaiſe.

On y a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de claſſer dans quelqu'une des diviſions de cette collection.

On trouvera néceſſairement ici quelques répétitions ; ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſque nous réuniſſons des morceaux deſtinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées autant qu'il a été poſſible de le faire ſans altérer ou mutiler le texte.

INTRODUCTION

Aux questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs. (*)

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précède était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio;* on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays; on le contrefait chez les Suisses: & les additions dont on le charge sont sans doute entièrement opposées à la

(*) Voyez l'avertissement des Editeurs.

méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France; des français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un haſard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire, car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philofophe s'oublia pour fervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatifme ne s'oublièrent pas. Quelques jéfuites, qui étaient en poffeffion d'écrire fur la théologie & fur les belles-lettres, penfaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliftes de Trévoux d'enfeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il eft à remarquer qu'aucun jéfuite n'a donné au public fes ouvrages fans les vendre.

DIEU permit en même temps que deux ou trois convulfionnaires fe préfentaffent pour coopérer à l'Encyclopédie; on avait à choifir entre ces deux extrêmes; on les rejeta tous deux également comme de raifon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on fe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auffi, parce que les places étaient prifes. Ce furent autant d'ennemis qui tous fe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorfqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs effais; on les prit pour des forciers, on faifit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiftes furent accueillis précifément avec la même juftice & la même fageffe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, (*) ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulfionnaire, fe chargea au nom de fes confrères de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'Etat. Cet homme avait joué quelque temps fur le théâtre des marionnettes de

(*) *Abraham Chaumeix.*

S[t] Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis S[t] Leu & S[t] Gilles, en préſence de cent convulſionnaires; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trévoux, des bateleurs de S[t] Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accuſait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice; le premier tome eſt plein de renvois aux derniers, donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination; mais enfin la raiſon l'emporte. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la Sageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage de *Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école, & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie.

AVERTISSEMENT

DE LA COLLECTION INTITULÉE:

L'OPINION EN ALPHABET. (*)

Quos oportet redargui : qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ : il faut fermer la bouche à ceux qui renversent toutes les familles, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner. (épître de *St Paul* à *Tite.* chap. I, v. 11.)

Cet alphabet est extrait des ouvrages les plus estimés qui ne sont pas communément à la portée du grand nombre ; & si l'auteur ne cite pas toujours les sources où il a puisé, comme étant assez connues des doctes, il ne doit pas être soupçonné de vouloir se faire honneur du travail d'autrui, puisqu'il garde lui-même l'anonyme, suivant cette parole de l'évangile : Que votre main gauche ne sache point ce que fait votre droite. (*a*)

(*) Voyez l'avertissement des Editeurs.

(*a*) *Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

A.

NOUS aurons peu de queſtions à faire ſur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, & dont l'éloge ſe trouve à la tête du troiſième volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche ; & ſans les générosités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême miſère. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'Etat encourager les talens dans l'indigence, & demander le ſecret. (*) *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'Etat ; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné leur propre bien, & par-là ils ſont au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A*

(*) M. le duc de *Choiſeul*.

qui a été ſi bien traitée par feu M. *du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matière.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o*, dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait* &c.; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai*? nous diſions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lorſqu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères, & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics : mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits*; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue:

Quel ſpectacle d'effroi! grand Dieu, ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous

François premier, *pouvoit* par un *o;* quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait :

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois;*
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette mauvaiſe habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *St François*. Il faut du temps pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois;* & ſi vous prononciez *je croyois*, en feſant ſentir les deux *o*, perſonne ne pourrait vous ſupporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque *je croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger, il eſt d'abord ſurpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais;* il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais* &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce & de variété à faire ſuccéder une diphthongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous orthographiez d'une façon, & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme : telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher* ? & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon* ſe prononcent en français *pan* & *Lan* ? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x*, parce qu'ils ne la prononcent plus; que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois* ; comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois* ? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a* ?

A.

A, troiſième perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre, & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent vestigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé; plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a; la distance qu'il y a entr'eux;* est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage, en disant simplement *la distance, la différence entr'eux?* à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas surtout éviter le concours de deux *a?* *il va à Paris, il a Antoine en aversion.* Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens, & de là à Arques.*

La poësie française proscrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achopement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient soigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire:

Muove si il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolce luogo ove ha sua eta fornita.

L'*Arioste* a dit:

Non sa quel che sia Amor:
Doveva fortuna alla christiana sede.
Tanto girà che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſède une infinité de terminaiſons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue françaiſe eſt encore en cela plus circonſpecte & plus sévère que le latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Arma amens capio,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte & déſert,

In Neptuno Ægeo.

Homère, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & ſurtout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encore connues de ſon temps, & *Homère* était au-deſſus de ces fineſſes: mais ſes vers les plus harmonieux ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'*Art poëtique.*

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première: les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres: de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha;* & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifièrent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique;

jugez quelle foule de connaiſſances ſecrètes cela produiſit : *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g* étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres, & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, ou ALPHABET.

Si M. *du Marſais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B*, & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons ; & ces deux ſons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*Alpha ;* l'un eſt le premier, l'autre le ſecond ; & on ne ſait pas pourquoi.

Or, comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les ſciences ? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux ;* & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la première partie de la grammaire ; ceux qui poſsèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois, (*a*) que cette nation s'eſt toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des

(*a*) Ier vol. de l'hiſt. de la Chine de *Duhalde*.

caractères de sa langue ; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien :* nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. *Sénèque le philosophe* se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte ; les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé : & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appela *la toison d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espère qu'ils secoueront le joug, grâce à l'impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable (je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingts mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cents soixante & seize fois plus savante, & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent

de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite & de gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à peu près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier, c'étaient des *Shafiroth*, des *Astaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth;* il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais

viendraient apporter celui dont ils fe fervent à préfent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères ; mais ils fe garderaient bien de parler la langue batave. C'eft précifément ainfi que le peuple d'Athènes en ufa avec les matelots de Caphthor, venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Mifraim qui eft l'Egypte ; & rebutèrent leur patois.

Philofophiquement parlant, & abftraction refpectueufe faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres facrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eft-elle pas une plaifante chimère ?

Que diriez-vous d'ún homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eft arrivé que dans une multitude de fiècles les moutons fe foient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à fiffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte ; c'eft une merveilleufe chofe de voir dans le Mirebalais une cavale dreffer fes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque efpèce a fa langue. Celle des Efquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plufieurs rabins prétendent que la langue mère était le famaritain ; quelques autres ont affuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort

bien, fans offenfer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, fans offenfer perfonne, fuppofer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans difent d'eux-mêmes, *ha he* quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils fe moquent, *aie* quand on les frappe; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pfammeticus* (qui n'eft pas un mot égyptien) fit élever pour favoir quelle était la langue primitive, il n'eft guère poffible qu'ils fe foient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, auffi naturelles aux enfans que le croaffement l'eft aux grenouilles, il n'y a pas fi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dife à fon enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en*: ces mots ne font repréfentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils fe font entendre avec un gefte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenfe pour arriver à la fyntaxe. Je fuis effrayé quand je fonge que de ce feul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire, *je ferais venu, ma mère, avec grand plaifir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me feront toujours chers, fi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverfe; & fi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il femble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des fiècles pour ajufter cette phrafe; & bien d'autres fiècles pour la peindre. Ce ferait ici le lieu de dire, ou de

tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger &c.*; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Chaldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrète. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie: point d'opération magique ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles devint le plus profond des myſtères, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on feſait tomber un homme roide mort.

St Clément d'Alexandrie rapporte (*b*) que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui

(*b*) Stromates ou Tapiſſeries, liv. I.

foufflant ce nom dans l'oreille ; & qu'enfuite il le reffufcita en prononçant le même mot. *S[t] Clément* d'Alexandrie eft exact, il cite fon auteur, c'eft le favant *Artapan ;* & qui pourra récufer le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'efprit humain que cette profonde fcience de l'erreur, née chez les Afiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit furtout expreffément : (*e*) „ Si en invoquant „ Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le Dieu „ d'*Abraham*, d'*Ifaac* & de *Jacob*, on fera par ces noms, „ des chofes dont la nature & la force font telles, que „ les démons fe foumettent à ceux qui les prononcent ; „ mais fi on le nomme d'un autre nom, comme *Dieu* „ *de la mer bruyante*, *Dieu fupplantateur*, ces noms „ feront fans vertu, le nom d'*Ifraël* traduit en grec „ ne pourra rien opérer ; mais prononcez-le en hébreu, „ avec les autres mots requis, vous opérerez la „ conjuration. „

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables : „ Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, „ tels que font ceux dont fe fervent les fages parmi „ les Egyptiens, les mages en Perfe, les brachmanes „ dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'eft pas un „ art vain & chimérique, ainfi que le prétendent les „ ftoïciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui „ d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; „ mais ils appartiennent à une théologie myftérieufe

(*e*) *Orig.* contre *Celfe*, n°. 202.

» qui se rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu » de ces noms quand on les arrange & qu'on les pro- » nonce selon les règles &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION I.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab* qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par orgueil ; c'est pourquoi JESUS disait à ses disciples : (*a*) N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.

Quoique *St Jérôme* se soit fort emporté contre les moines de son temps (*b*) qui, malgré la défense du Seigneur donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le sixième concile de Paris (*c*) décide que si les abbés sont des pères spirituels, & s'ils engendrent au Seigneur

(*a*) *Matth.* ch. 23, v. 9. (*b*) Liv. II sur l'Epît. aux Galat.
(*c*) Liv. I, ch. 37.

des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément *St Benoit* qui, l'an 529, fonda ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en ſageſſe & en diſcrétion, & ſi grave, ſi claire à l'égard du diſcours & du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape *St Grégoire*, (*d*) qui ne manque pas de faire mention du privilége ſingulier dont DIEU daigna gratifier ce ſaint fondateur; c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de St Benoit*.

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le ſalut de ſes diſciples. En conſéquence, le ſamedi 21 mars 543, veille du dimanche de la paſſion qui fut le jour de ſa mort, deux moines, dont l'un était dans le monaſtère, l'autre en était éloigné, eurent la même viſion. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monaſtère juſqu'au ciel. Un perſonnage vénérable y paraiſſait, qui leur demanda pour qui était ce chemin? Ils dirent qu'ils n'en ſavaient rien. C'eſt, ajouta-t-il, par où *Benoit*, le bien-aimé de DIEU, eſt monté au ciel.

Un ordre dans lequel le ſalut était ſi aſſuré s'étendit bientôt dans d'autres Etats, dont les ſouverains ſe

(*d*) Dialog. liv. II, ch. 8.

laiſſaient perſuader (*e*) qu'il ne s'agiſſait, pour être ſûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami; & qu'on pouvait racheter les injuſtices les plus criantes, les crimes les plus énormes par des donations en faveur des égliſes. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Geſtes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de St Denis près Paris, (*f*) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU, & qu'un ſaint ermite nommé *Jean*, qui demeurait ſur les côtes de la mer d'Italie, vit ſon ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduiſant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que *St Denis* avait tout à coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins eſprits, & arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles Martel au contraire fut damné en corps & en ame pour avoir donné des abbayes en récompenſe à ſes capitaines qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbeſſes, & poſſédèrent des abbayes de filles. Un ſaint évêque de Lyon, nommé *Eucher*, étant en oraiſon, fut ravi en eſprit, & mené par un ange en enfer où il vit *Charles Martel*, & apprit de l'ange que les ſaints dont ce prince avait dépouillé les égliſes l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. *St Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface* évêque de Mayence, & à *Fulrad* archichapelain de *Pepin le bref*, en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles Martel*, & de voir ſi ſon corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y

(*e*) *Mezerai*, tome I, pag. 225. (*f*) Ch. 47.

trouva qu'un gros ſerpent qui en ſortit avec une fumée puante.

Boniface (*g*) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* & à *Carloman* toutes ces circonſtances de la damnation de leur père ; & *Louis* de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens eccléſiaſtiques, les évêques de l'aſſemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible hiſtoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

St Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation que tous ceux qui recevraient l'habit de ſa main ſeraient ſauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Caſſin le titre de chef de tous les monaſtères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monaſtique s'eſt répandue du ſein de *Benoit* comme d'une ſource de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monaſtère du mont Caſſin la prééminence de pouvoir & de gloire ſur tous les monaſtères qui ſont ou qui ſeront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Paſcal II, dans une bulle de l'an 1113 adreſſée à l'abbé du mont Caſſin, s'exprime en ces termes : Nous décernons que vous, ainſi que tous vos ſucceſſeurs, comme ſupérieur à tous les abbés, vous ayez ſéance dans toute aſſemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Auſſi l'abbé de Cluni ayant oſé

(*g*) *Mezerai*, tome I, pag. 331.

ſe qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette diſtinction appartenait à l'abbé du mont Caſſin ; celui de Cluni ſe contenta du titre d'*abbé cardinal* qu'il obtint depuis de *Calixte II*, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres ſe ſont enſuite arrogé.

Le pape *Jean XX*, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Caſſin le titre d'évêque dont il fit les fonctions juſqu'en 1367 ; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule ſimplement dans les actes : *Patriarche de la ſainte religion, abbé du ſaint monaſtère de Caſſin, chancelier & grand-chapelain de l'empire romain, abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, chancelier & collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour & de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ſes officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Caſſin, dans une maiſon ſpacieuſe où tous les paſſans, depuis le pape juſqu'au dernier mendiant, ſont reçus, logés, nourris & traités ſuivant leur état. L'abbé rend chaque jour viſite à tous ſes hôtes qui ſont quelquefois au nombre de trois cents. *St Ignace*, en 1538, y reçut l'hoſpitalité ; mais il fut logé ſur le mont Caſſin, dans une maiſon nommée l'albanette, à ſix cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il compoſa ſon célèbre inſtitut ; ce qui fait dire à un dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre *Moïſe* & un autre légiſlateur, il y fabriqua les ſecondes tables des lois religieuſes qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jésuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaisance que *St Benoit*, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de *St Martin* ermite, qui lui céda la place dont il était en possession, & se retira au mont Marsique proche de Carniole ; au contraire, le bénédictin *Ambroise Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jésuites à l'ordre de *St Benoit*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à *St Basile*, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi ; mais, comme nous le verrons à l'article *quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été : quant au clergé séculier, voici comme en parlait *St Cyprien* dès le troisième siècle. (*h*) Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim ; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi : (*i*) Nous voulons connaître les devoirs des ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui leur est permis, & qu'ils ne nous demandent que ce

(*h*) *De lapsis.*

(*i*) *Capit. interrog.* pag. 478, tome VII, *conc.* pag. 1184.

que nous devons accorder. Nous les prions de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, & en quoi l'on peut diſtinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent; ſi c'eſt ſeulement en ce qu'ils ne portent point les armes & ne ſont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté le monde, qui ne ceſſe tous les jours d'augmenter ſes biens par toutes ſortes de moyens, en promettant le paradis & menaçant de l'enfer, & employant le nom de DIEU ou de quelque ſaint pour perſuader aux ſimples de ſe dépouiller de leurs biens, & en priver leurs héritiers légitimes, qui par-là réduits à la pauvreté ſe croient enſuite les crimes permis, comme le larcin & le pillage. Si c'eſt avoir quitté le monde que de ſuivre la paſſion d'acquérir juſqu'à corrompre par argent de faux témoins pour avoir le bien d'autrui, & de chercher des avoués & des prévôts cruels, intéreſſés & ſans crainte de DIEU?

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritême* dit à ſes confrères : Vous, Meſſieurs les abbés, qui êtes des ignorans & ennemis de la ſcience du ſalut; qui paſſez les journées entières dans les plaiſirs impudiques, dans l'ivrognerie & dans le jeu; qui vous attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à DIEU & à votre fondateur *St Benoit*?

Le même abbé ne laiſſe pas de prétendre que de droit (*k*) la troiſième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de *St Benoit*, & que s'il ne l'a pas, c'eſt qu'on la lui a volée. Il eſt ſi pauvre, ajoute-t-il, pour le préſent, qu'il n'a plus que cent

(*k*) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, pag. 31.

millions d'or de revenu. *Tritême* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts ; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'hérésie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* & *François I*, le roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur *Grégori* qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin : (*l*) Le bon père s'imagine que nous sommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

CEUX qui fuient le monde sont sages : ceux qui se consacrent à DIEU sont respectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire :* ils firent bientôt corps; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut

(*l*) Transactions philosophiques.

ſon ſupérieur : car tout ſe ſeſait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Egliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile : *N'appelez perſonne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Baſile d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième ſiècle. Cette règle de *St Baſile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Baſile* ; ils furent par-tout riches ; ils ſe mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guère que cet ordre, lorſqu'au ſixième ſiècle *St Benoit* établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. *St Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilége ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtères du monde. *Paſcal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés.* Il s'intitule *patriarche de la ſainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

(*m*) Liv. II, chap. 8.

Tous ces titres feraient peu de chofe, s'ils n'étaient foutenus par des richeffes immenfes.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correfpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots : ,, Les abbés princes de Kemptem, ,, Elvangen, Eudertl, Murbach, Berglefgaden, Vif- ,, fembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres ,, abbés qui ne font pas princes, jouiffent enfemble ,, d'environ neuf cents mille florins de revenu, qui ,, font deux millions cinquante mille livres de votre ,, France au cours de ce jour. De-là je conclus que ,, JESUS-CHRIST n'était pas fi à fon aife qu'eux. ,,

Je lui répondis : ,, Monfieur, vous m'avouerez que ,, les Français font plus pieux que les Allemands dans ,, la proportion de quatre & feize quarante-uniémes à ,, l'unité; car nos feuls bénéfices confiftoriaux de moines, ,, c'eft-à-dire ceux qui payent des annates au pape, ,, fe montent à neuf millions de rente, à quarante- ,, neuf livres dix fous le marc avec le remède; & neuf ,, millions font à deux millions cinquante mille livres ,, comme un eft à quatre & feize quarante-uniémes. ,, De-là je conclus qu'ils ne font pas affez riches, & ,, qu'il faudrait qu'ils en euffent dix fois davantage. ,, J'ai l'honneur d'être &c. ,,

Il me répliqua par cette courte lettre : ,, Mon cher ,, monfieur, je ne vous entends point; vous trouvez ,, fans doute avec moi que neuf millions de votre ,, monnaie font un peu trop pour ceux qui font vœu ,, de pauvreté; & vous fouhaitez qu'ils en aient qua- ,, tre-vingt-dix! je vous fupplie de vouloir bien m'ex- ,, pliquer cette énigme. ,,

J'eus

J'eus l'honneur de lui répondre fur le champ : ,, Mon cher monfieur, il y avait autrefois un jeune ,, homme à qui on propofait d'époufer une femme de ,, foixante ans, qui lui donnerait tout fon bien par ,, teftament : il répondit qu'elle n'était pas affez vieille.,, L'allemand entendit mon énigme.

Il faut favoir qu'en 1575 (*n*) on propofa dans le confeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commendes féculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de fa cour & de fon armée : mais comme il fut depuis excommunié & affaffiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenfon*, miniftre de la guerre, voulut en 1750 établir des penfions fur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de S[t] Louis; rien n'était plus fimple, plus jufte, plus utile : il n'en put venir à bout. Cependant fous *Louis XIV*, la princeffe de *Conti* avait poffédé l'abbaye de S[t] Denis. Avant fon règne les féculiers poffédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues-Capet* n'était riche que par fes abbayes, & on l'appelait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaifirs. *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer*, quitta fon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *S[te] Marie de Laon* pour la donner à fa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire fervir les ufages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou fuppofées, le paffé, le préfent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce

(*n*) *Chopin, de facrâ politiâ*, lib. VI.

monde ; mais c'eſt toujours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

ABBÉ.

OU allez-vous, monſieur l'abbé ? &c. Savez-vous bien qu'abbé ſignifie père ? Si vous le devenez, vous rendez ſervice à l'Etat ; vous faites la meilleure œuvre ſans doute que puiſſe faire un homme ; il naîtra de vous un être penſant. Il y a dans cette action quelque choſe de divin.

Mais ſi vous n'êtes monſieur l'abbé que pour avoir été tonſuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice ſimple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au ſupérieur qu'ils éliſaient. L'abbé était leur père ſpirituel. Que les mêmes noms ſignifient avec le temps des choſes différentes ! L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres : mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis deux cents, quatre cents mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déjà dit ! il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres ſans vêtement & ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui diſent : Pourquoi

n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne ferons-nous pas princes ? les évêques le font bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de superstition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux : tremblez que le jour de la raison n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré,

elles fortirent en fureur de la ruche, fondirent fur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne fais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eft pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne fais pas qui leur donna enfuite une reine au lieu d'un roi, ni qui fuppofa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un férail prodigieux, qui paffait fa vie à faire l'amour & à faire fes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois efpèces différentes, des reines, des efclaves nommés *bourdons*, & des fervantes nommées *ouvrières;* ce qui n'eft pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyficien, d'ailleurs grand obfervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne confidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encore que ce phyficien inventa de même le royaume des abeilles fous une reine mère de trois efpèces.

Plufieurs naturaliftes avaient déjà répété ces inventions; il eft venu un homme qui, étant poffeffeur de fix cents ruches, a cru mieux examiner fon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes fur cette république induftrieufe qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme eft M. *Simon* qui ne fe pique de rien, qui écrit très-fimplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait

plus que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature;* il a examiné ses abeilles pendant vingt années : il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui président aux ouvrages; il les a vus, il les a dessinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes sur son bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les

(1) Les ouvrières ne sont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines sont les seules qui pondent. Des naturalistes ont dit avoir observé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre lorsqu'ils sont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourquoi les ouvrières souffrent dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature* où l'on retrouve une partie de cet article. (Volume de Physique.)

abeilles d'un essaim qui sortait de la mère ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son temps. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hasard à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit Etat; il ne s'éloigne jamais de son sérail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à *Salomon*, *qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle qui*

n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains, & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres qui ne couchent point sur la pierre; & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît, il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essaims lorsqu'ils sont chassés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très-utile: mais dans le gouvernement des animaux domestiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables à la poësie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches se glissèrent.

Ces bourdons ne travaillèrent;
Mais ils firent des fermons.
Ils dirent dans leur langage:
Nous vous promettons le ciel;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui le crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus fottes en moururent.
Le roi d'un nouvel effaim
Les fecourut à la fin.
Tous les efprits s'éclairèrent;
Ils font tous défabufés;
Les bourdons font écrafés,
Et les abeilles profpèrent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aife dans une grande & puiffante ruche fans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir fans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de foie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation eft réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaifes feront anéanties. Dépouillez les artiftes de l'envie, l'émulation ceffe; on retombe dans l'ignorance & dans la groffiéreté.

Il s'emporte jufqu'à dire que les crimes mêmes font utiles, en ce qu'ils fervent à établir une bonne légiflation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le

condamne & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les serruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons, mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION I.

NOUS ne devons rien dire de ce qui est divin dans *Abraham*, puisque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux usages; car ces usages, ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée, ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des temps, absolument perdue dans les lieux où les grands événemens sont arrivés, est venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers

l'Euphrate, le Jourdain & le Nil; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les regiſtres.

(*a*) „ *Tharé* vécut soixante & dix ans, & engendra „ *Abraham*, *Nacor* & *Aran*.

(*b*) „ Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans „ mourut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abraham :* (*c*) „ Sortez de votre „ pays, de votre famille, de la maison de votre père, „ & venez dans la terre que je vous montrerai; & je „ vous rendrai père d'un grand peuple. „

Il paraît d'abord évident par le texte que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cents cinq; & *Abraham* étant sorti de la Chaldée immédiatement après la mort de son père, il avait juste cent trente-cinq ans lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à peu près le sentiment de S[t] *Etienne* (*d*) dans son discours aux Juifs; mais la Genèse dit aussi:

(*e*) „ *Abraham* avait soixante & quinze ans lorsqu'il „ sortit de Haran. „

C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'*Abraham ;* car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & seulement de soixante & quinze? S[t] *Jérôme* & S[t] *Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. Dom *Calmet*, qui avoue que ces deux saints

(*a*) Genèse, ch. XI, vers. 26.
(*b*) *Ibid.* vers. 32.
(*c*) *Ibid.* ch. XII, vers. 1.
(*d*) Actes des apôtres, ch. VII.
(*e*) Genèse, ch. XII, vers. 4.

n'ont pu réfoudre ce problème, croit dénouer aifément le nœud, en difant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèfe le nomme le premier & par conféquent l'aîné.

La Genèfe fait naître *Abraham* dans la foixante & dixième année de fon père; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau fujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laiffent, le meilleur parti eft d'adorer fans difputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, fuivant *Moréri*, foixante & dix fyftèmes de chronologie fur l'hiftoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eft élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture; ainfi voilà autant de difputes fur *Abraham* qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il fortit de Haran. Et de ces foixante & quinze fyftèmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au jufte ce que c'eft que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eft le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verfet jufqu'au dernier? la réfignation.

L'Efprit faint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyfique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que foumis.

Il eft également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auffi fa fœur.

Abraham dit poſitivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'*Iſaac* : *Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. Dom *Calmet*, dont le jugement & la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa nièce.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Chaldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins. Les mœurs changent ſelon les temps & ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham*, fils de *Tharé* idolâtre, était encore idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa nièce.

Pluſieurs pères de l'Egliſe excuſent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara* : *Auſſitôt que les Egyptiens vous auront vue ils me tueront & vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grâce.* Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi puiſque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham avait reçu en préſent, à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'âneſſes, de chameaux, de chevaux, de ſerviteurs & ſervantes.* Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déjà d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la

contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de temps, inventé les arts & toutes les ſciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puiſqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Aſiatiques avaient bâti, dans les plaines de Sennaar, une tour qui devait aller juſqu'aux cieux. St *Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus

haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or, quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham* touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Chaldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisième sura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham*

que dans des temps très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se sesant passer pour descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident;* (*f*) *je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite (*g*) *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. (*h*) *Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.*

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage

(*f*) Genèse, ch. XIII, vers. 14 & 15.
(*g*) *Ibid.* ch. XV, vers. 18.
(*h*) *Ibid.*

comme un devoir facré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'Eglife fubftituée à la fynagogue eft la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle eft très-nombreufe.

Il eft vrai qu'elle ne poffède pas la Paleftine, mais elle peut la pofféder un jour, comme elle l'a déjà conquife du temps du pape *Urbain II*, dans la première croifade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien teftament comme une figure du nouveau, tout eft accompli ou le fera, & la faible raifon doit fe taire.

On fait encore des difficultés fur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'eft pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître fes troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, *un roi de Perfe, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations;* & qu'il les ait pourfuivis jufqu'à Damas qui eft à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eft point impoffible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon* qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samfon* qui tue feul mille philiftins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiftoires profanes fourniffent même de pareils exemples. Trois cents fpartiates arrêtèrent un moment l'armée de *Xerxès* au pas des Thermopiles. Il eft vrai qu'à l'exception d'un feul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de

faire

faire pendre, au lieu de lui ériger une ftatue qu'il méritait. Il eft vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un paffage efcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient foutenus par une armée de dix mille grecs diftribués dans des poftes avantageux, au milieu des rochers d'Offa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-temps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents fpartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en fe défendant plus à découvert contre l'armée perfane qui les tailla tous en pièces. Auffi dans le monument érigé depuis fur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, eft celle de cinquante fuiffes qui mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compofée de vingt mille hommes. Ils renverfèrent feuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eft plus belle que celle des Thermopiles, puifqu'il eft plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impoffible qu'ils euffent à faire à cent mille perfes dans un pays montagneux. Il eft plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille

(*i*) En 1315.

perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire...... Où nous a conduits *Abraham?*

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

SECTION II.

ABRAHAM est un de ces noms célébres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme *Thaut* chez les Egyptiens, le premier *Zoroastre* dans la Perse, *Hercule* en Grèce, *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane, car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de ce peuple a été visiblement écrite par le S[t] Esprit, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'*Abraham* par *Ismaël;* ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'*Ismaël* a été infiniment plus favorisée de DIEU que la race de *Jacob*. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs juifs. Les descendans de *Jacob* ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu; & les descendans d'*Ismaël* ont conquis une partie de l'Asie,

de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations si différentes ; on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Haran après la mort de son père *Tharé* le potier : mais la même Genèse dit aussi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à soixante & dix ans, ce *Tharé* vécut jusqu'à deux cents cinq ans, & ensuite qu'*Abraham* partit d'Haran; ce qui semble dire que ce fut après la mort de son père.

Ou l'auteur fait bien mal disposer une narration, ou il est clair par la Genèse même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile, aussi pierreuse que celle de Sichem ? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem est éloigné de la

Chaldée de plus de cent lieues : il faut paffer des déferts pour y arriver : mais DIEU voulait qu'il fît ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper fes defcendans plufieurs fiècles après lui. L'efprit humain comprend avec peine les raifons d'un tel voyage.

A peine eft-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem que la famine l'en fait fortir. Il va en Egypte avec fa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis ; eft-il naturel qu'on aille demander du blé fi loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis fa femme *Sara*, qui était extrêmement jeune & prefque enfant en comparaifon de lui, car elle n'avait que foixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il réfolut de tirer parti de fa beauté : Feignez que vous êtes ma fœur, lui dit-il, afin qu'on me faffe du bien à caufe de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara*, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'âneffes, de chameaux, de ferviteurs, de fervantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puiffant & très-policé, par conféquent très-ancien, & qu'on récompenfait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs fœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham*, qui en avait alors cent foixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le défert horrible de Cadès avec fa femme groffe, toujours

jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet *Abraham* devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'*Abraham* & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugés, & point du tout pédans.

Au reste ce nom *Bram*, *Abram* était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appelèrent *Zoroastre*. D'autres disent que c'était le *Brama* des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet *Abraham* était chaldéen ou persan : les Juifs dans la suite des temps se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du juif *Flavien Josephe*. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'*Abraham* ou d'*Ibrahim* que par les Babyloniens; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate jufqu'à l'Oxus, était appelée *Kish Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. C'eft ce que toutes les recherches faites fur les lieux par le favant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'hiftoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits, il les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'eft un fingulier exemple de la ftupidité humaine que nous ayons fi long-temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enfeigné aux autres, tandis que leur hiftorien *Jofephe* avoue lui-même le contraire.

Il eft difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité; mais il eft évident que tous les royaumes de l'Afie étaient très-floriffans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs poffédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Afie, & chez les Juifs, il eft bien naturel de penfer que le petit peuple nouveau, ignorant, groffier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, floriffante & induftrieufe.

C'eft fur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Bifcaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Bifcaye, de Cornouailles, ni de Bergame; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enfeignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Freret.*)

SECTION III.

IL ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été feulement connu des Juifs ; il eft révéré dans toute l'Afie & jufqu'au fond des Indes. Ce nom qui fignifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plufieurs nations fe font vantées de defcendre. Le foin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur defcendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé*, & les Arabes difent que ce *Tharé* était fon aïeul, & qu'*Azar* était fon père, en quoi ils ont été fuivis par plufieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions fur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde, & je n'en hafarderai pas une quarante-troifième ; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu foixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'*Abraham* ne ferait pas facré comme l'était la loi, ce patriarche n'en exifterait pas moins; les Juifs diftinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs infpirés & des livres infpirés en particulier. Leur hiftoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fauffes dates ?

Philon le juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait fa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il eſt ainſi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée, ou ſi elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il ſemble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait ſa religion. Toutes étaient permiſes, & toutes étaient paiſiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ſes uſages particuliers. *Laban*, le beau-père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voiſine eût ſes dieux, & ſe bornait à croire que le ſien était le plus puiſſant.

L'Ecriture dit que le dieu des Juifs, qui leur deſtinait le pays de Canaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Paleſtine, & lui promit qu'en ſa ſemence toutes les nations de la terre feraient bénites. C'eſt aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le ſens myſtique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une ſemence dont elles ne deſcendaient pas; & ce ſens myſtique reſpectable n'eſt pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promeſſes, la famille d'*Abraham* fut affligée de la famine; & alla en Egypte pour avoir du blé: c'eſt une deſtinée ſingulière que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que preſſés par la faim; car *Jacob* y envoya depuis ſes enfans pour la même cauſe.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Saraï* ſa femme, âgée de ſoixante & cinq ans; elle était très-belle, & *Abraham* craignait que les

Egyptiens, frappés de ſes charmes, ne le tuaſſent pour jouir de cette rare beauté : il lui propoſa de paſſer ſeulement pour ſa ſœur &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la molleſſe ont affaiblie depuis ; c'eſt le ſentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'*Hélène* avait ſoixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce que *Abraham* avait prévu arriva ; la jeuneſſe égyptienne trouva ſa femme charmante malgré les ſoixante & cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans ſon ſérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes, mais le Seigneur frappa le roi & tout ſon ſérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi ſut que cette beauté dangereuſe était la femme d'*Abraham* ; mais enfin il le ſut & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Saraï* fût inaltérable ; car vingt-cinq ans après, étant groſſe à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec ſon mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimélec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore paſſer pour ſa ſœur. Le roi phénicien fut auſſi ſenſible que le roi d'Egypte : DIEU apparut en ſonge à cet *Abimélec*, & le menaça de mort s'il touchait à ſa nouvelle maîtreſſe. Il faut avouer que la conduite de *Saraï* était auſſi étrange que la durée de ſes charmes.

La ſingularité de ces aventures était probablement la raiſon qui empêchait les Juifs d'avoir la même eſpèce de foi à leurs hiſtoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un ſeul ïota de leur loi qu'ils ne cruſſent ; mais l'hiſtorique n'exigeait pas le même reſpect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais

qui admettaient les lois de *St Edouard*, & qui ne croyaient pas tous abſolument que *St Edouard* guérît des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui en obéiſſant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaiſſeau tiré au rivage par la ceinture d'une veſtale, de la pierre coupée par un raſoir &c. Voilà pourquoi *Joſephe* l'hiſtorien, très-attaché à ſon culte, laiſſe à ſes lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux ſaducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il ſoit ſi ſouvent parlé des anges dans l'ancien teſtament; mais il n'était pas permis à ces ſaducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abſtinences preſcrites.

Cette partie de l'hiſtoire d'*Abraham*, c'eſt-à-dire ſes voyages chez les rois d'Egypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive exiſtait dans une ſeule famille, qu'il y avait déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter, que par conſéquent la loi de *Moïſe* qui eſt poſtérieure ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, & DIEU eſt ſans doute le maître des temps. Il eſt vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raiſon que DIEU ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais s'il eſt prouvé qu'il ſe ſoit conduit autrement, ce n'eſt pas à nous à l'interroger.

Le reſte de l'hiſtoire d'*Abraham* eſt ſujet à de grandes difficultés. DIEU qui lui apparaît ſouvent, & qui fait

avec lui plufieurs traités, lui envoya un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois efprits dînent, & après le dîner on fait venir *Sara* qui avait cuit le pain. L'un de ces anges que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara* qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années, fe mit à rire de la promeffe; preuve qu'elle avouait fa décrépitude, preuve que felon l'Ecriture même la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle eft aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue groffe, charme l'année fuivante le roi *Abimélec* comme nous l'avons vu. Certes, fi on regarde ces hiftoires comme naturelles, il faut avoir une efpèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder prefque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou il faut croire que tout cela n'eft qu'une allégorie : quelque parti qu'on prenne, on fera encore très-embarraffé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promeffe que DIEU fait à *Abraham* de l'inveftir lui & fa poftérité de toute la terre de Canaan que jamais ce chaldéen ne poffédа : c'eft-là une de ces difficultés qu'il eft impoffible de réfoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait naître *Ifaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centénaire, il ait enfuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU femble faire voir que dans le temps où cette hiftoire fut écrite, les facrifices de victimes humaines étaient en ufage chez les

Juifs comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœux de *Jephté*. Mais on peut dire que l'obéissance d'*Abraham*, prêt de sacrifier son fils au Dieu qui le lui avait donné, est une allégorie de la résignation que l'homme doit aux ordres de l'être suprême.

Il y a surtout une remarque bien importante à faire sur l'histoire de ce patriarche regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans sont *Isaac*, né de sa femme par une faveur miraculeuse de la Providence, & *Ismaël* né de sa servante. C'est dans *Isaac* qu'est bénie la race du patriarche, & cependant *Isaac* n'est le père que d'une nation malheureuse & méprisable, long-temps esclave & plus long-temps dispersée. *Ismaël* au contraire est le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puissans & des plus étendus de l'univers.

Les musulmans ont une grande vénération pour *Abraham* qu'ils appellent *Ibrahim*. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui pensent que son tombeau est à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens persans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroastre*. Il lui est arrivé la même chose qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aven' res; mais par le texte de l'Ecriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Palestine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un sépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonſtances de ſa vie, c'eſt qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Iſaac*, il ſe fit circoncire lui & ſon fils *Iſmaël* & tous ſes ſerviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il eſt difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'eſt qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper ſon prépuce à cent ans ?

On prétend d'un autre côté que les prêtres ſeuls d'Egypte étaient anciennement diſtingués par cette coutume. C'était un uſage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Aſie, que les plus ſaints perſonnages préſentaſſent leur membre viril à baiſer aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en proceſſion en Egypte le phallum qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque choſe de noble & de ſacré, comme un ſymbole de la puiſſance divine ; on jurait par elles, & lorſque l'on ſeſait un ferment à quelqu'un, on mettait la main à ſes *teſticules;* c'eſt peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent enſuite leur nom, qui ſignifie *témoins*, parce qu'autrefois ils ſervaient ainſi de témoignage & de gage. Quand *Abraham* envoya ſon ſerviteur demander *Rebecca* pour ſon fils *Iſaac*, le ſerviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuiſſe*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'eſt pas plus étonnant aux yeux d'un philoſophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, & il n'eſt pas étonnant que ceux qui voulaient ſe diſtinguer

des autres hommes miſſent un ſigne à cette partie révérée.

La Genèſe dit que la circonciſion fut un pacte entre DIEU & *Abraham*, & elle ajoute expreſſément qu'on ſera mourir quiconque ne ſera pas circoncis dans la maiſon. Cependant on ne dit point qu'*Iſaac* l'ait été, & il n'eſt plus parlé de circonciſion juſqu'au temps de *Moïſe*.

On finira cet article par une autre obſervation, c'eſt qu'*Abraham* ayant eu de *Sara* & d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut ſix fils de *Céthura* qui s'établirent dans l'Arabie, mais leur poſtérité n'a point été célèbre.

ABUS.

VICE attaché à tous les uſages, à toutes les lois, à toutes les inſtitutions des hommes ; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les Etats. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur*. On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à peu près autant. L'Anglais dira : Nous ſommes puiſſans ſur mer & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*.

C'eft une erreur de penfer que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, fous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que fur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des ufurpations eccléfiaftiques dont les parlemens, tous les juges féculiers & tous les feigneurs haut-jufticiers fe plaignaient; mais il n'y réuffit pas.

Le clergé n'avait pas moins à fe plaindre des feigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute juftice; & ils regardaient les eccléfiaftiques comme des tyrans qui favaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans fon palais, & non pas dans fa cour du parlement, comme le dit *Pafquier;* le roi s'affit fur fon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui compofaient fon confeil.

Vingt évêques comparurent; les feigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eft point dit quel fut l'orateur du parlement & des feigneurs. Il paraît vraifemblable que le difcours de l'avocat du roi fut un réfumé des allégations des deux parties. Il fe peut auffi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les feigneurs; & que ce fût le chancelier qui réfuma les raifons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en foit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorfqu'un laïque ajournait devant le juge royal

ou feigneurial un clerc qui n'était pas même tonfuré, mais feulement gradué, l'official fignifiait aux juges de ne point paffer outre, fous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La jurifdiction eccléfiaftique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteftations avec les clercs pour fucceffion, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établiffaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & fi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorfque le juge féculier avait faifi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléfiaftique les effets volés; finon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir fon abfolution fans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il ferait damné & privé de la fépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, fous prétexte qu'ils favaient écrire.

IX°. Ils fe fefaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec fa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teftamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teftament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiffé à l'Eglife; & pour lui laiffer du moins les honneurs de l'enterrement, ils fefaient en fon nom un teftament plein de legs pieux.

Il

Il y avait foixante-fix griefs à peu près femblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit favamment la parole ; c'était un homme qui paffait pour un vafte génie, & qui fut depuis pape fous le nom de *Clément VI*. Il protefta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger fes adverfaires, & pour inftruire le roi de fon devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme avait eu le pouvoir temporel & fpirituel ; & que par conféquent les miniftres de l'Eglife, qui lui avaient fuccédé, étaient les juges-nés de tous les hommes fans exception. Voici comme il s'exprima :

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère fa gent duement,
Rends-lui le fien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tom. I des Libertés de l'Eglife gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il affura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglife. Il repréfenta que les juges eccléfiaftiques étaient plus capables que les juges royaux ou feigneuriaux de rendre juftice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger

les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les fuivre.

Cette grande affemblée ne fervit à rien ; le roi croyait avoir befoin alors de ménager le pape né dans fon royaume, fiégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les temps conferva les abus dont fe plaignait la juftice. Il refta feulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du difcours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'ufage où il était déjà de s'oppofer aux prétentions cléricales ; on appela toujours des fentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume fe font accordés à laiffer à l'Eglife fa difcipline, & à juger tous les hommes indiftinctement fuivant les lois de l'Etat, en confervant les formalités prefcrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les converfations, nous donnent rarement des idées précifes. Rien n'eft fi commun que de lire & de converfer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définiffez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle eft malade ; fon médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obftructions, des vapeurs, & lui prefcrit une drogue qui purifiera fon fang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? la malade & les parens qui

écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte dans son institut criminel annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent ; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le paysan ; il prend la droite & se noie ; l'autre court à lui : Hé malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment

un norvégien en lifant cette formule, *ferviteur des ferviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eft l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle?

Dans le temps que les fragmens de *Pétrone* fefaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand favant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre favant de Bologne: Nous avons ici un *Pétrone* entier; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non fine admiratione.* Auffitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eft vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eft une chofe dès long-temps publique. Puis-je voir ce *Pétrone*? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eft plus aifé, dit *Capponi*. Il le mène à l'églife où repofe le corps de *St Pétrone*. *Meibomius* prend la pofte & s'enfuit.

Si le jéfuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiftoriens font tombés dans de plus grandes méprifes. Le jéfuite d'*Orléans* dans fes *Révolutions d'Angleterre* mettait indifféremment *Northampton & Southampton*, ne fe trompant que du nord au fud.

Des termes métaphoriques, pris au fens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Ifaïe*: *Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin?* On s'imagina que ce difcours s'adreffait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce temps-là s'eft toujours appelé *Lucifer*. (*)

(*) Voyez l'article *Beker* & *Diable*.

On s'eſt fort moqué de la carte du Tendre de mademoiſelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dîne à tendre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur déſir; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entre eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne fait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien; Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la fatire qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours:

Lorfque chez tes fujets l'un contre l'autre armés,
Et fur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & fi vive & fi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphthongue.

ACADEMIE.

Les académies font aux univerfités ce que l'âge mûr eft à l'enfance, ce que l'art de bien parler eft à la grammaire, ce que la politeffe eft aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires doivent être abfolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eft l'académie françaife & furtout la fociété royale de Londres.

L'académie françaife, qui s'eft formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais fans aucun falaire, & par conféquent fans aucune fujétion. C'eft ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jufqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuftre corps. La fociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie françaife employa quelques-uns de fes confrères à compofer les infcriptions & les devifes pour les bâtimens publics. Cette petite affemblée, dont furent enfuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiffement de cette académie des infcriptions, nommée aujourd'hui

des belles-lettres, & celle de l'académie des fciences de 1666. Ce font deux établiffemens qu'on doit au même miniftre qui contribua en tant de genres à la fplendeur du fiècle de *Louis XIV*.

Lorfqu'après la mort de *Jean-Baptifte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* fecrétaire d'Etat eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* fon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle fcience, & qui étaient fans rétribution; des places de penfionnaires qui demandaient du travail, défagréablement diftinguées de celle des honoraires; des places d'affociés fans penfion, & des places d'élèves, titre encore plus défagréable & fupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mife fur le même pied. Toutes deux fe foumirent à la dépendance immédiate du fecrétaire d'Etat, & à la diftinction révoltante des honorés, des penfionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* ofa propofer le même règlement à l'académie françaife dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter fes offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penfions.

L'abbé *Bignon* qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas affez ménagé la nobleffe des fentimens de fes confrères, ne remit plus le pied à l'académie françaife; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réfumait même les mémoires lus aux féances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte fur le champ d'une differtation fur des

points épineux de phyfique & de mathématique; & il paffa pour un *Mécène*. Cet ufage de réfumer les difcours a ceffé, mais la dépendance eft demeurée.

Ce mot d'*académie* devint fi célèbre que lorfque *Lulli*, qui était une efpèce de favori, eut obtenu l'établiffement de fon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inférer dans les patentes, que c'était une *académie royale de mufique*, *& que les gentilshommes & les demoifelles pourraient y chanter fans déroger*. Il ne fit pas le même honneur aux danfeurs & aux danfeufes; cependant le public a toujours confervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de mufique.

On fait que ce mot *académie* emprunté des Grecs fignifiait originairement une fociété, une école de philofophie d'Athènes, qui s'affemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui inftituèrent de telles fociétés après la renaiffance des lettres. L'académie de *la Crufca* eft du feizième fiècle. Il y en eut enfuite dans toutes les villes où les fciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des affemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On difait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'efcrime dans des écoles deftinées à ces arts, *académiftes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'ufage qu'aux gens de lettres des trois académies, la françaife, celle des fciences, celle des infcriptions.

L'académie françaife a rendu de grands fervices à la langue.

Celle des fciences a été très-utile en ce qu'elle

n'adopte aucun ſyſtème; & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très-rare. Cette groſſièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre*, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles, & que le ſavoir-vivre a proſcrites; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

La ſociété de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages ſignalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, diſſipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inſpiré la politeſſe, & chaſſé autant qu'on le peut le pédantiſme.

On n'a guère écrit contre l'académie françaiſe que des plaiſanteries frivoles & inſipides. La comédie des *Académiciens* de *St Evremond* eut quelque réputation en ſon temps; mais une preuve de ſon peu de mérite, c'eſt qu'on ne s'en ſouvient plus, au lieu que les bonnes ſatires de *Boileau* ſont immortelles. Je ne ſais pourquoi *Péliſſon* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me ſemble que c'eſt un ſimple dialogue ſans

intrigue & fans fel, auffi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que prefque tous les ouvrages de *St Evremond* qui ne font, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en ftyle pincé & en antithèfes. (*a*)

ADAM.

SECTION I.

On a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de fa femme, des préadamites &c..... les rabins ont débité fur *Adam* tant de rêveries, & il eft fi plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hafarde ici fur *Adam* une idée affez neuve, du moins elle ne fe trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglife, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou fcoliafte de ma connaiffance. C'eft le profond fecret qui a été gardé fur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Paleftine, jufqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorfqu'ils furent traduits en grec fous un des *Ptolomées*. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les juifs de Jérufalem furent fi en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent fi haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut fi fecrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jufqu'au temps de l'empereur *Aurélien*.

(*a*) Voyez le Mercure de France. juin pag. 151; juillet 2e volume pag. 144, & août pag. 122, année 1769.

Or l'historien *Josephe* avoue dans sa réponse à *Appion* que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue ?* (*a*)

On demandera ici comment *Josephe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux,

(*a*) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire, ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noë*. Le ſeul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la ſuite des temps : mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels ſont les ſecrets de la Providence que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perſe, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même juſque vers le temps de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite & la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne ſe trouva-t-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé ſans doute par *Héſiode* & ſurtout par *Homère* qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Euſèbe, dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraiſemblance en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'*Ezourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent : » Nous sommes » un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût » portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Persans, » les Arabes venaient chercher dans notre pays la » sagesse & les épiceries, quand les Juifs étaient incon- » nus au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir » pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne » ressemble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur » histoire est entièrement différente.

» De plus le *Veidam*, dont l'*Ezourveidam* est le » commentaire, passe chez nous pour être d'une » antiquité plus reculée que celle des livres juifs ; & » ce *Veidam* est encore une nouvelle loi donnée aux » brachmanes quinze cents ans après leur première » loi appelée *Shasta* ou *Shasta-bad.* »

Telles sont à peu près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux, & désoler leur pays.

Le phénicien *Sanchoniathon*, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons *Moïse*, (*b*) & qui est

(*b*) Ce qui fait penser à plusieurs savans que *Sanchoniathon* est antérieur au temps où l'on place *Moïse*, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniathon* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte ; il aurait surement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe*, *Jule Africain*, *Saint Ephrem*, tous les pères grecs & syriaques auraient cite

cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au temps de *Noë*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noë* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'Egypte ; ils ne se trouvent point chez les Chaldéens : en un mot, la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribué des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-temps ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour

un auteur prophane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* surtout qui reconnait l'authenticite de *Sanchoniathon*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

détruire chez elles tout monument, tout reſſouvenir de leur premier père. Qu'auraient penſé, qu'auraient dit *Céſar*, *Antoine*, *Craſſus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Metellus*, ſi un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous deſcendons tous d'un même père nommé *Adam* ? Tout le ſénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ſes dix générations juſqu'à *Noé*, juſqu'au ſecret de l'inondation de tout le globe. Le ſénat lui aurait demandé combien il y avait de perſonnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année ſuivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'eſpèces aurait dit : Nous étions huit, *Noé* & ſa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouſes. Toute cette famille deſcendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron ſe ſerait informé ſans doute des grands monumens, des témoignages inconteſtables que *Noé* & ſes enfans auraient laiſſés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre reſtaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, ſur tous les parchemins dès qu'on aurait ſu écrire, ſur la porte de chaque maiſon ſitôt qu'on aurait bâti, ſur tous les temples, ſur toutes les ſtatues. Quoi ! vous ſaviez un ſi grand ſecret, & vous nous l'avez caché ! C'eſt que nous ſommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le ſénat romain aurait ri, ou l'aurait fait ſuſtiger ; tant les hommes ſont attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

LA pieufe madame de *Bourignon* était fûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand fecret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabins juifs ont lu les livres d'*Adam*; ils favent le nom de fon précepteur & de fa feconde femme: mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques efprits creux, très-favans, font tout étonnés, quand ils lifent le *Veidam* des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui fignifie l'engendreur, & que fa femme s'appelait *Procriti* qui fignifie la vie. Ils difent que la fecte des brachmanes eft inconteftablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puifqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan; ils difent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours groffiers; ils difent qu'il eft bien difficile qu'*Adam*, qui était roux, & qui avait des cheveux, foit le père des Nègres qui font noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire fur la tête. Que ne difent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la fociété de JESUS; c'eft le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé fon livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis affurer qu'il n'y entendait pas fineffe.

(*Tiré d'une lettre du chevalier de R***.*)

SECTION

SECTION III.

NOUS ne vivons plus dans un ſiècle où l'on examine ſérieuſement ſi *Adam* a eu la ſcience infuſe ou non; ceux qui ont ſi long-temps agité cette queſtion n'avaient la ſcience ni infuſe ni acquiſe.

Il eſt auſſi difficile de ſavoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèſe où il eſt parlé d'*Adam*, que de ſavoir la date du *Veidam*, du Hanſcrit & des autres anciens livres aſiatiques. Il eſt important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèſe avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve* & leur aventure comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé de pareilles; & par un concours ſingulier qui marque la faibleſſe de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal phyſique par des idées à peu près ſemblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui ſemble être l'apanage de notre globe. Les Juifs ſortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout groſſiers qu'ils étaient, de la philoſophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaiſſances celles qu'ils puiſèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long eſclavage; mais comme il eſt naturel & très-ordinaire qu'un peuple groſſier imite groſſièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'eſt pas ſurprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme, l'eſprit de vie ſoufflé de la bouche de DIEU au viſage d'*Adam;* le Tigre, l'Euphrate, le

Nil & l'Oxus ayant la même ſource dans un jardin, & la défenſe de manger d'un fruit, défenſe qui a produit la mort auſſi-bien que le mal phyſique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le ſerpent eſt un animal très-ſubtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyait longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam*, & ne pouvaient pas ſavoir que les Nègres, dont la conformation eſt différente de la nôtre, habitaient de vaſtes contrées. Ils étaient bien loin de deviner l'Amérique. (*)

Au reſte il eſt aſſez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raiſon, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèſe, où tout doit être néceſſairement miracle, puiſqu'il s'agit de la création. C'eſt peut-être à cauſe de la manière ſingulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verſet, *au commencement les dieux firent le ciel & la terre;* on put craindre que les jeunes Juifs n'en priſſent occaſion d'adorer pluſieurs dieux; c'eſt peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au ſixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction ſous les yeux de la jeuneſſe. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que *les dieux firent l'homme à leur image*, & que ces expreſſions préſentaient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que DIEU ôta une côte à *Adam* pour en

(*) Voyez *Amérique*.

former la femme, & que les jeunes gens inconfidérés qui fe feraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu foupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'eft peut-être parce que DIEU, qui fe promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, fe moque d'*Adam* après fa chute, & que ce ton railleur aurait trop infpiré à la jeuneffe le goût de la plaifanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raifons très-plaufibles d'en interdire la lecture; mais fur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'eft encore une chofe furprenante que les Juifs ne duffent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq années. Il femble qu'il devait être propofé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout fans examen, plutôt qu'à la jeuneffe qui fe pique déjà de juger & de rire. Il fe peut faire auffi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la feconde femme d'*Adam* nommée *Lillith*, que les anciens rabins lui ont donnée; il faut convenir qu'on fait très-peu d'anecdotes de fa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanfon attribuée à JESUS-CHRIST. *Danfe facrée. Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on fe ferve du même mot envers l'être fuprême & une fille? On fort quelquefois d'un fermon

où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore*, *& des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone*.

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités, & personne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'est accoutumé à cette expression, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique, sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie ni en Afrique d'aller à la mosquée ou au temple du lieu ; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de la *Chine*, on verra que l'empereur

eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux; comme chez les réformés de notre Europe & dans l'Amérique angl aiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'Egliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu ſait que les anciens Egyptiens feſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; *David* chantait & danſait devant l'arche.

St Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leurs pâques. (*) Ce cantique, qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me lettre de *St Auguſtin* à l'évêque *Ceretius*..... *St Auguſtin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient

(*) *Hymno dicto.* St Matt. ch. XXVI, v. 39.

& qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguftin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux fauver, & je veux être fauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *danfez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je fuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je fuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce difcours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque difpute qui fe foit élevée au fujet de ce cantique, il eft certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieufes. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eft dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il foit en ufage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque reffemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur fans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui font dans l'erreur, foit par le dogme, foit pour les rites ; ils font affis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur eft grand, plus il faut les plaindre & les fupporter.

C'eft même une grande confolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique ; en cela ils font nos frères. Leur fatale ignorance de nos myftères facrés ne peut que nous infpirer une tendre compaffion pour

nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; si l'on adorait les faunes, les sylvains, les dryades, les naïades comme on adorait les douze grands dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire: Qu'entendez-vous? Il faut toujours répéter: *Définissez les termes.* (*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St Justin, dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription, *Simoni deo sancto.* *St Irénée*, *Tertullien* attestent la même chose: mais à qui l'attestent-ils? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient

(*) Voyez l'article *Alexandre.*

certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt *Semo ſanco deo fidio*, & non pas *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halicarnaſſe, qui dans ſon quatrième livre rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live : Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome ; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père *Semo*, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes faſtes :

Quærebam nonas ſanco, fidiove referrem
An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien. St Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas ; & *St Auguſtin*, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélène* par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron ;* qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éleverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* ſe fit enlever par des

diables dans un chariot de feu ; que *S[t] Pierre* & *S[t] Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *S[t] Paul* & *S[t] Pierre*. (Voyez l'article *S[t] Pierre*.)

Abdias, *Marcel*, *Hégésippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *S[t] Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *S[t] Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptisait comme eux ; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par *S[t] Jean-Baptiste* selon ces paroles : (*) *Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous baptisera dans le S[t] Esprit & dans le feu.*

(*) Math. ch. III, v. 11.

Simon allumait par deſſus le bain baptiſmal une flamme légère avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand ; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'aient adoré : *S*t *Juſtin* eſt le ſeul qui le croie.

Ménandre ſe diſait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & ſauveur des hommes. Tous les faux meſſies, & ſurtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyés de DIEU ; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves ; encore n'eſt-ce pas une adoration proprement dite ; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flatterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTERE.

NOUS ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne le devons ni à la langue ſyriaque ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère ſignifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une choſe miſe pour une autre*, *un crime de faux*, *fauſſes-clefs*, *faux contrats*, *faux ſeing ;* adulteratio. De-là celui qui ſe met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fauſſe-clef qui fouille dans la ſerrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliſte* dit: (*a*) *Coccyx ova ſubdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaiſon n'eſt pas trop juſte. *Coxis* ſignifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choſes on doit aux Romains! mais comme on altère le ſens de tous les mots! le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'eſt le mari. Voyez la chanſon de *Scaron*. (*b*)

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblème des cornes; & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En effet ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fond doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot* étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers:

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

(*a*) L. X, ch. IX.

(*b*)
Tous les jours une chaiſe
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aiſe
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(*) Voyez l'article *Bouc*.

Cela veut dire; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epoufer une fotte eft pour n'être point fot.

Bautru, qui avait beaucoup d'efprit, difait : Les *Bautrus* font cocus, mais ils ne font pas des fots.

La bonne compagnie ne fe fert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la ducheffe eft en adultère avec monfieur le chevalier. Madame la marquife a un mauvais commerce avec monfieur l'abbé. On dit, monfieur l'abbé eft cette femaine l'amant de madame la marquife. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles difent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles fentaient quelque eftime; mais depuis qu'une bourgeoife s'accufa à fon confeffeur d'avoir de l'eftime pour un confeiller, & que le confeffeur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il eftimée? les dames de qualité n'ont plus eftimé perfonne, & ne vont plus guère à confeffe.

Les femmes de Lacédémone ne connaiffaient, dit-on, ni la confeffion ni l'adultère. Il eft bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* favait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y confentaient. Chacun peut difpofer de fon bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourrir dans fa maifon un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, & non à une maifon particulière ; ainfi on ne fefait tort à perfonne. L'adultère n'eft un mal qu'autant qu'il eft

un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait fouvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux de vouloir bien faire un enfant à fa femme. *Plutarque* nous a confervé dans fon vieux ftyle la chanfon que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait fe coucher avec la femme de fon ami.

Allez, gentil Acrotatus, befognez bien Kélidonide,
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raifon de dire que l'adultère était impoffible parmi eux.

Il n'en eft pas ainfi chez nos nations dont toutes les lois font fondées fur le tien & le mien.

Un des grands défagrémens de l'adultère chez nous, c'eft que la dame fe moque quelquefois de fon mari avec fon amant; le mari s'en doute : & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eft arrivé dans la bourgeoifie que fouvent la femme a volé fon mari pour donner à fon amant; les querelles de ménage font pouffées à des excès cruels : elles font heureufement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eft de donner à un pauvre homme des enfans qui ne font pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Aftolphes* & des *Jocondes*; par un goût dépravé, par la faibleffe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet fans cœur & fans efprit. Les corps & les ames s'en font reffenties. De petits finges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première falle les portraits de leurs prétendus

aïeux, hauts de fix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eftramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine foulever. Un emploi important eft poffédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent foutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enfuite des époufes affez fages. C'eft tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où jufqu'à préfent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les confoler, leur font efpérer qu'elles feront libres quand elles feront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreffe de favoir tout le fecret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne foupe, ne fe promène, ne va au fpectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; fi elle n'a point fon amant comme les autres, elle eft ce qu'on appelle *dépareillée ;* elle en eft honteufe ; elle n'ofe fe montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles fur la foi d'un circaffien. On les époufe, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaifanteries dans ces pays-là fur les dames & fur les maris ; point de chanfons ; rien qui reffemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perfe, des Indes ; mais elles font cent fois plus heureufes dans leurs férails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à fa

femme pour caufe d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie) fe contente de fe faire féparer de corps & de biens.

C'eft ici le lieu d'inférer le précis d'un mémoire compofé par un honnête homme qui fe trouve dans cette fituation ; voici fes plaintes : font-elles juftes?

Mémoire d'un magiftrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal magiftrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant fon mariage, & qui depuis s'eft couverte d'opprobre par des fcandales publics : il a eu la modération de fe féparer d'elle fans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a befoin d'une femme ; il eft trop fcrupuleux pour chercher à féduire l'époufe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui fervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreffe à fon Eglife.

Mon époufe eft criminelle, & c'eft moi qu'on punit. Une autre femme eft néceffaire à la confolation de ma vie, à ma vertu même ; & la fecte dont je fuis me la refufe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureufement fondées fur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Eglife me réduit à chercher ou des plaifirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux fur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un feul, excepté le peuple catholique

romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur diſſolubile eſt* ? On me permet la ſéparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement* ? je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel eſclavage ! & ſous quelles lois avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon Egliſe eſt directement contraire aux paroles que cette Egliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (*d*) *Quiconque a renvoyé ſa femme* (*excepté pour adultère*) *pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un Etat a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triſte état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les Etats

(*d*) *Matth.* ch. XIX.

démembrés

démembrés de l'empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX*, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-temps dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Eglise : mais moi magistrat, qui sers l'Etat toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme; & l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome,

ſi ce prêtre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

Mémoire pour les femmes.

L'ÉQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté à la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi; il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines & qu'on me donnât ſon bien. Et moi pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde ſur la ſellette devant des licenciés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, & s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je fuis trop heureufe de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiffe & tout le peuple. C'eft ainfi qu'on en ufait chez la première nation de la terre, la nation choifie, la nation chérie, la feule qui eût raifon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares que lorfque la pauvre femme adultère fut préfentée par fes accufateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire il leur reprocha leur injuftice, qu'il fe moqua d'eux en écrivant fur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui eft fans péché jette la première pierre;* qu'alors ils fe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette hiftoire de la femme adultère n'eft racontée que dans l'évangile de *St Jean*, qu'elle n'y a été inférée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat* affurent qu'elle ne fe trouve que dans un feul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St Jérome*, *St Jean Chryfoftome*, *Théophilacte*, *Nonnus* ne la connaiffent point. Elle ne fe trouve point dans la bible fyriaque, elle n'eft point dans la verfion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que difent les avocats de mon mari, qui voudraient non-feulement me faire rafer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi difent qu'*Ammonius*, auteur du troifième fiècle, a reconnu cette hiftoire pour véritable, & que fi *St Jérome* la

rejette dans quelques endroits il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt authentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari : Si vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari replique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari ? ſi ſon mari le prince de Danemarck, qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

Suite du chapitre ſur l'adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie ne peut avoir de priſe, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte *St Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de JESUS-CHRIST ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconful de Syrie, fait emprifonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fifc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux fi elle veut confentir à fes défirs. La femme court en inftruire fon mari ; il la fupplie de lui fauver la vie aux dépens des droits qu'il a fur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un fac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fifc, va être conduit à la mort. Le proconful apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fifc de fes propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le fac de la femme.

Il eft certain que loin d'outrager fon mari elle a été docile à fes volontés ; non-feulement elle a obéi, mais elle lui a fauvé la vie. St *Auguftin* n'ofe décider fi elle eft coupable ou vertueufe, il craint de la condamner.

Ce qui eft, à mon avis, affez fingulier, c'eft que *Bayle* prétend être plus févère que St *Auguftin*. (*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ferait inconcevable fi on ne favait à quel point prefque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on facrifie fon propre fentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eft peu d'accord avec foi-même.

(*) Dictionnaire de *Bayle*, article *Acyndinus*.

Le matin rigorifte, & le foir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèfe excufa la matrone,
Renchérit tantôt fur Pétrone,
Et tantôt fur faint Auguftin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot fur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le défir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien fans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles font parfaitement ftylées, nous les puniffons fi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enfeigner. Que diriez-vous d'un maître à danfer qui aurait appris fon métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui caffer les jambes parce qu'il l'a trouvé danfant avec un autre?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici fur l'affirmation avec laquelle les favans s'expriment fi fouvent. Il n'eft permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphrafte* de *Molière*. Il fe pourrait — la chofe eft fefable — cela n'eft pas impoffible — il faut voir — Adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que fais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les chofes profanes s'entend : car pour le facré on fait bien qu'il n'eft pas permis de douter.

Il eſt dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ferment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de *Charles II*: c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois „ ſavoir que notre Seigneur JESUS-CHRIST notre „ ſauveur nous a défendu d'affirmer autrement que „ par *ya ya*, *no no*. Il a dit expreſſément: *Je vous* „ *défends de jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le trône* „ *de* DIEU; *ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes* „ *pieds; ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du* „ *grand roi; ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre* „ *un ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt poſitif, notre „ ami, & nous n'irons pas déſobéir à DIEU pour „ complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier*: „ mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* „ ordonna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent „ ferrer; les chevaux, les mulets, les chameaux même „ obéirent incontinent, les ânes ſeuls réſiſtèrent, ils „ repréſentèrent tant de raiſons, ils ſe mirent à braire „ ſi long-temps que *Jupiter*, qui était bon, leur dit „ enfin: *Meſſieurs les ânes, je me rends à votre prière;*

» *vous ne ferez point ferrés : mais le premier faux-pas que*
» *vous ferez, vous aurez cent coups de bâton.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jufqu'ici fait de faux-pas.

AGAR,

QUAND on renvoie fon amie, fa concubine, fa maîtreffe, il faut lui faire un fort au moins tolérable, ou bien l'on paffe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le défert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous favons de fcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cents dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à fa maîtreffe *Agar* quand il la renvoya dans le défert. Je parle ici feulement felon le monde, & je révère toujours les voies incompréhenfibles qui ne font pas nos voies,

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie *Agar*, quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Ifmaël*, une bonne âneffe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeftiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups,

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à fa pauvre maîtreffe & à fon enfant, quand il les expofa dans le défert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était

pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, & couper le cou à ſon fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne ſont pas nos voies; il eſt dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avait point de déſert de Berſabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après, mais c'eſt une bagatelle, le fond de l'hiſtoire n'en eſt pas moins authentique.

Il eſt vrai que la poſtérité d'*Iſmaël* fils d'*Agar* ſe vengea bien de la poſtérité d'*Iſaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chaſſé. Les Sarazins deſcendans en droite ligne d'*Iſmaël* ſe ſont emparés de Jéruſalem appartenante par droit de conquête à la poſtérité d'*Iſaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait deſcendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot ſarazin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple ſe ſoit jamais appelé voleur; ils l'ont preſque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin deſcendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

A G E.

NOUS n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum* & les de *Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerſeloum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de

mariés.	34500
d'hommes veufs, ſeulement.	1500
de veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eut trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles ; & ce calcul eſt encore prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux

ſexes.	45000.
domeſtiques.	10000
voyageurs.	4000
ſomme totale. . .	99500

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *St Maur* & de *Buffon*, ils ſont encore plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon Etat.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe fuivi d'environ deux millions d'hommes. Car fi un million d'habitans donne vingt mille foldats, il en réfulte que *Xerxès* avait cent millions de fujets; ce qui n'eft guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de foldats : ainfi l'empereur de la Chine eft du double plus fage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laiffait fortir dix mille foldats par chaque porte, aurait eu, fuivant la fupputation hollandaife, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous fefons un calcul plus modefte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du fervice de guerre étant depuis vingt ans jufqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieufe différence entre porter les armes hors de fon pays, & refter foldat dans fa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de fon armée dans fon voyage en Grèce. *Céfar* dit que les Suiffes étant fortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena fi bon train qu'il n'en refta que cent dix mille. Il a fallu dix fiècles pour repeupler la Suiffe : car on fait à préfent que les enfans ne fe font ni à coups de pierre comme du temps de *Deucalion* & de *Pirrha*, ni à coups de plume comme le jéfuite *Pétau* qui fait naître fept cents milliars d'hommes d'un feul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé fa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien, parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cents enfans, il en reſte au bout d'un

an environ.	560
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quarante ans.	300
à ſoixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre-vingt-dix ans.	5
à cent ans, perſonne.	0

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans; & ſur un bien plus grand nombre encore que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine

deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance ni espérance, & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cents mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centenaires, & souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante, trois ou quatre octogénaires, sans dents & sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un Etat bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de

nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, & qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'Etat puiſſe faire. (1)

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers

(1) Il y avait des tontines en France, l'abbé *Terrai* en ſupprima les accroiſſemens; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera ſans doute à l'avenir de ſe fier à cette eſpèce d'emprunt, & ſon injuſtice aura du moins délivré la France d'une opération de finance ſi onéreuſe.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce ſont des annuités dont le terme eſt incertain; l'Etat joue contre des particuliers; mais ils ſavent mieux conduire leur jeu, ils choiſiſſent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne eſt longue, les font inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers ſains & non périlleux par une petite penſion, & diſtribuent leurs fonds ſur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du riſque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conſéquent ſi l'intérêt commun d'une rente perpétuelle eſt cinq pour cent, il faut que celui que repréſente la rente viagère ſoit au-deſſus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par perſonne, on ferait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On eſt toujours le maître de changer par des rembourſemens réglés



vivent un peu plus long-temps que les autres hommes; de quoi les payeurs font affez fâchés. La raifon en eft peut-être que ces rentiers font pour la plupart des gens de bon fens, qui fe fentent bien conftitués, des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils difent : Si je mange trop, fi je fais un excès, le roi fera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui fe dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils fe mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour confoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce fur la tête d'un enfant qu'on baptife, ils font toujours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui foit onéreufe; auffi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jufqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on eft débarraffé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante

un emprunt en rentes perpétuelles à annuités à terme fixe, & l'on ne peut, fans injuftice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & furtout les annuités à terme fixe, font une propriété toujours difponible qui fe convertit en argent avec plus ou moins de perte fuivant le crédit du creancier. Les rentes viagères, à caufe de leur incertitude, ne peuvent fe vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'eft un défavantage qu'il faut compenfer par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire fur les mœurs, ils font trop bien connus. Mais nous obferverons qu'ils ne peuvent, lorfqu'ils font confidérables, être remplis qu'en fuppofant que les capitaliftes y placent des fonds que, fans cela, ils auraient placés dans un commerce utile. Ce font donc autant de capitaux perdus pour l'induftrie. Nouveau mal que produit cette manière d'emprunter.

ans ; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles ; & la raiſon, c'eſt qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations ſpirituelles.

AGRICULTURE.

IL n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre, devaient néceſſairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât : & cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre ſauveur, & à *St Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître : ils

ils ont dit que c'était le comble de l'absurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la résurrection par une comparaison si fausse & si ridicule. On a osé dire dans l'histoire critique de JESUS-CHRIST que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes, & que ces livres si long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphèmes n'ont pas songé que JESUS-CHRIST & *St Paul* daignaient parler le langage reçu, que pouvant enseigner les vérités de la physique, ils n'enseignaient que celles de la morale, qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la Genèse. (*) En effet dans la Genèse, l'Esprit saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier; la sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste les trois quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

Des livres pseudonymes sur l'économie générale.

IL serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme* &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *Grain*, on suppose toujours que le maréchal de *Vauban* est

(*) Voyez *Genese*.

l'auteur de la *Dixme royale*. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme* „ *royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal* „ *de Vauban*. Ce *Bois-Guilbert*, auteur du *Détail de la* „ *France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite, il „ avait une grande connaiſſance des finances du „ royaume ; mais la paſſion de critiquer toutes les „ opérations du grand *Colbert*, l'emporta trop loin ; „ on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui „ s'égarait toujours, un feſeur de projets qui exagérait „ les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais „ remèdes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du „ miniſtère, lui fit prendre le parti de mettre ſa *Dixme* „ *royale* à l'abri d'un nom reſpecté. Il prit celui du „ maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. „ Preſque toute la France croit encore que le projet „ de la *Dixme royale* eſt de ce maréchal ſi zélé pour le „ bien public ; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe donne à lui- „ même dans la préface le trahiſſent ; il y loue trop „ ſon livre du *Détail de la France* ; il n'était pas vrai- „ ſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges „ à un livre rempli de tant d'erreurs ; on voit dans „ cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire „ recevoir un de ſes bâtards. „

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de St *Pierre*, qui pouvait n'avoir pas

befoin de cette fupercherie, ne laiffa pas d'attribuer la chimère de fa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu *Teftament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtilz*. Quelques ignorans (*) citent encore les *Teftamens politiques* du roi d'Efpagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Ifle*. On a fabriqué jufqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & défavantages de la Grande-Bretagne;* ouvrage bien fupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

›› Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de ›› la France, on trouve que non-feulement plufieurs ›› de fes terres reftent en friche, qui pourraient pro- ›› duire des blés & nourrir des beftiaux; mais que les ›› terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à ›› proportion de leur bonté, parce que le laboureur ›› manque de moyens pour les mettre en valeur.

›› Ce n'eft pas fans une joie fenfible que j'ai remar- ›› qué dans le gouvernement de France un vice dont les ›› conféquences font fi étendues, & j'en ai félicité ma ›› patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de fentir en ›› même temps combien formidable ferait devenue ›› cette puiffance, fi elle eût profité des avantages que ›› fes poffeffions & fes hommes lui offraient. *O fua fi* ›› *bona norint!* ››

J'ignore fi ce livre n'eft pas d'un français qui, en fefant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir

(*) Voyez l'article *Ana*, *Anecdotes*.

DIEU de ce que les Français lui paraiſſent pauvres ; mais qui en même temps ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches, & en s'écriant avec *Virgile : O s'ils connaiſſaient leurs biens !* Mais ſoit français, ſoit anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons ſuiſſes.

De l'exportation des grains.

LE même article *Grain* porte encore cette réflexion : ›› Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés ›› dont nous profitions par la liberté du commerce ›› de nos grains, ſous le règne de *Henri IV* & de ›› *Louis XIII*, & dans les premiers temps du règne ›› de *Louis XIV*. ››

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII* & pendant tout le temps du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV* plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite

culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires malaiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a beſoin ; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître ; c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille. (1)

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir ; on ne les ferre point, leurs harnais ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie ;

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande & la petite culture. L'une & l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture eſt celle qui ſe fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers ; la petite culture eſt celle qui ſe fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

H 3

ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage ; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret, c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long temps, si même elle peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & surtout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y fesant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se fesant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile : car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'aperçurent *que le travail est un trésor.*

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique* enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont

il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte; & il en coûte encore pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout ministre d'Etat en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de

métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il eſt entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaſte empire.

» Au commencement du printemps chinois, c'eſt-à-dire dans le mois de février, le tribunal des mathé-
» matiques ayant eu ordre d'examiner quel était le
» jour convenable à la cérémonie du labourage, déter-
» mina le 24 de la onzième lune, & ce fut par le
» tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur
» dans un mémorial, où le même tribunal des rites
» marquait ce que sa majeſté devait faire pour se
» préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nommer
» les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'accompa-
» gner & labourer après lui ; ſavoir, trois princes &
» neuf préſidens des cours ſouveraines. Si quelques-
» uns des préſidens étaient trop vieux ou infirmes,
» l'empereur nomme ſes aſſeſſeurs pour tenir leur
» place.

» 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement
» à labourer la terre, pour exciter l'émulation par
» ſon exemple ; mais elle renferme encore un ſacrifice
» que l'empereur comme grand-pontife offre au
» *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur
» de ſon peuple. Or pour ſe préparer à ce ſacrifice,
» il doit jeûner & garder la continence les trois jours
» précédens. (*a*) La même précaution doit être
» obſervée par tous ceux qui ſont nommés pour
» accompagner ſa majeſté, ſoit princes, ſoit autres, ſoit
» mandarins de lettres, ſoit mandarins de guerre.

(*a*) Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident que le gouvernement chinois eſt athée ?

„ 3°. La veille de cette cérémonie, sa majesté „ choisit quelques seigneurs de la première qualité, „ & les envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterner „ devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient „ s'ils étaient encore en vie, (*b*) que le jour suivant „ il offrira le grand sacrifice.

„ Voilà en peu de mots ce que le mémorial du „ tribunal des rites marquait pour la personne de „ l'empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les „ différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un „ doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre „ doit composer les paroles que l'empereur récite „ en sesant le sacrifice. Un troisième doit faire porter „ & dresser les tentes sous lesquelles l'empereur „ dînera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un „ quatrième doit assembler quarante ou cinquante „ vénérables vieillards, laboureurs de profession, qui „ soient présens lorsque l'empereur laboure la terre. „ On fait venir aussi une quarantaine de laboureurs „ plus jeunes pour disposer la charrue, atteler les „ bœufs, & préparer les grains qui doivent être semés. „ L'empereur sème cinq sortes de grains, qui sont „ censés les plus nécessaires à la Chine, & sous lesquels „ sont compris tous les autres, le froment, le riz, le „ millet, la fève, & une autre espèce de mill, qu'on „ appelle *cac-leang*.

„ Ce furent-là les préparatifs: le vingt-quatrième „ jour de la lune, sa majesté se rendit avec toute la „ cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir „ au *Chang-ti* le sacrifice du printemps, par lequel on

(*b*) Le proverbe dit : *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ le prie de faire croître & de conferver les biens de „ la terre. C'eft pour cela qu'il l'offre avant que de „ mettre la main à la charrue.....

„ L'empereur facrifia, & après le facrifice il def- „ cendit avec les trois princes & les neuf préfidens „ qui devaient labourer avec lui. Plufieurs grands „ feigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux „ qui renfermaient les grains qu'on devait femer. „ Toute la cour y affifta en grand filence. L'empereur „ prit la charrue, & fit en labourant plufieurs allées „ & venues : lorfqu'il quitta la charrue, un prince „ du fang la conduifit & laboura à fon tour. Ainfi „ du refte.

„ Après avoir labouré en différens endroits, l'em- „ pereur fema les différens grains. On ne laboure „ pas alors tout le champ entier, mais les jours fui- „ vans les laboureurs de profeffion achèvent de le „ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens „ laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La céré- „ monie fe termina par une récompenfe que l'empereur „ leur fit donner. „

A cette relation d'une cérémonie qui eft la plus belle de toutes, puifqu'elle eft la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenfes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jufqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos fouverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre fur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de chofes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reffemble affez à la manière dont en parlent plufieurs parifiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieufe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne favait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-feulement ne payerait pas un feul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puiffe donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parifiens, jouiffez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique ! (*)

A I R.

SECTION I.

ON compte quatre élémens, quatre efpèces de matière fans avoir une notion complète de la matière. Mais que font les élémens de ces élémens? L'air fe change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philofophes en doutent encore; peut-on raifonnablement en douter avec eux? On n'a jamais

(*) Voyez l'article *Bled* ou *Blé*.

été incertain ſi on marche ſur la terre, ſi on boit de l'eau, ſi le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos ſens nous en avertiſſent aſſez ; mais ils ne nous diſent rien ſur l'air. Nous ne ſavons point par eux ſi nous reſpirons les vapeurs du globe ou une ſubſtance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmoſphère*, la ſphère des exhalaiſons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaiſons continuelles une autre eſpèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air, diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en temps d'hiver, eſt entouré d'un atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière ; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle, qui

préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus ; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons,

qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raiſons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent: Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables?

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air*, preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diſtance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

La plus grande objection que l'on faſſe contre le ſyſtème des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y

a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulfureuses, trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *L'air est pur dans ce canton*, cela signifie: *Ce canton n'est point marécageux ;* il n'a ni plantes, ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes,

&

& n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais, encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre, s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossières, les plus aqueuses rendues à la terre laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air est*

doux, l'air eſt ſerein, & jamais *les vapeurs ſont douces, ſont ſereines.*

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

JE ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre; elle ſe relève; ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même : propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la

proportion d'un à quatre mille; (a) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il ferait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliars d'intervalles qui les séparent.

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies, il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, des plafonds, occupent encore ce sallon ; que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce sallon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à la fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les instrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les

(a) Voyez *Muschembroeck*, chapitre de l'*air*.

renvoient à votre oreille? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, & nous les envoie ſans ſe tromper? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons; il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton*? il ſuppoſa, à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, ſe transforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément? comment du fer eſt-il changé en air? avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que

vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons diſtinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchiſſez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaiſons des corps qui nous environnent &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous ſoyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peſte.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion ; c'eſt que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne ſont le véhicule de la peſte. Nos vapeurs, nos exhalaiſons nous donnent aſſez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du deſſéchement des marais, il y perd plus qu'il ne penſe ; cette négligence répand la mort ſur des cantons conſidérables. Mais pour la peſte proprement dite, la peſte native d'Egypte, la peſte à charbon, la peſte qui fit périr à Marſeille & dans les environs ſoixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peſte n'eſt jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air ;* cela eſt ſi vrai qu'on l'arrête avec un ſeul foſſé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

(1) Voyez le volume des *Œuvres phyſiques*. Nous remarquerons ſeulement qu'il s'échappe des corps 1°. des ſubſtances expanſibles ou élaſtiques, & que ces ſubſtances ſont les mêmes que celles qui compoſent l'atmoſphère ; aucun froid connu ne les réduit en liqueur. 2°. D'autres exhalaiſons qui ſe diſſolvent dans les premières ſans leur ôter ni leur transparence ni leur expanſibilité. Le froid & d'autres cauſes les précipitent enſuite ſous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire* en écrivant cet article, ſemble avoir deviné en partie ce que MM. *Prieſtley*, *Lavoiſier*, *Volta &c.* ont découvert quelques années après ſur la compoſition de l'atmoſphère.

Si l'air ou les exhalaifons la tranfmettaient, un vent du fud-eft l'aurait bien vîte fait voler de Marfeille à Paris. C'eft dans les habits, dans les meubles que la pefte fe conferve; c'eft de là qu'elle attaque les hommes. C'eft dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marfeille. Le confeil d'Etat défendit aux Marfeillois de fortir de l'enceinte qu'on leur traça fous peine de mort, & la pefte ne fe communiqua point au dehors. *Non procedes ampliùs.*

Les autres maladies contagieufes, produites par les vapeurs, font innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Velches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaifons des morts rempliffent continuellement l'hôtel-dieu, & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière fur lequel il eft fitué. O Velches! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple eft facrifiée chaque année; & cette barbarie fubfifte dans la ville des janféniftes, des financiers, des fpectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

De la puiffance des vapeurs.

CE font ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font fortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourriffent nos plantes, & qui les détruifent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eft percé à jour; ce globe eft le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout paffe & tout fort fans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide ſecret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais ſenti, je le renvoie à la matière ſubtile de *René*, & à l'eſprit recteur de *Paracelſe*.

Mon eſprit recteur eſt le doute, & je ſuis de l'avis de *St Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt deſſus & dedans.

ALCHIMISTE.

CET *al* emphatique met l'alchimiſte autant au-deſſus du chimiſte ordinaire que l'or qu'il compoſe eſt au-deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encore pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perſonnes en France qui ſe ſont ruinées dans cette pourſuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranſmutations eſt prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le ſeigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de pluſieurs grands ſeigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Roſe-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maiſon de *Turenne*, prince ſouverain de Sédan, vers l'an 1620. » Vous n'avez pas, lui » dit-il, une ſouveraineté proportionnée à votre grand » courage ; je veux vous rendre plus riche que l'empe- » reur. Je ne puis reſter que deux jours dans vos Etats ;

» il faut que j'aille tenir à Venise la grande assemblée » des frères : gardez seulement le secret. Envoyez » chercher de la litharge chez le premier apothicaire » de votre ville ; jetez-y un grain seul de la poudre » rouge que je vous donne ; mettez le tout dans un » creuset, & en moins d'un quart-d'heure vous aurez » de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sédan, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ses désirs & dans sa dépense; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon*, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus son philosophe, & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à peu près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, est une

opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable, qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. » Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : » De *las Casas* &c. (*)

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses comme des pièces de théâtre; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTOT LE KORAN.

SECTION I.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale, du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan éthiopien dans

(*) Voyez les *Singularités de la nature*, volume de *Physique*.

l'efpace de fix cents lieues, la Syrie, l'Afie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Cafpienne, excepté le royaume d'Aftracan, tout l'empire de l'Indouftan, toute la Perfe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bofnie, toute la Grèce, l'Epire, & prefque toutes les îles jufqu'au petit détroit d'Otrante où finiffent toutes ces immenfes poffeffions.

Dans cette prodigieufe étendue de pays il n'y a pas un feul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres facrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaiffent le *Koran*. Nous nous en fefons prefque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables favans.

Voici les premières lignes de ce livre :

" Louanges à DIEU, le fouverain de tous les " mondes; au Dieu de miféricorde, au fouverain du " jour de la juftice; c'eft toi que nous adorons, c'eft " de toi feul que nous attendons la protection. Con- " duis-nous dans les voies droites, dans les voies de " ceux que tu as comblés de tes grâces, non dans les " voies des objets de ta colère, & de ceux qui fe font " égarés. "

Telle eft l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, felon le favant *Sale*, ne s'entendent point, puifque chaque commentateur les explique à fa manière; mais felon la plus commune opinion elles fignifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, la grâce, la gloire.

Mahomet continue, & c'eft DIEU lui-même qui lui parle. Voici fes propres mots :

„ Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-„ tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la „ foi, qui obſervent les temps de la prière, qui „ répandent en aumônes ce que nous avons daigné „ leur donner, qui ſont convaincus de la révélation „ deſcendue juſqu'à toi, & envoyée aux prophètes „ avant toi. Que les fidelles aient une ferme aſſurance „ dans la vie à venir; qu'ils ſoient dirigés par leur „ ſeigneur, & ils ſeront heureux.

„ A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux que „ tu les avertiſſes ou non; ils ne croient pas; le ſceau „ de l'infidélité eſt ſur leur cœur & ſur leurs oreilles; „ les ténèbres couvrent leurs yeux; la punition ter-„ rible les attend.

„ Quelques-uns diſent: Nous croyons en DIEU, „ & au dernier jour; mais au fond ils ne ſont pas „ croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel; ils ſe „ trompent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infirmité eſt „ dans leur cœur, & DIEU même augmente cette „ infirmité &c. „

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires,

(*) Voyez l'article *Arot* & *Marot*.

n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti, ils leur persuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes esclaves par les lois de l'Alcoran; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrième sura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les lois suivantes; elles sont traduites également par *du Ryer* qui demeura long-temps à Constantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Sale* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

Réglemens de Mahomet sur les femmes.

I.

„ N'EPOUSEZ de femmes idolâtres que quand elles „ seront croyantes. Une servante musulmane vaut „ mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

„ CEUX qui font vœu de chasteté ayant des femmes, attendront quatre mois pour se déterminer.

„ Les femmes se comporteront envers leurs maris „ comme leurs maris envers elles.

III.

„ VOUS pouvez faire un divorce deux fois avec „ votre femme; mais à la troisième, si vous la ren- „ voyez, c'est pour jamais; ou vous la retiendrez avec

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

„ humanité, ou vous la renverrez avec bonté. Il ne „ vous eſt pas permis de rien retenir de ce que vous „ lui avez donné.

I V.

„ LES honnêtes femmes ſont obéiſſantes & attentives, même pendant l'abſence de leurs maris. Si „ elles ſont ſages, gardez-vous de leur faire la moindre „ querelle ; s'il en arrive une, prenez un arbitre de „ votre famille & un de la ſienne.

V.

„ PRENEZ une femme, ou deux, ou trois, ou quatre, „ & jamais davantage. Mais dans la crainte de ne „ pouvoir agir équitablement envers pluſieurs, n'en „ prenez qu'une. Donnez-leur un douaire convenable ; „ ayez ſoin d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec „ amitié.

V I.

„ IL ne vous eſt pas permis d'hériter de vos femmes „ contre leur gré, ni de les empêcher de ſe marier à „ d'autres après le divorce, pour vous emparer de leur „ douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées coupables de quelque crime.

„ Si vous voulez quitter votre femme pour en „ prendre une autre, quand vous lui auriez donné la „ valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien „ d'elle.

V I I.

„ IL vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais il „ eſt mieux de vous en abſtenir.

V I I I.

„ UNE femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon

» enfant pendant deux ans, & le père est obligé pendant ce temps-là de donner un entretien honnête » selon sa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux » ans, il faut le consentement du père & de la mère. » Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice » étrangère, vous la payerez raisonnablement. »

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance, ni sur son imposture; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul Dieu. Ces seules paroles du sura 122, DIEU *est unique, éternel, il n'engendre point, il n'est point engendré, rien n'est semblable à lui*; ces paroles, dis-je, lui ont soumis l'Orient encore plus que son épée.

Au reste cet Alcoran dont nous parlons est un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de lois très bonnes pour le pays où il vivait, & qui sont toutes encore suivies sans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les poëtes de la Mecque, mais surtout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on sait, la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se fesait aider dans la composition

de ſes feuilles tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien ; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui feſait les ſermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait : *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſottiſe qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

„ Quand tu liras le Koran, adreſſe-toi à DIEU,
„ afin qu'il te préſerve de *Satan*.... il n'a de pouvoir
„ que ſur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui
„ donnent des compagnons à DIEU.

„ Quand je ſubſtitue dans le Koran un verſet à un
„ autre, (& DIEU ſait la raiſon de ces changemens)
„ quelques infidelles diſent : *Tu as forgé ces verſets ;*
„ mais ils ne ſavent pas diſtinguer le vrai d'avec
„ le faux : dites plutôt que l'Eſprit ſaint m'a apporté
„ ces verſets de la part de DIEU avec la vérité.....
„ D'autres diſent plus malignement : Il y a un cer-
„ tain homme qui travaille avec lui à compoſer le
„ Koran ; mais comment cet homme à qui ils attri-
„ buent mes ouvrages pourrait-il m'enſeigner, puiſ-
„ qu'il parle une langue étrangère, & que celle dans
„ laquelle le Koran eſt écrit, eſt l'arabe le plus
„ pur ? „

Celui qu'on prétendait travailler (*b*) avec *Mahomet*

(*b*) Voyez l'Alcoran de *Sale*, pag. 223.

était un juif nommé *Benſalen* ou *Benſalon*. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs; mais la choſe n'eſt pas impoſſible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il eſt plaiſant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles diſputes théologiques qui ſe ſont élevées entre les muſulmans, je ne m'en mêle pas, c'eſt au muphti à décider.

C'eſt une grande queſtion ſi l'Alcoran eſt éternel, ou s'il a été créé; les muſulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la ſuite de l'hiſtoire de Calcondile *le Triomphe de la croix;* & dans ce Triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt janſéniſte; car le fond de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

SECTION II.

C'ETAIT un ſublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixième chapitre: *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran? On crie: C'eſt Mahomet qui a forgé ce livre. Hé bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez*. Au dix-ſeptième il s'écrie: *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré temple de la Mecque à celui de Jéruſalem!*

C'eſt

C'eſt un aſſez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses diſciples, qui raſſemblèrent ſolemnellement des verſets de ſon Koran après ſa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien ſu expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'aventure de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art ; on dit pourtant que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre ; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance & une pureté dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les muſulmans ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel ; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*,

& qui ont dit tant de sottises sur son compte, ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, législateur & souverain, ne fût pas signer son nom? Si son livre est mauvais pour notre temps & pour nous, il était fort bon pour ses contemporains, & sa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de DIEU; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnée. La prière est d'une nécessité absolue; la résignation aux décrets éternels est le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet les musulmans ont fait autant de prosélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes; la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu; enfin l'idée d'un jugement dernier que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit que comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nu, *Aishca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse: *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un ange, selon le Koran, doit peser les

hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée eſt encore priſe des mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, & leur jannat, où les élus muſulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des houris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit que tous ces plaiſirs des ſens, ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'être ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophète.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis: M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophète pour la conſoler lui dit: Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes lois civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre;

mais les moyens ſont affreux ; c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont beſoin d'être trompés. Mais comment juſtifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut.*

Combien eſt préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raiſon, & non le menſonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les lois : diſgracié & pauvre, il les enſeigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaiſſement; il rend la vertu aimable; il a pour diſciple le plus ancien & le plus ſage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient ſous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la ſimplicité des temps héroïques : mais qu'eſt-ce que les ſiècles héroïques ? c'était le temps où l'on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers muſulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthouſiaſme. Rien n'eſt plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à la fois par eſprit de rapine & de religion.

Il eſt vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de fineſſe dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage

de *Mahomet* porte qu'attendu que *Cadisha* eſt amoureuſe de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on le fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait deſcendre depuis quelques maiſons d'Eſpagne & d'Ecoſſe. L'Arabie avait ſon *Moréri* & ſon *Mercure galant*.

Le grand prophète eſſuya la diſgrace commune à tant de maris; il n'y a perſonne après cela qui puiſſe ſe plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme, la belle *Aiskca*; il s'appelait *Aſſan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar*, qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne fallait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le prophète ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne; il fit deſcendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait de marchand de chameaux pontife, légiſlateur & monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire romain d'Orient & à celui des Perſes. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique, & il s'en eſt bien peu fallu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve *Aishca* s'écria : Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grâce au défunt, j'y ſerais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui : *Docet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées ; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait que *la jouiſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à table ? une belle femme vaut bien un ſoupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

IL n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves, & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques & morales dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre* qui, dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'ivreſſe des conquêtes.

a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit ; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre :

> Heureux ſi de ſon temps, pour de bonnes raiſons,
> La Macédoine eût eu des petites-maiſons.
>
> . . . .
>
> Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
> Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
> Laiſſer ſur l'échafaud ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête, préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe, ni ſelon la coutume de Paris ni ſelon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invaſions des Perſes, il n'avait fait que ſon devoir en détruiſant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant reſpecté la femme & les filles de *Darius* ſes priſonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appelait de la ſentence du ſieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuſe ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il eſt pourtant vraiſemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raiſons, & qu'il était d'un très-ſage

capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute ; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius.* On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidelles de *Darius;* il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contr'elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit *Rollin.* Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'est-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent ; car on n'apaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaiſa; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſephe*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis long-temps, qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Aſie, conquête à laquelle il ne penſait point alors; que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'avait aſſuré que ſon Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce ſerait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perſes.

Ce conte de vieille ſerait bon dans l'hiſtoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entrepriſe très-utile à la jeuneſſe qu'une

hiſtoire ancienne bien rédigée ; il eût été à ſouhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles abſurdités. Le conte de *Jaddus* ſerait reſpectable, il ſerait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres ſacrés; mais comme ils n'en ſont pas la plus légère mention, il eſt très-permis d'en faire ſentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait ſoumis la partie des Indes qui eſt en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perſes. M. *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voiſins, & qui avait appris non-ſeulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue ſacrée, nous aſſure que leurs annales atteſtent l'invaſion d'*Alexandre* qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toujours quelques fortereſſes ſur cette frontière.

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appelèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu

ni de *Porus* ni de *Taxile;* en effet ce ne font pas là des noms indiens. Cependant, fi nous en croyons nos miffionnaires, il y a encore des feigneurs patanes qui prétendent defcendre de *Porus.* Il fe peut que ces miffionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces feigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baffeffe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Jofephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-temps après *Jofephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables fur ce héros. Il a renchéri encore fur *Quinte-Curce;* l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut fe faire adorer, non-feulement par les Perfes, mais auffi par les Grecs. Il ne s'agit que de favoir ce qu'*Alexandre*, les Perfes, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des facrifices, lui élever des autels & des temples, il eft clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perfes, on le faluât à la perfane, qu'on fe profternât devant lui dans certaines occafions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perfe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raifonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de juftice ; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On fert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plufieurs

rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur une équivoque. (*)

C'est *Octave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilége d'adoration; & il n'est point dit qu'on en murmurât. (*a*)

Les contradictions sur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes, & surtout ceux qu'on appelle héros, sont souvent très-différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns disent

(*) Voyez *Abus des mots*.

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguste* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un saint; *Divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

que *Calliſthène* ſut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y ſut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, ſi vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* ſuppoſe être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre, & ces deux villes ſe trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* ſaute tout armé & tout ſeul du haut d'une muraille dans une ville qu'il aſſiégeait; elle était auprès du Candahar, ſelon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus, ſuivant *Plutarque*.

Quand il eſt arrivé ſur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait ſaiſir dix philoſophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnoſophiſtes*, & qui étaient nus comme des ſinges. Il leur propoſe des queſtions dignes du *Mercure galant* de *Viſé*, leur promettant bien ſérieuſement que celui qui aurait le plus mal répondu, ſerait pendu le premier, après quoi les autres ſuivraient en leur rang.

Cela reſſemble à *Nabuchodonoſor* qui voulait abſolument tuer ſes mages, s'ils ne devinaient pas un de ſes ſonges qu'il avait oublié, ou bien au caliſe des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler ſa femme dès qu'elle aurait fini ſon conte Mais c'eſt *Plutarque* qui rapporte cette ſottiſe, il faut la reſpecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoiſonnement d'*Alexandre* par *Ariſtote ;* car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Ariſtote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie ; que cette eau était ſi froide qu'elle tuait ſur le champ ceux qui en buvaient: qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de ſix jours d'une fièvre continue.

Il eſt vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'eſt qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perſe par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Grèce, de l'Egypte & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en ſi peu d'années. (*)

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ſes capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir ; mais la ſeule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémiſphère par ſa grandeur & ſes richeſſes, eſt celle qui

(*) Voyez l'article *Hiſtoire.*

devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toujours très-floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſſèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé pluſieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir : leur eſprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur ſuperſtition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte; ils y traduiſirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animoſités furent ſi vives entre les Egyptiens naturels,

les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthene*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entr'eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (*a*)

„J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, „ mon cher *Servien*; je la sais toute entière par cœur; „ cette nation est légère, incertaine, elle vole au „ changement. Les adorateurs de *Sérapis* se font „ chrétiens; ceux qui sont à la tête de la religion du „ CHRIST se font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point d'ar- „ chirabin juif, point de samaritain, point de prêtre „ chrétien qui ne soit astrologue ou devin, ou baigneur, „ (c'est-à-dire entremetteur.) Quand le patriarche „ grec (*b*) vient en Egypte, les uns s'empressent auprès

(*a*) Tom. II, pag. 406.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hierophante des principaux mystères grecs. Les chretiens ne commencèrent à connaitre le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

„ de

» de lui pour lui faire adorer *Sérapis*, les autres le » CHRIST. Ils font tous très-féditieux, très-vains, » très-querelleurs. La ville eft commerçante, opulente, » peuplée ; perfonne n'y eft oifif; les uns y foufflent » le verre ; les autres fabriquent le papier. Ils femblent » être de tout métier, & en font en effet. La goutte » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire » à l'oifiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent eft » un dieu que les chrétiens, les Juifs & tous les » hommes fervent également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi fecundi pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguftus Serviano Cos. V°.

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane cariffime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt chriftiani funt, & devoti funt Serapi qui fe CHRISTI epifcopos dicunt. Nemo illic archifynagogus Judæorum, nemo famarites, nemo chriftianorum presbyter, non mathematicus, non arufpex, non aliptes. Ipfe ille patriarcha, quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis feditiofiffimum, vaniffimum, injuriofiffimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otiofus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur ; omnes certè lymphiones cujufcumque artis &

videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent ; cœci quod agant habent, cœci quod faciant ; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout ; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes ; il en est même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

LA philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rênes de l'Etat, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie. (*a*) Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses &

(*a*) Voyez l'expédition de *Gigeri* par *Pélisson*.

éclatantes qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal *Mazarin* avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint;* mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à St Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

„ Il est triste, Monsieur, qu'on n'ait point écouté
„ les propositions de l'ordre de Malthe qui offrait,
„ moyennant un subside médiocre de chaque Etat

›› chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger, ›› de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe ›› feraient alors véritablement les défenseurs de la ›› chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que ›› deux vaisseaux de cinquante canons, & cinq d'envi- ›› ron quarante, quatre de trente; le reste ne doit pas ›› être compté.

›› Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs ›› petites barques enlever nos vaisseaux marchands ›› dans toute la Méditerranée. Ils croisent même jus- ›› qu'aux Canaries & jusqu'aux Açores.

›› Leurs milices composées d'un ramas de nations, ›› anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, ›› Turcs, Nègres même, s'embarquent presque sans ›› équipage sur des chebeks de dix-huit à vingt pièces ›› de canon; ils infestent toutes nos mers comme des ›› vautours qui attendent une proie. S'ils voient un ›› vaisseau de guerre ils s'enfuient; s'ils voient un ›› vaisseau marchand ils s'en emparent; nos amis, nos ›› parens, hommes & femmes deviennent esclaves, & ›› il faut aller supplier humblement les barbares de ›› daigner recevoir notre argent pour nous rendre ›› leurs captifs.

›› Quelques Etats chrétiens ont la honteuse pru- ›› dence de traiter avec eux, & de leur fournir des ›› armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On ›› négocie avec eux en marchands, & ils négocient en ›› guerriers.

›› Rien ne ferait plus aisé que de réprimer leurs ›› brigandages; on ne le fait pas. Mais que de choses ›› feraient utiles & aisées qui sont négligées absolument! ›› La nécessité de réduire ces pirates est reconnue dans

» les conseils de tous les princes, & personne ne » l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs cours » en parlent par hasard ensemble, c'est le conseil » tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs sont » la plus belle institution monastique, mais elle est bien » honteuse pour nous. Les royaumes de Fez, Alger, » Tunis n'ont point de *Marabous de la rédemption des* » *captifs*. C'est qu'ils nous prennent beaucoup de chré- » tiens, & nous ne leur prenons guère de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion » que nous à la nôtre; car jamais aucun turc, aucun » arabe ne se fait chrétien, & ils ont chez eux mille » renégats qui même les servent dans leurs expéditions. » Un italien nommé *Pelegini* était en 1712 général » des galères d'Alger. Le miramolin, le bey, le dey » ont des chrétiennes dans leurs sérails; & nous » n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des » amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille » hommes de troupes réglées, mais tout le reste est » soldat, & c'est ce qui rend la conquête de ce pays » si difficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent » aisément, & nous n'osons les attaquer &c. »

ALLEGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui

être bons à quelque chofe ? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux fe mirent à piffer fur le cuir d'un bœuf tout frais écorché ; de-là naquit *Orion* dont on fit une conftellation connue dans la plus haute antiquité. Cette conftellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens; le livre de *Job* en parle : mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il eft difficile que les *Dacier* & les *Saumaife* trouvent dans cette belle hiftoire une allégorie raifonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'eft impoffible aux dieux, puifqu'ils font des enfans en piffant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens à qui un oracle dit qu'ils fe gardaffent du *mélampige :* un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de fa maffue, fufpendus tous deux le long de fon dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampige* fignifie *cul noir*. Ah ! dirent-ils, l'oracle eft accompli, voici *cul noir*. *Hercule* fe mit à rire & les laiffa aller. Les *Saumaife* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réuffir à tirer un fens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'efprit. Toutes nos académies & tous nos fefeurs de devifes, ceux même qui compofent les légendes pour les jetons du tréfor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieufes que celles des neuf Mufes, de Vénus, des Grâces, de l'Amour, & de

tant d'autres qui feront les délices & l'inftruction de tous les fiècles, ainfi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua prefque toujours en allégories. Les premiers pères de l'Eglife, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il eft vrai qu'on leur reproche d'avoir pouffé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des allufions.

St Juftin dit, dans fon apologétique, que le figne de la croix eft marqué fur les membres de l'homme; que quand il étend les bras, c'eft une croix parfaite, & que le nez forme une croix fur le vifage.

Selon *Origène*, dans fon explication du Lévitique, la graiffe des victimes fignifie l'Eglife, & la queue eft le fymbole de la perfé[illegible]rance.

St Auguftin, dans fon fermon fur la différence & l'accord des deux généalogies, explique à fes auditeurs pourquoi *St Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'eft, dit-il, qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois, parce que *Jéchonias* alla de Jérufalem à Babylone. Or ce voyage eft la pierre angulaire; & fi la pierre angulaire eft la première du côté d'un mur, elle eft auffi la première du côté de l'autre mur : on peut compter deux fois cette pierre ; ainfi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante fignifie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par *quatre*, qui repréfente les quatre élémens & les quatre faifons, produit quarante.

Les dimenfions de la matière ont, dans fon cinquante-

troisième sermon, d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilatation du cœur; la longueur, la longanimité; la hauteur, l'espérance; la profondeur, la foi. Ainsi outre cette allégorie, on compte quatre dimensions de la matière au lieu de trois.

Il est clair & indubitable, dit-il dans son sermon sur le pseaume VI, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cause des quatre élémens & des quatre qualités, du chaud, du froid, du sec & de l'humide; & comme quatre se rapportent au corps, trois se rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux testament, & *trois* au nouveau. Quatre & trois font le nombre de sept jours, & l'huitième est celui du jugement.

On ne peut dissimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un temps & dans des pays où presque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition se pliaient aux imperfections de leur siècle ; & S[t] *Augustin* n'en est pas moins respectable pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième siècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les discours de nos prédicateurs. Ce n'est pas qu'on ose les préférer aux pères; mais le siècle présent est préférable aux siècles dans lesquels les pères écrivaient. L'éloquence qui se corrompit de plus en plus, & qui ne s'est rétablie que dans nos derniers temps, tomba après eux dans de bien plus grands excès; on ne parla

que ridiculement chez tous les peuples barbares jusqu'au siècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens sermonnaires, ils sont fort au-dessous des pièces dramatiques de la passion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces sermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'est jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait sous *François I*, a fait le plus d'honneur au style allégorique. Messieurs de la justice, dit-il, sont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne soit rongé des souris; un seul coup de dent du chat fera plus de tort au fromage que vingt souris ne pourraient en faire.

Voici un autre endroit assez curieux. Les bûcherons dans une forêt coupent de grosses & de petites branches, & en font des fagots; ainsi nos ecclésiastiques avec des dispenses de Rome entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Eglise passent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* sont grosses abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'est monsieur & madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfreries.

Les sermons de *Bariet* & de *Maillard* sont tous faits sur ce modèle; ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monstrueux naquit le style macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons & des Iroquois, s'est maintenue jusque sous *Louis XIII*. Le jésuite

Garasse, un des hommes les plus signalés parmi les ennemis du sens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile;* mais d'un veau, dit-il, la chair est bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'est bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares à celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide;* & tout cela prouve que s'il reste encore quelques Goths & quelques Vandales qui méprisent les fables anciennes, ils n'ont pas absolument raison.

ALMANACH.

IL est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je suppose que ce philosophe a du bon sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un almanach de Liége composé par *Matthieu Lansberge*, & du Messager boiteux

d'*Antoine Souci*, aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Baſle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du baume de vie du ſieur *le Lievre*, ou des pilules du ſieur *Keyſer*, ou vous pendre au col un ſachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire ſaigner, vous faire couper les ongles, ſevrer vos enfans, planter, ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collége de Bénarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcrètes, on pourra faire quelque choſe de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, & ſurtout *St François Xavier*, en uſèrent avec les peuples de la preſqu'île de l'Inde. Ils ſe trompèrent

encore plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très-curieuſe de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable, toute aſſemblée eſt un ſabbat, toute figure ſymbolique eſt un taliſman, tout brachmane eſt un ſorcier, & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante.* Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à peu près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens feſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la feſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de

faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes* se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle.* Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote.*

Il est consolant de savoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge* & du Messager boiteux, & des astrologues de la Chine, jusqu'au temps où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, &

(*a*) Voyez du Halde & Parennin.

que nous appelons encore de fon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois fefant trois cents quatre jours ; cela n'était ni folaire, ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit enfuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea fi mal, que du temps de *Céfar* les fêtes d'été fe célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours ; mais ils ne favaient pas quel jour ils triomphaient.

Céfar réforma tout, il fembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne fais par quelle condefcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le folftice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain fe foumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en poffeffion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la diftribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *Phafé* ou *Pafcha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rouffe ;* & cette époque arrivait fouvent en avril ; leur pentecôte cinquante jours après le *Phafé ;* la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand fabbat fept jours après.

Les premiers chrétiens fuivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année biffextile que

nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le feizième fiècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils fe conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rouffe, jufqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui fuivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis fe trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste Vierge furent fubftituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit (*) que la raifon en eft prife du verfet des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raifon fes fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verfet *electa ut fol*, choifie comme le foleil.

Les chrétiens gardèrent auffi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs précifément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St Jean n'a été portée au 24 de juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St Jean* avait dit, en parlant de JESUS-CHRIST, il faut qu'il croiffe & que je diminue. *Oportet illum crefcere, me autem minui.*

Ce qui eft très-fingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'eft cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St Jean, qui eft le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire fouvenir de l'ancien embrafement de la terre qui en attendait un fecond.

(*) Voyez *Calendrier romain*.

Le même auteur du calendrier assure que la fête de l'assomption est placée au 15 du mois d'auguste nommé par nous *août*, parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que *St Mathias* n'est fêté au mois de février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point, de dire : le soleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point, de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans les poissons ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eût été très-convenable non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes

les

les constellations suivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès à présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on ; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas ? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

ALOUETTE.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou*, (*) était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette : *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur.* Elle le servit très-bien dans les guerres civiles ; & *César* pour récompense donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être

(*) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

admiſes : mais quand un profeſſeur arabe veut abſolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plupart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voiſins de la Loire & de la Seine voyageaſſent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne & dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus diſperſées & perdues ne ſoient venues nous enſeigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le chaldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du ſamaritain *doma*, qui ſignifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur aſſure que le mot *badin* eſt pris d'un terme hébreu qui ſignifie *aſtrologue;* & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à ſon auteur.

N'eſt-il pas plaiſant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? Que *kir* en bas-breton ſignifiait autrefois *ville* ? Que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* & que par conſéquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce ſerait un plaiſir de voir les étymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un temps conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

On a vu fouvent des femmes vigoureufes & hardies combattre comme les hommes ; l'hiftoire en fait mention ; car fans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pentéfilée*, qui font peut-être fabuleufes, il eft certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était furtout dans la tribu des Homérites une efpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les époufes fecouruffent & vengeaffent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorfque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du temps du calife *Abubéker* fucceffeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans fes courfes plufieurs mufulmanes avec quelque butin, il les conduifait à Damas ; parmi ces captives était la fœur de *Dérar* lui-même. L'hiftoire arabe d'*Alvakedi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à fes prifonnières. Elles campaient dans une vafte plaine fous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de cette fœur de *Dérar*) propofe à une de fes compagnes nommée *Oferra*, de fe fouftraire à la captivité ; elle lui perfuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même enthoufiafme mufulman faifit toutes ces femmes ; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, efpèces de poignards qu'elles portent à la

ceinture ; & forment un cercle comme les vaches se serrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire ; il avance vers ces femmes ; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance long-temps à user de la force ; enfin il s'y résout , & les sabres étaient déjà tirés , lorsque *Dérar* arrive , met les Grecs en fuite , délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère ;* ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez long-temps avant que d'en venir aux mains ; & c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius* , attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : ›› Injuste agresseur , dit-il ensuite à *Sergiabil*, tu ne résisteras pas ›› à JESUS mon DIEU, qui combattra pour les vengeurs de sa religion. ››

›› Tu profères un mensonge impie , lui répond ›› *Sergiabil ;* ›› JESUS n'est pas plus grand devant DIEU ›› qu'*Adam :* DIEU l'a tiré de la poussière : il lui a ›› donné la vie comme à un autre homme : & après ›› l'avoir laissé quelque temps sur la terre il l'a enlevé ›› au ciel. ›› (*a*)

Après de tels discours le combat commence; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban* fils de *Saïb*

(*a*) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en saisissent en criant *allah achar* ; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécussent sans hommes ; au contraire elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioste* & au *Tasse* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

Il y eut en effet, du temps de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari.

L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. „ Cette princeſſe, dit d'*Argentré*, „ était vertueuſe outre tout naturel de ſon ſexe ; „ vaillante de ſa perſonne autant que nul homme : „ elle montait à cheval, elle le maniait mieux que „ nul écuyer ; elle combattait à la main ; elle courait, „ donnait parmi une troupe d'hommes d'armes comme „ le plus vaillant capitaine ; elle combattait par mer & „ par terre tout de même aſſurance &c. „

On la voyait parcourir, l'epée à la main, ſes Etats envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non-ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis ſuivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduiſit en cendres.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comteſſe de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans ; elle combattit tout auſſi bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignonne aſſiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint long-temps un aſſaut, arracha l'étendard qu'un officier des

ennemis allait arborer ſur la brèche ; jeta le porte-étendard dans le foſſé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuſe récompenſe. Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flattées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite ; & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mlle de *la Charſe*, de la maiſon de *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui feſaient une irruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave officier. L'ordre militaire de St Louis n'était pas encore inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en eſt pas grand ; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

A M E.

SECTION I.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous ſentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins,

au πνεῦμα des Grecs, au terme dont se sont servi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le sens propre & littéral du latin & des langues qui en sont dérivées il signifie *ce qui anime.* Ainsi on a dit : L'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour signifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuse, comme lorsqu'il est dit dans la Genèse : DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ;* & *l'ame des animaux est dans le sang ;* & *ne tuez point mon ame* &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noüs* & leur *pneuma.* Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima ;* & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement ;* mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes ? est-ce le même être ? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire ?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes ; je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen,

nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils ? une mère sait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort ? Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées se tracent dans son cerveau & en sortent à son commandement ? Faibles automates, mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière* ; si elle est créée avant nous, si elle sort du néant dans notre naissance, si après nous avoir animés un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes : que sont-elles ? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : Qu'est-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'esprit ? personne assurément n'en sait rien ; c'est un mot si vide de sens qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? nous n'en

connaiſſons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penſée.

C'eſt quelque choſe de diſtinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous ? Eſt-ce parce que la matière eſt diviſible & figurable, & que la penſée ne l'eſt pas ? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière ſont diviſibles & figurables? Il eſt très-vraiſemblable qu'ils ne le ſont point ; des ſectes entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal, donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs ! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre ; le mouvement, la végétation, la vie ne ſont rien non plus de tout cela ; & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation ſont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que DIEU en ait uſé ainſi; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame ; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, increée, tranſmigrante &c ?

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines ? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles

aient cru l'ame corporelle ? Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée & ſimple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame ? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle ?

L'article *Ame* & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Egliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule l'*ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos dévanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *Psyché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens* ; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psyché*, & que *Psyché* l'aima si tendrement : *pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *nous*, *l'intelligence*.

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psyché était dans la poitrine ; *Pneuma* se répandait

(*b*) Somme de *saint Thomas*, édition de Lyon 1738.

dans tout le corps, & *Nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siége des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer, & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psyché?* était-ce *pneuma ?* était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un fantôme, une figure légère : c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des temps, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne

fut jamais réfolu jufqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

En vain les matérialiftes allèguent quelques pères de l'Eglife qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St Irénée* dit (*c*) que l'ame n'eft que le fouffle de la vie ; qu'elle n'eft incorporelle que par comparaifon avec le corps mortel ; & qu'elle conferve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaiffe.

En vain *Tertullien* s'exprime ainfi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile ; (*d*) *corporalitas animæ in ipfo Evangelio relucessit.* Car fi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vifion d'une fainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expreffément : (*e*) *Pfeukai men oun ei ton antropon polumères efti ;* l'ame de l'homme eft compofée de plufieurs parties.

En vain allègue-t-on *St Hilaire* qui dit dans des temps poftérieurs : (*f*) *Il n'eft rien de créé qui ne foit corporel, ni dans le ciel, ni fur la terre, ni parmi les vifibles, ni parmi les invifibles : tout eft formé d'élémens ; & les ames, foit qu'elles habitent un corps, foit qu'elles en fortent, ont toujours une fubftance corporelle.*

En vain *St Ambroife*, au fixième fiècle, dit : (*g*) *Nous ne connaiffons rien que de matériel, excepté la feule vénérable Trinité.*

(*c*) Livre V, chap. VII.
(*d*) *De animâ*, cap. VII.
(*e*) Oraifon contre les Grecs.
(*f*) *Saint Hilaire* fur *faint Matth.* pag. 633.
(*g*) Sur *Abraham*, liv. II, chap. VIII.

Le corps de l'Eglise entière a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne ſe trompèrent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'Egliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion ſuffiſante de ce qu'on appelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'appelons *ſubſtance;* or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous ;* mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du Créateur ; & ce ſecret du Créateur eſt partout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION II.

Des doutes de Locke ſur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame* dans l'Encyclopédie a ſuivi ſcrupuleuſement *Jaquelot ;* mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève auſſi contre *Locke ;* parce que

le modeſte *Locke* a dit : (*h*) ,, Nous ne ſerons peut-
,, être jamais capables de connaître ſi un être maté-
,, riel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt
,, impoſſible de découvrir par la contemplation de
,, nos propres idées, *ſans révélation*, ſi DIEU n'a
,, point donné à quelque amas de matière, diſpoſée
,, comme il le trouve à propos, la puiſſance d'aper-
,, cevoir & de penſer ; ou s'il a joint & uni à la
,, matière ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle
,, qui penſe. Car par rapport à nos notions, il ne
,, nous eſt pas plus mal aiſé de concevoir que DIEU
,, peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la
,, matière la faculté de penſer, que de comprendre
,, qu'il y joigne une autre ſubſtance avec la faculté
,, de penſer; puiſque nous ignorons en quoi conſiſte
,, la penſée, & à quelle eſpèce de ſubſtance cet être
,, tout puiſſant a trouvé à propos d'accorder cette
,, puiſſance qui ne ſaurait être créée qu'en vertu du
,, bon plaiſir & de la bonté du Créateur. Je ne vois
,, pas quelle contradiction il y a que DIEU, cet être
,, penſant, éternel & tout-puiſſant, donne, s'il veut,
,, quelques degrés de ſentiment, de perception &
,, de penſée à certains amas de matière créée & inſen-
,, ſible qu'il joint enſemble comme il le trouve à
,, propos. ,,

C'était parler en homme profond, religieux & modeſte. (*i*)

(*h*) Traduction de *Coſte*.

(*i*) Voyez le diſcours préliminaire de M. d'*Alembert*.
,, On peut dire qu'il créa la métaphyſique à peu près comme *Newton*
,, avait créé la phyſique.... pour connaître notre ame, ſes idées & ſes
,, affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal
,, inſtruit ; il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même ; &

On

On ſait quelles querelles il eut à eſſuyer ſur cette opinion qui parut haſardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une ſuite de la conviction où il était de la toute-puiſſance de DIEU & de la faibleſſe de l'homme. Il ne diſait pas que la matière penſât : mais il diſait que nous n'en ſavons pas aſſez pour démontrer qu'il eſt impoſſible à DIEU d'ajouter le don de la penſée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui ſont également incompréhenſibles.

Locke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, aſſurait par conſéquent que la matière pouvait ſentir & penſer.

C'était le ſentiment de *Gaſſendi*, comme on le voit dans ſes objections à *Deſcartes*. „ Il eſt vrai, dit „ *Gaſſendi*, que vous connaiſſez que vous penſez ; „ mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous „ êtes, vous qui penſez. Ainſi quoique l'opération de „ la penſée vous ſoit connue, le principal de votre „ eſſence vous eſt caché ; & vous ne ſavez point „ quelle eſt la nature de cette ſubſtance dont l'une „ des opérations eſt de penſer. Vous reſſemblez à un „ aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil, & étant „ averti qu'elle eſt cauſée par le ſoleil, croirait avoir „ une idée claire & diſtincte de cet aſtre ; parce que „ ſi on lui demandait ce que c'eſt que le ſoleil, il pour- „ rait répondre que c'eſt une choſe qui échauffe &c. „

„ après s'être, pour ainſi dire, contemplé long-temps, il ne fit dans „ ſon traité de l'*Entendement humain* que préſenter aux hommes le miroir „ dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduiſit la métaphyſique à „ ce qu'elle doit être en effet, la phyſique expérimentale de l'ame. „

Le même *Gassendi*, dans sa *Philosophie d'Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse palatine *Elisabeth*, lui dit : „ Je confesse que par la „ seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup „ de conjectures sur l'ame, & avoir de flatteuses „ espérances, mais non pas aucune assurance. „ Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers siècles de l'Eglise, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient : DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner : de-là il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir ? & ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce systême est un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses ; ils disputent, & la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

AVANT l'étrange syſtème qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſſède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de DIEU ; il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur, le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées ; il avait pu donner à pluſieurs d'entr'eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend ; non-ſeulement il avait pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe experimentée, que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait ; l'univers en était témoin.

Pereira & *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe

trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inftrumens de la vie & de la fenfation aux animaux, afin qu'ils n'euffent ni fenfation, ni vie proprement dite. Mais je ne fais quels prétendus philofophes, pour répondre à la chimère de *Defcartes*, fe jetèrent dans la chimère oppofée ; ils donnèrent libéralement de l'efprit pur aux crapauds & aux infectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le fentiment aux organes du fentiment, l'autre qui loge un pur efprit dans une punaife, on imagina un milieu ; c'eft l'inftinct ; & qu'eft-ce que l'inftinct? Oh oh ! c'eft une forme fubftantielle; c'eft une forme plaftique ; c'eft un je ne fais quoi; c'eft de l'inftinct. Je ferai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des chofes *je ne fais quoi ;* tant que votre philofophie commencera & finira par *je ne fais;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans fon poëme fur les vanités du monde:

Ofez-vous affigner, pédans infupportables,
Une caufe diverfe à des effets femblables ?
Avez-vous mefuré cette mince cloifon
Qui femble féparer l'inftinct de la raifon ?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles infenfés, quelle audace eft la vôtre ?
L'orgueil eft votre inftinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins gliffans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainfi : „ Je me repréfente l'ame des bêtes comme „ une fubftance immatérielle & intelligente, mais de „ quelle efpèce ? Ce doit être, ce me femble, un

» principe actif qui a des sensations, & qui n'a que » cela...... Si nous réfléchissons sur la nature de » l'ame des bêtes, elle ne nous fournit rien de son » fonds qui nous porte à croire que sa spiritualité la » sauvera de l'anéantissement. »

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois;* pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant, parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le sais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'être suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à

imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! eſt-ce que vous êtes mort? — Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où je m'endors; mon ſommeil eſt abſolument ſans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je ſuis mort réguliérement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toujours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en ſût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penſerai toujours dans l'autre vie; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant l'immortalité de l'ame; puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait: un autre philoſophe a dit: *Le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce n'eſt pas ſon eſſence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730 un philoſophe (*) eſſuya une perſécution aſſez forte pour avoir

(*) M. de *Voltaire*.

avoué, avec *Locke*, que ſon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne ſe ſervait pas à tout moment de ſes bras & de ſes jambes. Non-ſeulement l'ignorance de cour le perſécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs ſe déchaîna contre le perſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités; un français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque eſt bien étrangère à l'article *Ame;* mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres; qui proſtituent le peu d'eſprit & de conſcience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broient en ſecret la ciguë dont l'ignorant puiſſant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux conſuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le ſyſtème d'*Epicure*? un *Cicéron* pour avoir écrit pluſieurs fois qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur? qu'on accuſât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières ſur la Divinité? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux & rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté, mère de nos connaiſſances, & premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains, qui pouſſaient cette liberté beaucoup

plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon ſur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occaſion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute nôtre ame, confeſſons toujours notre profonde ignorance ſur cette ame, ſur cette faculté de ſentir & de penſer que nous tenons de ſa bonté infinie. Avouons que nos faibles raiſonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature eſt inconnue, à perfectionner les ſciences qui ſont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des reſſorts dans leurs montres, ſans ſavoir ce que c'eſt que le reſſort.

SECTION IV.

Sur l'ame & ſur nos ignorances.

IL eſt dit dans la Geneſe: DIEU *ſouffla au viſage de l'homme un ſouffle de vie, & il devint ame vivante;* & *l'ame des animaux eſt dans le ſang;* & *ne tuez point mon ame* &c.

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi certaines nations croyaient, ſans raiſonner, que quand la vie ſe diſſipait l'ame ſe diſſipait de même.

Si l'on peut démêler quelque choſe dans le chaos des hiſtoires anciennes, il ſemble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la ſagacité de diſtinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs

apprirent d'eux à diſtinguer auſſi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins, à leur exemple, diſtinguèrent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu auſſi notre ame & notre entendement. Mais ce qui eſt le principe de notre vie, ce qui eſt le principe de nos penſées, ſont-ce deux choſes differentes ? eſt-ce le même être ? ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des ſenſations & de la mémoire, reſſemble-t-il à ce qui eſt dans les animaux la cauſe de leurs ſenſations & de leur mémoire ?

C'eſt-là l'éternel objet des diſputes des hommes; je dis l'éternel objet, car n'ayant point de notions primitives dont nous puiſſions deſcendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuſes machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre exiſtence, qui de nous a pu apercevoir la main qui nous ſoutient ſur ces abymes ?

Sur la foi de nos connaiſſances acquiſes, nous avons oſé mettre en queſtion ſi l'ame eſt créée avant nous, ſi elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle eſt venue ſe placer entre une veſſie & les inteſtins *cæcum* & *rectum* ? ſi elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles ſont ces idées ? ſi après nous avoir animés quelques momens, ſon eſſence eſt de vivre après nous dans l'éternité ſans l'intervention de DIEU même ? ſi étant eſprit, & DIEU étant eſprit, ils ſont l'un & l'autre d'une nature ſemblable ? (*k*)

(*k*) Ce n'était pas ſans doute l'opinion de *ſaint Auguſtin* qui, dans le liv. VIII de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainſi : *Que ceux-là ſe taiſent qui n'ont pas oſé à la vérité dire que* DIEU *eſt un corps, mais qui ont cru*

Ces queſtions paraiſſent ſublimes ; que ſont-elles ? des queſtions d'aveugles-nés ſur la lumière.

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal , nous le mettons au feu dans un creuſet ; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame ?

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens & modernes ? un enfant eſt plus ſage qu'eux ; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous , pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi ! j'en conviens, & il y a des choſes encore plus triſtes ; mais je vous répondrai :

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons ? comment ſe forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant ;

que nos ames ſont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à DIEU.

» Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus eſſe , » verumtamen ejuſdem naturæ , cujus ille eſt , animos noſtros eſſe » putaverunt ; ità non eos movet tanta mutabilitas animæ , quam DEI » naturæ tribuere nefas eſt. »

voilà tout ce que nous en ſavons : il ne nous eſt donné de connaître ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille ; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, feſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point ? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez ; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées ; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieuſement, & qui pourrait être uſé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui ſont les ſuffiſans, ils ſont fort au-deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton fur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON éditeur & commentateur de *Shakefpeare*, & évêque de Glocefter, ufant de la liberté anglaife, & abufant de la coutume de dire des injures à fes adverfaires, a compofé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la miffion de *Moïfe*, qu'il appelle *légation*, eft divine. Voici le précis de fon livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenfes & des châtimens après la mort, eft néceffaire à toute fociété civile.*

2°. *Tout le genre-humain,* (& c'eft en quoi il fe trompe) *& fpécialement les plus fages & les plus favantes nations de l'antiquite, fe font accordées à croire & à enfeigner cette doctrine.*

3°. *Elle ne peut fe trouver en aucun endroit de la loi de Moïfe; donc la loi de Moïfe eft d'un original divin; ce que je vais prouver par les deux fyllogifmes fuivans.*

PREMIER SYLLOGISME.

Toute religion, toute fociété qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour fon principe, ne peut être foutenue que par une providence extraordinaire; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe, donc la religion juive était foutenue par une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

Les anciens légiflateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enfeignerait pas l'immortalité de l'ame ne pouvait être foutenue que par une providence extraordinaire. Moïfe a inftitué une religion qui n'eft pas fondée fur l'immortalité de l'ame, donc Moïfe croyait fa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui eft bien plus extraordinaire, c'eft cette affertion de *Warburton*, qu'il a mife en gros caractères à la tête de fon livre. On lui a reproché fouvent l'extrême témérité & la mauvaife foi avec laquelle il ofe dire que tous les anciens légiflateurs ont cru qu'une religion qui n'eft pas fondée fur les peines & les récompenfes après la mort, ne peut être foutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un feul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans fon énorme livre farci d'une immenfe quantité de citations qui toutes font étrangères à fon fujet. Il s'eft enterré fous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jufqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorfqu'enfin la critique a fouillé jufqu'au fond, il eft reffufcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous fes adverfaires.

Il eft vrai que vers la fin de fon quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec taus ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à fa grande queftion qu'il avait laiffée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paffe chez les favans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enfuite il explique

à sa façon tous les textes de l'Ecriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses; (k) mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'Etat qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION VI.

Du besoin de la révélation.

LE plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante

(k) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée ? Si elle est nécessaire, pourquoi *Moïse* n'en a-t-il pas fait la base de sa religion ? *Moïse* était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il la savait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord *Hardwicke* ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de *Moïſe*, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que les ſaducéens ne l'admettaient pas du temps de notre Seigneur* JESUS.

Il interprète à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (*l*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac & le Dieu de Jacob : or* DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les Egliſes. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres ſavans l'ont réfuté. Les philoſophes anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'Egliſe anglicane ; & cet homme après cela s'aviſe de traiter les gens d'impies : ſemblable au perſonnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliſeur de maiſons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces : Au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui ; & perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes

(*l*) *Saint Mathieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

fectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des ftoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort fe réuniffait à fon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainfi, foit que l'on crût l'ame mortelle, foit qu'on la crût immortelle, toutes les fectes fe réuniffaient à fe moquer des peines & des récompenfes après la mort.

Il nous refte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eft en vertu de ce fentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de fimples citoyens romains fe donnèrent la mort fans le moindre fcrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran lés livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus perfuadés de l'exiftence d'un Dieu, n'efpéraient alors aucune récompenfe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe* que *Clément*, qui fut depuis pape & faint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens difaient d'une autre vie, & qu'il confulta *St Pierre* à Céfarée. Nous fommes bien loin de croire que *St Clément* ait écrit cette hiftoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel befoin avait le genre-humain d'une révélation précife. Tout ce qui peut nous furprendre, c'eft qu'un dogme fi réprimant & fi falutaire ait laiffé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont fi peu de temps à vivre, & qui fe voient preffés entre deux éternités.

SECTION

SECTION VII.

Ames des sots & des monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encore entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir; son nez est éfilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre, il n'a point d'ame, on ne le baptise pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme

qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne fesait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne fesait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi-bien qu'à un petit je ne sais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame.

On demande encore ce que ferait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? les uns disent qu'il a deux ames puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

Enfin, on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait : mais soyons justes devant DIEU, quelqu'ignorans que nous soyons nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame. (*)

SECTION VIII.

IL faut que je l'avoue, lorsque j'ai examiné l'infaillible *Aristote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*,

(1) M. le chevalier d'*Angos*, savant astronome, a observé avec soin pendant plusieurs jours un lézard à deux têtes, & il s'est assuré que le lézard avait *deux volontes* independantes, dont chacune avait un pouvoir presque égal sur le corps qui etait unique. Quand on présentait au lezard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait aller chercher le pain, & l'autre voulait que le corps restât en repos.

(*) *Œuvres philosophiques*, tome I.

j'ai pris toutes ces épithètes pour des fobriquets. Je n'ai vu dans tous les philofophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perfuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient fur leur parole, & qui s'imaginent auffi de voir quelque chofe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, *Defcartes* & *Mallebranche*. Le premier nous affure que l'ame de l'homme eft une fubftance dont l'effence eft de penfer, qui penfe toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mère de belles idées métaphyfiques & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie enfuite.

Pour le père *Mallebranche*, il eft bien perfuadé que nous voyons tout en DIEU; il a trouvé des partifans; parce que les fables les plus hardies font celles qui font le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Plufieurs philofophes ont donc fait le roman de l'ame; enfin c'eft un fage qui en a écrit modeftement l'hiftoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiftoire, felon que je l'ai conçue. Je fais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke* : il fe pourrait bien faire que *Locke* eût raifon contre *Defcartes* & *Mallebranche*, & qu'il eût tort contre la forbonne; je parle felon les lumières de la philofophie, non felon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penfer humainement : les théologiens décident divinement, c'eft toute autre chofe. La raifon & la foi font de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de *Locke* que je cenfurerais fi j'étais théologien, & que j'adopte pour

un moment comme hypothèse, comme conjecture de simple philosophie. Humainement parlant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1°. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre : nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeler ame cette faculté de sentir & de penser, comme nous appelons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit : L'homme est composé de matière & d'esprit ; la matière est étendue & divisible ; l'esprit n'est ni étendu ni divisible ; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties ; donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne ; donc elle apporte en naissant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces messieurs qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est ; & moi je leur dis : Vous ne connaissez ni l'esprit ni la matière. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain

aſſemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de ſolidités, & il vous a plu d'appeler cela matière, & vous avez aſſigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être ſûrs ſeulement de l'exiſtence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enſeignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la ſolidité; & moi je vous dis modeſtement qu'elle eſt capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaiſſons pas. Vous dites que l'ame eſt indiviſible, éternelle, & vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Vous êtes à peu près comme un régent de collége, qui, n'ayant vu d'horloge de ſa vie, aurait tout d'un coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme bon péripatéticien eſt frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent & marquent les temps, & encore plus étonné qu'un bouton pouſſé par le doigt, ſonne préciſément l'heure que l'aiguille marque. Mon philoſophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les reſſorts. Il démontre ſavamment ſon opinion par la comparaiſon des anges qui ſont aller les ſphères céleſtes, & il fait ſoutenir dans la claſſe de belles thèſes ſur l'ame des montres. Un de ſes écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des reſſorts, & cependant on ſoutient toujours le ſyſtème de l'ame des montres, qui paſſe pour démontré. Je ſuis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'inſtant de ſa naiſſance, &

ſuivons pas à pas le progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorſqu'il a environ ſix ſemaines ; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques ; connaiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement ; étant, en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'uterus avec une ignorance craſſe ; elle a paſſé dix-huit mois à ne connaître que le teton de ſa nourrice ; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avait quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſait l'ame de *Deſcartes* & de *Mallebranche*, quand elle imagina de telles rêveries ? Suivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des philoſophes.

Le jour que ſa mère eſt accouchée de lui & de ſon ame, il eſt né dans la maiſon un chien, un chat & un ſerin. Au bout de dix-huit mois je fais du chien un excellent chaſſeur ; à un an le ſerin ſiffle un air ; le chat, au bout de ſix ſemaines, fait déjà tous ſes tours ; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne ſait rien. Moi, homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le ſerin ſont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit à petit je m'aperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire ; qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux ; & alors j'avoue qu'il

eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diverſifiés me fait exactement connaître ſes divers beſoins. J'aperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſqu'autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connaiſſances. Alors que dois-je penſer de lui? irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente? Non, ſans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un *Newton :* vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'aſſurer de la vraiſemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur ſommeil. Je les fais ſaigner l'un & l'autre outre meſure; alors leurs idées ſemblent s'écouler avec le ſang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus; & ſi je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des paſſions de toute eſpèce, n'ont plus aucun ſentiment. J'examine enſuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'aperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves; il chaſſe, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à ſa maîtreſſe, & fait l'amour en ſonge. Si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de ſentir, d'apercevoir, d'exprimer leurs idées, s'eſt développée en eux petit à petit, & s'affaiblit auſſi par degrés. J'aperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme

d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'*Archimède* & une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penserai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organisée pour penser : je croirai que la matière a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui seraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens ; nous en avons cinq, ce qui est bien peu de chose. Il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouissent de vingt ou trente sens, & que d'autres espèces encore plus parfaites ont des sens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raisonner, c'est-à-dire de deviner & de soupçonner certainement. Il s'est passé bien du temps avant que les hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux : ensuite notre orgueil nous a fait une ame à

part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'apercevoir & de ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion quand les phyſiciens m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumière*, l'*eſpace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage *Locke* : La philoſophie conſiſte à s'arrêter quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſurtout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre appelée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette propoſition : vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer? Mais que diriez-vous, répondrait *Locke*, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de DIEU? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſurer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à DIEU de donner à la matière le ſentiment & le penſer? Faibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, quelle qu'elle ſoit, penſe.

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la

puissance de penser? car si la matière de la pierre ne restait pas, ce ne serait plus une pierre, ce serait une pierre anéantie & un ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses, votre ignorance & la puissance immense du Créateur; votre ignorance qui se révolte contre la matière pensante, & la puissance du Créateur à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous qui savez que la matière ne périt pas, vous contesterez à DIEU le pouvoir de conserver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée! L'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a des philosophes qui croient le vide; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les chrétiens qui croient la transsubstantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en savoir plus que vous n'en savez: vous avez beau faire, vous ne saurez jamais autre chose, sinon que vous êtes corps, & que vous pensez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs syllogismes pour des oracles, & leurs superstitions pour la religion, regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée: ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des philosophes qui feront jamais tort à la religion. Il est assuré que la lumière vient du soleil, & que les planètes tournent autour de cet astre: on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de

Gabaon. Il eſt démontré que l'arc-en-ciel eſt formé néceſſairement par la pluie : on n'en reſpecte pas moins le texte ſacré, qui dit que DIEU poſa ſon arc dans les nues, après le déluge, en ſigne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myſtère de la Trinité & celui de l'Euchariſtie ont beau être contradictoires aux démonſtrations connues, ils n'en ſont pas moins révérés chez les philoſophes catholiques, qui ſavent que les choſes de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes & les conciles ; & les papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la deſtruction ſûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philoſophe *St Auguſtin*, ſerait tombé du ciel.

Au reſte, je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne ſuis reſponſable de rien. Il y a peut-être parmi ces ſonges des raiſonnemens & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne ſacrifiaſſe tout d'un coup à la religion & à la patrie. (*)

SECTION IX.

JE ſuppoſe une douzaine de bons philoſophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux.

(*) Cette ſection eſt tirée preſqu'en entier de ces *Lettres philoſophiques*, ou *Lettres ſur les Anglais*, qui ont été la première hoſtilité de la longue guerre entre M. de *Voltaire* & les théologiens.

Cette île, & furtout douze bons philofophes, font fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction eft permife. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui femble fe perdre & enfuite fe renouveler: & ne fachant pas trop comment les plantes naiffent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroiffement, ils appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on. C'eft un mot, répondent-ils, qui fert à exprimer le reffort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un mécanicien, que tout cela fe fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos philofophes. Il y a dans cette végétation autre chofe que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir fecret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce fuc qui les nourrit; & ce pouvoir, qui n'eft explicable par aucune mécanique, eft un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainfi bien difputé, nos raifonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, difent-ils après un long examen, voilà des êtres organifés comme nous! Ils ont inconteftablement de la mémoire, & fouvent plus que nous. Ils ont nos paffions; ils ont de la connaiffance; ils font entendre tous leurs befoins; ils perpétuent comme nous leur efpèce. Nos philofophes diffèquent quelques-uns de ces êtres; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi! difent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du fentiment, afin qu'ils n'euffent point de fentiment? Il ferait abfurde de le penfer. Il y a certainement en eux quelque chofe que

nous appelons auſſi *ame*, faute de mieux ; quelque choſe qui éprouve des ſenſations, & qui a une certaine meſure d'idées. Mais ce principe, quel eſt-il ? eſt-ce quelque choſe d'abſolument différent de la matière ? eſt-ce un eſprit pur ? eſt-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaiſſons guère, & l'eſprit pur que nous ne connaiſſons pas ? eſt-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organiſée ?

Ils ſont alors des expériences ſur des inſectes, ſur des vers de terre ; ils les coupent en pluſieurs parties, & ils ſont étonnés de voir qu'au bout de quelque temps il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal ſe reproduit, & tire de ſa deſtruction même de quoi ſe multiplier. A-t-il pluſieurs ames, qui attendent, pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils reſſemblent aux arbres, qui repouſſent des branches & qui ſe reproduiſent de bouture ; ces arbres ont-ils pluſieurs ames ? Il n'y a pas d'apparence ; donc il eſt très-probable que l'ame de ces bêtes eſt d'une autre eſpèce que ce que nous appelions *ame végétative* dans les plantes ; que c'eſt une faculté d'un ordre ſupérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière ; c'eſt une nouvelle preuve de ſa puiſſance ; c'eſt un nouveau ſujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raiſonneur, entend ce diſcours, & leur dit : Vous êtes des ſcélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philoſophes ſe regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur : Pourquoi nous brûler ſi vîte ? Sur quoi avez-vous pu penſer que nous ayons l'idée

que votre cruelle ame eſt mortelle ? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui font organiſées comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le philoſophe répond : Nous ne ſommes point du tout ſûrs que ce que nous appelons *ame* dans les animaux périſſe avec eux ; nous ſavons très-bien que la matière ne périt pas, & nous croyons qu'il ſe peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera toujours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſurons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi ; car il n'appartient guère aux hommes d'être ſi confians ; mais nous n'oſons borner la puiſſance de DIEU. Nous diſons qu'il eſt très-probable que les bêtes, qui ſont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'eſt-à-dire des préſens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une ſubſtance étendue ; enſuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajouter la ſolidité ; quelque temps après il a fallu admettre que cette matière a une force, qu'on nomme *force d'inertie ;* après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple,

agit ſur nos ſens comme les autres corps : mais il ne tend point à un centre comme eux ; il s'échappe, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux lois de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guère rendre raiſon, qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque choſe dans la lumière qui la diſtingue de la matière connue; il ſemble que la lumière ſoit un être mitoyen entre les corps & d'autres eſpèces d'êtres que nous ignorons. Il eſt très-vraiſemblable que ces autres eſpèces ſont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainſi une chaîne de ſubſtances qui s'élèvent à l'infini.

Uſque adeo quod tanget idem eſt, tamen ultima diſtant?

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, ſi quelque choſe en eſt digne. Parmi ces ſubſtances, il a pu ſans doute en choiſir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine ;* les livres ſaints, que nous avons lus, nous apprennent que cette ame eſt immortelle. La raiſon eſt d'accord avec la révélation ; car comment une ſubſtance quelconque périrait-elle? tout mode ſe détruit, l'être reſte. Nous ne pouvons concevoir la création d'une ſubſtance, nous ne pouvons concevoir ſon anéantiſſement ; mais nous n'oſons affirmer que le maître abſolu de tous les êtres ne puiſſe donner auſſi des ſentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière.* Vous êtes bien ſûr que l'eſſence de votre ame eſt de penſer, & nous n'en ſommes pas ſi ſûrs : car lorſque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que ſon

son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans;* & tout cela nous a fait naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atome, conserver à jamais cet atome, & son présent, ou le détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées que parce que DIEU a bien voulu vous en donner; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces? Seriez-vous bien assez intrépides pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, & qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser infiniment plus belle; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie; & vous voulez que je sache comment j'ai des idées: l'ame est une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos ames sont mortelles? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir

d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin que s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtreindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre: paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à répliquer, parla long-temps & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire; & après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi bien que dans notre temps; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laiſſé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire; ſa ſecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtiſſeurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les ſtoïciens reconnaiſſaient un Dieu, à peu près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les ſpinoſiſtes; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens fesaient leurs dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambrosie en ne se mêlant de rien. Ces épicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés : on les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnosophistes, ne nous fesaient pas l'honneur de penser que Dieu eût daigné nous former lui-même. Il avait, selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le Dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs & chez les Romains, autant de sectes, autant de manières de penser sur Dieu, sur l'ame, sur le passé & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes bien fâchés ; mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome : *Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.* ,, Rien n'est après ,, la mort ; la mort même n'est rien. ,, Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en dieux bienfesans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux

nations barbares, arrêtons-nous feulement aux Juifs. Tout fuperftitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce miférable peuple, il honorait cependant les pharifiens qui admettaient la fatalité de la deftinée & la métempfycofe; il portait auffi refpect aux faducéens qui niaient abfolument l'immortalité de l'ame & l'exiftence des efprits, & qui fe fondaient fur la loi de *Moïfe*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompenfe après la mort. Les efféniens qui croyaient auffi la fatalité, & qui ne facrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les pharifiens & les faducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, fe brûler, s'exterminer réciproquement fi on l'avait voulu. O miférables hommes! profitez de ces exemples. Penfez & laiffez penfer. C'eft la confolation de nos faibles efprits dans cette courte vie. Quoi! vous recevrez avec politeffe un turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature?

C'eft ainfi que parla un des philofophes; un autre ajouta: Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun fentiment philofophique puiffe nuire à la religion d'un pays. Nos myftères ont beau être contraires à nos démonftrations, ils n'en font pas moins révérés par nos philofophes chrétiens, qui favent que les objets de la raifon & de la foi font de différente nature. Jamais les philofophes ne feront une fecte de religion; pourquoi? c'eft qu'ils font fans enthoufiafme. Divifez le genre-humain en vingt parties; il y en a dix-neuf

composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinosa*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Fludd*, *Wolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*espion turc*, celui des *lettres persannes*, des *lettres juives*, des *pensées philosophiques* &c ? Non : ce sont, pour la plupart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? tous les livres de philosophie moderne, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en a fait autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez

les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroastre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroastre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *souterrain*. DIEU montre à *Zoroastre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroastre* en demanda la raison ; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas assez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reste du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsycose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-temps avant les Egyptiens. C'est une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Asie ; & dans les uns & dans les autres on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est

vrai que tous ces peuples, fans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui fignifie *fouffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenfes dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames exiftaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames furvivaient aux corps. *Ulyffe*, long-temps avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers; mais que les ames fuffent auffi anciennes que le monde, c'était un fyftème né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un feul fyftème qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'eft qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE ferait une belle chofe de voir fon ame. *Connais-toi toi-même* eft un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître fon effence?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en favons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraffent pas de l'être penfant, l'autre quart cherche, perfonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques

que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force;* tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive :* tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit*.

Mais de grâce, qu'entends-tu par ces mots : Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation ?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſſède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force ?* ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct ?* Ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomac; que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pu te donner aſſez de lumières pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame.

Les premiers philoſophes, ſoit chaldéens, ſoit égyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées; ce quelque choſe doit être très-ſubtil, c'eſt un ſouffle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éther, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entéléchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin *Platon*, c'eſt un composé du *même* & de l'*autre ;* ce ſont des atomes qui penſent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami, comment un atome penſe-t-il ? avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel ? Non, répondent les ſavans ; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous ? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans ! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'*Epicure ;* la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière. Je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſſède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles ; elle a la gravitation vers un centre que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame ? quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de



ſentir & de penſer eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en mille occaſions a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chyle de ſe former, tout cela ſe fait ſans elle : voilà deux ames bien embarraſſées & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or, cette première ame animale n'exiſte certainement point, elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi. Tu es né, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſavoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte ; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtèmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de DIEU même ; l'autre, qu'elle eſt partie du grand tout; un troiſième, qu'elle eſt créée de toute

éternité; un quatrième, qu'elle eſt faite & non créée; d'autres aſſurent que DIEU les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation : elles ſe logent dans les animalcules féminaux, crie celui-ci; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de fallope. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale : mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne *la Peironie ;* il fallait être premier chirurgien du roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

S[t] *Thomas*, dans ſa queſtion 75[e] & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante, per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative;* que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être.* *S*[t] *Thomas* a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtèmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera ; comment l'ame

d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les lois du peuple de DIEU, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable que *Moïse* en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome:
„ Si, après avoir eu des enfans & des petits-enfans,
„ vous prévariquez, vous serez exterminés du pays,
„ & réduits à un petit nombre dans les nations.

„ Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des
„ pères jusqu'à la troisième & quatrième génération.

„ Honorez père & mère afin que vous viviez
„ long-temps.

„ Vous aurez de quoi manger sans en manquer
„ jamais.

„ Si vous fuivez des dieux étrangers, vous ferez „ détruits. . . . . .

„ Si vous obéiffez, vous aurez de la pluie au prin- „ temps & en automne, du froment, de l'huile, du „ vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez „ & que vous foyez foûls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos „ mains, entre vos yeux, écrivez-les fur vos portes, „ afin que vos jours fe multiplient.

„ Faites ce que je vous ordonne, fans y rien ajou- „ ter ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophète qui prédife des chofes „ prodigieufes, fi fa prédiction eft véritable, & fi ce „ qu'il a dit arrive, & s'il vous dit : Allons, fuivons „ des dieux étrangers. . . . . . tuez-le auffitôt, & que „ tout le peuple frappe après vous.

„ Lorfque le Seigneur vous aura livré les nations, „ égorgez tout fans épargner un feul homme, & n'ayez „ aucune pitié de perfonne.

„ Ne mangez point des oifeaux impurs, comme „ l'aigle, le griffon, l'ixion &c.

„ Ne mangez point des animaux qui ruminent & „ dont l'ongle n'eft point fendu, comme chameau, „ lièvre, porc-épic &c.

„ En obfervant toutes les ordonnances, vous ferez „ bénis dans la ville & dans les champs ; les fruits de „ votre ventre, de votre terre, de vos beftiaux feront „ bénis. . . . . .

„ Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & „ toutes les cérémonies, vous ferez maudits dans la „ ville & dans les champs. . . . . . vous éprouverez la „ famine, la pauvreté; vous mourrez de mifère, de „ froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne,

„ la galle, la fistule........ vous aurez des ulcères
„ dans les genoux & dans les gras de jambes.

„ L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui
„ prêterez point à usure.... parce que vous n'aurez
„ pas servi le Seigneur.

„ Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la
„ chair de vos fils & de vos filles &c. „

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob* qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer;* c'est-à-dire je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel ;* mais les Hébreux auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel* ni *Isaïe* qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat : les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien *Josephe*, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose : les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les esséniens, dit encore *Josephe*, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à DIEU face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes ; son petit-fils & sa

petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame : Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Tu es je ne sais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années, tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé *Locke*, & avant *Locke*, *Gassendi*, & avant *Gassendi* une foule de sages ; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, (*) d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite* & *Lucrèce* : *Mon ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne sait ce que c'est que l'être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Eglise ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence

(*) Le *Dictionnaire philosophique*.

est

eſt ſubſtance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être penſant, ou le mécaniſme de la penſée.

On vous crie, avec les reſpectables *Gaſſendi* & *Locke*, que nous ne ſavons rien par nous-mêmes des ſecrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui ſavez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas ? Il faut bien que vous ſoyez ennemis de cette révélation que nous reclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de DIEU; & vous, ennemis de la raiſon & de DIEU, vous qui blaſphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble ſoumiſſion du philoſophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Eſope;* vous lui dites : Tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMERIQUE.

PUISQU'ON ne ſe laſſe point de faire des ſyſtèmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'être ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau

eſt mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant ſur le roux ; des nègres ſans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles; d'autres nègres avec barbe ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins, & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtèmes jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont ; & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Aſtolphe* qui les y porta ſur ſon hippogriffe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de ſon temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtématiques pour avancer, avec le jéſuite *Laſiteau*, que les Caraïbes deſcendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait

bien fait de rapporter à ces raifonneurs la bouteille de leur bon fens, qui fans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique*.

La première chofe qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'eft de dire : D'où ces gens-là font-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut fervir d'excufe à ce fyftème, c'eft qu'il n'y a prefque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Afie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'eft probablement ce qui a fait penfer que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit fur la façade
Les noms facrés d'Orefte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyritoüs,
Du fage Acathe & du tendre Nifus,
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms font beaux; mais ils font dans les fables.

On fait que l'amitié ne fe commande pas plus que l'amour & l'eftime. *Aime ton prochain* fignifie *fecoure ton prochain;* mais non pas *jouis avec plaifir de fa converfation s'il eft ennuyeux, confie-lui tes fecrets s'il eft un babillard, prête-lui ton argent s'il eft un diffipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n'être point méchant & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*, car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéressés ont des associés; les politiques assemblent des factieux; le commun des hommes oisifs a des liaisons; les princes ont des courtisans: les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtisan d'*Octave;* mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus.*

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous. (*a*) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il est dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphibozeth* son fils & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des

(*a*) Voyez l'article *Arabes*.

amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformiftes, ils fe trompent ; c'eft prendre un acceffoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prefcrite par la loi & la religion. La pédéraftie était malheureufement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*b*)

AMOUR.

Il y a tant de fortes d'amour qu'on ne fait à qui s'adreffer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaifon fans attachement, un fentiment fans eftime, des fimagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaifie romanefque, un goût fuivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philofophes veulent examiner à fond cette matière peu philofophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converfe avec eux fur la métaphyfique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyficien : *Virgile* fuit les pas de *Lucrèce*, *amor omnibus idem.*

C'eft l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la geniffe, regarde ce fier cheval que deux de fes valets conduifent à la cavale paifible qui l'attend, & qui détourne fa queue pour le recevoir; vois comme fes yeux étincellent, entends ces henniffemens, contemple ces fauts, ces courbettes,

(*b*) Voyez *Amour focratique.*

ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais n'en ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur: la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre paſſe ſur eux, & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſurtout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe; & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce: enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rocheſter:* L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens

entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdùm fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

LUCRECE. *liv. V.*

On peut, sans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messaline* n'en furent point attaquées ; elle est née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce-là le meilleur des mondes poſſibles ? Hé quoi ! ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave* n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir *François I.*? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux : je le veux croire ; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion ſi *Héloïſe* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités feſait très-grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé ; la racine de l'arbre coupé conſerve encore un reſte de ſève ; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour ? eſt-ce un ſimple ſouvenir ? eſt-ce de l'amitié ? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs Elyſées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïſe* vivait avec vous d'illuſions & de ſupplémens. Elle vous careſſait quelquefois, & avec d'autant plus de plaiſir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ſes careſſes en devenaient plus précieuſes comme plus coupables. Une femme ne peut guère ſe prendre de paſſion pour un eunuque, mais elle peut conſerver ſa paſſion pour ſon amant devenu eunuque, pourvu qu'il ſoit encore aimable.

Il n'en eſt pas de même, Meſdames, pour un amant qui a vieilli dans le ſervice; l'extérieur ne ſubſiſte plus; les rides effraient; les ſourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoûtent; les infirmités éloignent: tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

LES diſputes ſur l'amour de DIEU ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jéſuites & les janſéniſtes ſe ſont battus pendant cent ans, à qui aimerait DIEU d'une façon plus convenable, & à qui déſolerait plus ſon prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des *Oraiſons funèbres*, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus*, où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richeſſes, l'oiſiveté, le plaiſir & l'argent.

Si madame *Guyon* avait ſu le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû ſentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU & le galimatias ſi cordialement qu'elle fut quatre fois en priſon pour ſa tendreſſe: traitement rigoureux & injuſte. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire

des vers dans le ſtyle de l'abbé *Cotin*, & de la proſe dans le goût de *Polichinelle*? Il eſt étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans ſes *Maximes des ſaints*, d'après le bienheureux *François de Sales : Je n'ai preſque point de déſirs ; mais ſi j'étais à renaître je n'en aurais point du tout. Si* DIEU *venait à moi, j'irais auſſi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'eſt ſur cette propoſition que roule tout ſon livre ; on ne condamna point *St François de Sales* ; mais on condamna *Fénélon*. Pourquoi ? c'eſt que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que *Fénélon* en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique ſe trouve peut-être dans la ſatire de *Boileau* ſur l'*amour de* DIEU, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, dit ce DIEU, l'amour que je demande.

S'il faut paſſer des épines de la théologie à celles de la philoſophie qui ſont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet ſans aucun retour ſur ſoi-même, ſans aucun mélange d'amour-propre intéreſſé. Nous ne pouvons comparer les choſes divines aux terreſtres, l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque préciſément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour ſublime. Cependant, puiſqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaiſons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en ſculpture, en

architecture, en poësie, en éloquence, nous entendons une musique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur; nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embrasserions.

C'est à peu près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne sais quoi de vaste & d'interminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer jusqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expressions de S[t] *François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher? les extravagances du style d'une dame de Montargis, & quelques expressions peu mesurées de sa part lui nuisirent.

Où était le mal? on n'en fait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-même: Dans quelques années personne ne se souciera de mes

ergotifmes, on ergoterait beaucoup moins. Ah! *Louis XIV! Louis XIV!* il fallait laiffer deux hommes de génie fortir de la fphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obfcur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laiffer faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'hiftoire par quelle chaîne invifible, par quels refforts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les événemens qui empoifonnent nos jours, font liés enfemble, fe heurtent & forment nos deftinées. *Fénélon* meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois converfations myftiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon*, le neveu du grand *Turenne*, eft perfécuté pour n'avoir pas lui-même perfécuté à Rome l'archevêque de Cambrai fon ami : il eft contraint de fortir de France, & il perd toute fa fortune.

C'eft par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phrafes obfcures d'un livre imprimé dans Amfterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France; & à la fin il fort de ces cachots mêmes un cri dont le retentiffement fait tomber par terre toute une fociété habile & tyrannique fondée par un fou ignorant.

AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans les *Effais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans fon *Traité de la charité*, chap. II.) dit *que par le moyen des gibets &*

des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un paſſant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nu comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe feſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même, diſait un des ſpectateurs! Renoncement à moi-même! reprit le faquir; apprenez que je ne me

fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne & dans toute la terre habitable: & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce : il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il y faut applaudir: si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice destructeur du genre-humain, s'il était général; qu'un attentat infame contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle qui, par un instinct mal démêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (*a*)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des

(*a*) Voyez *Onanisme*.

Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citràque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade*, est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moscovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers;

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*b*)

(*b*) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus

Mais en bonne foi, (*c*) *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république. Accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candide* ? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

Je suis pour lui, je suis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas *dignes du véritable amour;* (*d*) mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infame : c'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune-homme* étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des

grossière, ose citer je ne sais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *sanctus pederastes*, Socrate saint b... Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher*; mais cet abbé, non moins grossier, s'est trompe encore lourdement sur *Zoroastre* & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant daus les langues orientales.

(*c*) Traduction d'*Amiot* grand-aumôuier de France.

(*d*) Voyez l'article *Femme*.

jeunes

jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; inſtitution guerrière & ſainte dont on abuſa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans inſtitués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par ſerment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Perſans; & ſi cette abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans rédigée dans le *Sadder*. Il eſt dit à l'article ou porte 9 *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'eſt en vain qu'un écrivain moderne a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie; les lois de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaiſſait pas, ſont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le puniſſent.

Que de gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette juriſprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût

vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola*?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel en 1771 enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert: il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. (*) Les moines chargés d'élever la jeunesse ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis; Horace* son autre favori fesait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satires un garçon & une fille; (*e*) mais l'ancienne loi

(*) Voyez *Pétrone*.

(*e*) *Præsto puer impetus in quem*
Continuò fiat.

Scantinia, qui défend la pédérastie, subsista toujours: l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui fesaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conserver la pureté de la première jeunesse : *Cavendum non solùm crimine turpitudinis, sed etiam suspicione.* Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*f*) contre les mœurs. (1)

(*f*) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jesuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuse de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée ; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime : on brûla *des Chaufours* à sa place. Cela est bien fort ; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *Cesar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III* & tant d'autres rois ?

Quand on brûla *des Chaufours*, on se fonda sur les *établissemens de saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. *Si aucun est soupçonné de b..... doit être mené à l'evêque ; & se il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble sont au baron*, &c. *Saint Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de *b....* *Saint Louis* entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque ; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions sur un sujet odieux & dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civilisation : l'histoire grecque, l'histoire romaine ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples avant qu'ils eussent formé une société régulière, dirigée par des lois écrites.

Cela suffit pour expliquer par quelle raison ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propose point à un peuple libre des lois sévères contre une action, quelle qu'elle soit, qui y est devenue habituelle.

Plusieurs des nations germaniques eurent long-temps des lois écrites qui admettaient la compusition pour le meurtre. *Solon* se contenta donc de defendre cette turpitude entre les citoyens & les esclaves ; les Athéniens pouvaient sentir les motifs politiques de cette defense, & s'y soumettre : c'etait d'ailleurs contre les esclaves seuls, & pour les empêcher de corrompre les jeunes gens libres, que cette loi avait été faite ; & les peres de famille, quelles que fussent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y opposer.

La sévérité des mœurs des femmes dans la Grèce, l'usage des bains publics, la fureur pour les jeux où les hommes paraissaient nus, conservèrent cette turpitude de mœurs, malgré les progrès de la société & de la morale. *Lycurgue*, en laissant plus de liberte aux femmes, & par quelques autres de ses institutions, parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Grèce.

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agrestes, qu'il connait les arts, le luxe, les richesses, s'il conserve ses vices, il cherche du moins à les voiler. La morale chrétienne, en attachant de la honte aux liaisons entre les personnes libres, en rendant le mariage indissoluble, en poursuivant le concubinage par des censures, avait rendu l'adultère commun ; comme toute espèce de volupté était également un péché, il fallait bien préférer celui dont les suites ne peuvent être publiques : & par un renversement singulier, on vit de véritables crimes devenir plus communs, plus tolérés, & moins honteux dans l'opinion que de simples faiblesses. Quand les Occidentaux commencèrent à se policer, ils imaginèrent de cacher l'adultère sous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partageraient point ; les amans n'osaient rien demander, & c'etait tout au plus après dix ans d'amour pur, de combats, de victoires remportées dans les jeux &c., qu'un chevalier pouvait espérer de trouver un moment de faiblesse. Il nous reste assez de monumens de ce temps, pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette espèce d'hypocrisie. Il en fut de même à peu près chez les Grecs devenus polis ; les liaisons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux ; les jeunes gens s'unissaient par des sermens, mais c'etait ceux de vivre & de mourir pour la patrie ; on s'attachait à un jeune homme, au sortir de l'enfance, pour le former, pour l'instruire, pour le guider ; la passion qui se mêlait à ces amitiés, était une sorte d'amour, mais d'amour pur. C'etait seulement sous ce voile, dont la decence publique couvrait les vices, qu'ils etaient tolerés par l'opinion.

Enfin, de même que l'on a souvent entendu chez les peuples modernes faire l'eloge de la galanterie chevaleresque, comme d'une institution propre à élever l'ame, à inspirer le courage, on fit aussi chez les Grecs l'eloge de cet amour qui unissait les citoyens entr'eux.

Platon dit que les Thébains firent une chose utile de le prescrire,

AMPLIFICATION.

ON prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, ſi on amplifie,

parce qu'ils avaient beſoin de polir leurs mœurs, de donner plus d'activité à leur ame, à leur eſprit engourdis par la nature de leur climat & de leur ſol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'eſt ainſi que, lorſqu'un prince chrétien feſait publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de ſa dame, il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ſes chevaliers, & d'adoucir leurs mœurs ; ce n'était point l'adultère, mais ſeulement la galanterie qu'il voulait encourager dans ſes Etats. Dans Athènes, ſuivant *Platon*, on devait ſe borner à la tolérance. Dans les Etats monarchiques, il était utile d'empêcher ces liaiſons entre les hommes ; mais elles étaient dans les républiques un obſtacle à l'établiſſement durable de la tyrannie. Un tyran, en immolant un citoyen, ne pouvait ſavoir quels vengeurs il allait armer contre lui ; il était expoſé ſans ceſſe à voir dégénérer en conſpirations, les aſſociations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant, malgré ces idées ſi éloignées de nos opinions & de nos mœurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuſe, toutes les fois qu'il ſe montrait à découvert, & ſans l'excuſe de l'amitié ou des liaiſons politiques. Lorſque *Philippe* vit ſur le champ de bataille de Cheronée, tous les ſoldats qui compoſaient le *bataillon ſacré*, le *bataillon des amis* à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu : *Je ne croirai jamais*, s'écria-t-il, *que de ſi braves gens aient pu faire ou ſouffrir rien de honteux*. Ce mot d'un homme ſouillé lui-même de cette infamie, eſt une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome cette opinion était plus forte encore : pluſieurs héros grecs, regardés comme des hommes vertueux, ont paſſé pour s'être livrés à ce vice, & chez les Romains on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus ; ſeulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime, ni même celle de déshonneur, à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une paſſion avilliſſante. Ce vice eſt très-rare parmi nous, & il y ſerait preſqu'inconnu ſans les défauts de l'éducation publique.

Monteſquieu prétend qu'il eſt commun chez quelques nations mahométanes, à cauſe de la facilité d'avoir des femmes ; nous croyons que c'eſt *difficulté* qu'il faut lire.

on dit trop. Préfenter aux juges une bonne ou mauvaife action fous toutes fes faces, ce n'eſt point amplifier ; mais ajouter, c'eſt exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enfeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait refferré fes penfées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force : mais en évitant l'amplification, craignez la fécherefſe.

J'ai entendu des profeffeurs enfeigner que certains vers de *Virgile* font une amplification, par exemple ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſylvæque & ſæva quierant
Æquora; cum medio volvuntur ſidera lapſu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. *Delille.*

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence,
Eole a ſuſpendu les haleines des vents,
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phéniſſe veille & pleure.

Si la longue defcription du règne du fommeil dans toute la nature ne fefait pas un contrafte admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne ferait qu'une amplification puérile; c'eft le mot, *at non infelix animi Phœniffa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les fymptomes de l'amour, & qui a été traduite heureufement dans toutes les langues cultivées, ne ferait pas fans doute fi touchante, fi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même; cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La defcription de la tempête au premier livre de l'Enéide n'eft point une amplification; c'eft une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eft le vice de tout ce qui n'eft qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis fur le théâtre dans aucune langue, eft celui de *Phèdre*. Prefque tout ce qu'elle dit ferait une amplification fatigante, fi c'était une autre qui parlât de la paffion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon fuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à fa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je fentis tout mon corps & tranfir & brûler.
Je reconnus Vénus & fes traits redoutables,
D'un fang qu'elle pourfuit, tourmens inévitables.

Il eft bien clair que puifqu'*Athènes* lui montra fon fuperbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à fa vue, elle fut fans doute troublée. Ce ferait un pléonafme, une redondance oifeufe dans

une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre ;* mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile* ?

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho* ? ces vers quoiqu'imités coulent de ſource; chaque mot trouble les ames ſenſibles & les pénètre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos; il eſt amoureux d'une ſœur d'*Electre;* il regrette ſon ami *Oreſte* & ſon père; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre* & le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y a long-temps.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine :
Nous partimes comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos déſirs, bien plus qu'au gré des vents;

Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élançe ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abymes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette deſcription le poëte qui veut ſurprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le perſonnage qui veut venger ſon père & ſon ami, tuer le tyran d'Argos, & qui eſt partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorſqu'un perſonnage s'oublie, & qu'il veut abſolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus correcťs & les plus élégans.

Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier ſemble ne devoir entrer que rarement dans la poëſie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'euſſe vu Paris.* Cette phraſe n'eſt admiſe, ce me ſemble, que dans la liberté de la converſation.

A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine.

On foufcrit à des volontés, à des ordres, à des défirs; je ne crois pas qu'on foufcrive *à des foins.*

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos défirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une forte de jeu de mots *du gré des défirs* & *du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *foufcrivit* fans peine *aux juftes foins* d'interroger l'oracle de Délos. Les défirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos ; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs défirs, puifque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée.*

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de fes défirs auffi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'eft mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, fignifie que les vents ne fecondaient pas fes défirs & l'écartaient de fa route. *J'ai été favorifé dans cette affaire par la moitié du confeil bien plus que par l'autre*, fignifie par tous pays, la moitié du confeil a été pour moi & l'autre contre. Mais fi je dis, *la moitié du confeil a opiné au gré de mes défirs, & l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été fecondé par tout le confeil, & qu'une partie m'a encore plus favorifé que l'autre.

J'ai réuffi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaiffeurs, veut dire les connaiffeurs m'ont condamné.

Il faut que la diction foit pure & fans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire : Je ne vous entends pas : fi le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui eft dans l'Argolide, c'était précifément

votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps.* On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos déſirs; d'ailleurs vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiqu'elle préſente de grandes images.

La mer ſignala bientôt toute ſon inconſtance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros, qui doit peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de *Tidée* occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux-communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas. Mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat hic locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des fillons ; qui en même temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſe un vaiſſeau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé ?

Des cimes de vagues, qui ſont rouler ſous des abymes des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode ; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé ; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes, qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'Enéide :

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.

C'eſt traduire *Virgile* en ſtyle de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto* ? où

eſt l'*apparent rari nantes* ? Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous ſeſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendor maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais. Les ſatiriques ſe contentent d'une plaiſanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant ; mais celui qui veut s'inſtruire & éclairer les autres, eſt obligé de tout diſcuter avec le plus grand ſcrupule.

Pluſieurs hommes de goût, & entr'autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler ſi long-temps ; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & *ſes écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe* ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite eſt mort : un monſtre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement: *Hippolite est mort. Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit & en moins de mots encore......... *Hippolite n'est plus.* Le père s'écrie; *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour *Thésée :*

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine....?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* & tous ses personnages si long-temps, & quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à *Théramène ?* Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolite ?* qui voudrait même qu'on eu retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce; ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure & la plus touchante; enfin c'est *Racine.*

On lui reproche *le héros expiré.* Quelle misérable

vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré*, *il a expiré* ? il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris, d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars ;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes ;
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans &c.

Ces vers boursouflés sont sonores : ils surprirent long-temps la multitude, qui, sortant à peine de la grossiéreté, & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé par l'événement, seule manière dont ils étaient censés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un

champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes caſſées, (car on ne connaiſſait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui ſe vengent, & qui ſont la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler ſur un théâtre. Il fallait cependant pluſieurs années pour deſſiller les yeux du public, & pour lui faire ſentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de ſcène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de *Démoſthènes* & d'*Ariſtote*.

Le temps même a mis le ſceau de l'approbation preſque univerſelle à des morceaux de poëſie abſurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouiſſans qui répandaient leur éclat ſur eux ; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils ſuivent le torrent, & que le goût épuré eſt preſque auſſi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui la plupart des ſermons, des oraiſons funèbres, des diſcours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, ſont des amplifications ennuyeuſes, des lieux-communs cent

&

& cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il est temps de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par conséquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de dispute quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien ?

Parmi nous combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre temps !

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St Augustin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand-audiencier *l'Etoile* que *Henri IV* chassant vers Creteil entra seul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ſes gardes, & fait fouetter outrageuſement les convives, *pour leur apprendre*, dit *l'Etoile*, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe font mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient *l'Etoile* ſans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV.*

Cependant le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1602 *Henri IV*, dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement *l'Etoile*, loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitri.* Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſièmement il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un roi, & même de tout honnête-homme, ſi puniſſable par les lois dans tout pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une ſi impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183 : ,, Les amours de ,, *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, ce ,, prince voulut auſſi faire jouer celles du roi *Guillaume*. ,, L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de *Torcy* de faire ,, la pièce : mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas ,, jouée, parce que celui qui en était l'objet mourut ,, ſur ces entrefaites. ,,

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* ſur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fit une comédie ſur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtreſſe ; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui ni à perſonne une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre *que Louis XIV fut ſi content de l'opéra d'Iſis qu'il fit rendre un arrêt du conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages ſans déroger. Cet arrêt a été enregiſtré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que *Lulli* obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Iſis,

des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra, & fit inſérer dans ces lettres que *les gentilshommes & les demoiſelles pourraient chanter ſur ce théâtre ſans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregiſtrée. (*)

Je lis dans l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tom. IV, pag. 66, qu'on eſt fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaiſſeaux que pour fixer ſur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger.* C'eſt écrire, c'eſt juger au haſard; c'eſt contredire la vérité avec ignorance; c'eſt inſulter *Louis XIV* ſans raiſon; ce monarque avait cent vaiſſeaux de guerre & ſoixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes eſt de 1684.

De tous les *ana* celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, & ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Segraiſiana*. Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par *la Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même *Hiſtoire philoſophique &c.* tom. I, pag. 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait: à quoi le vaincu répondit: *Quand vos péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Cette réponſe avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France

(*) Voyez *Opéra*.

Charles VII, & auparavant à un émir sarrazin en Sicile : au reste cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Histoire philosophique &c.* rapporte sérieusement, tom. V, pag. 197, un petit conte inventé par *Steele* & inséré dans le *Spectateur*, & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steele* oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone* la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable ; & le marchand, *Inkle* dans le *Spectateur*, est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle occasion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat ! ah, barbare, lui dit *Jarika !* tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le discours d'une fille de Boston à ses juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre *Franklin*, &

il est rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique.* Cette inadvertance embarrasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air fesait élever l'eau ; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colomne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume.* Ce n'est point une épitaphe, ce

(*) Le livre de *l'Esprit.*

ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît;* il y a : *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de ſeptembre 1769 on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpeare.* Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célèbre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. *Shakeſpeare* lui répondit :

Ci gît un financier puiſſant,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit qu'emportez-vous là?
Eh! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont là que des méprises aussi innocentes que communes; mais pour les faussetés volontaires, pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes, celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est la compilation des prétendus *mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une personne élevée à St Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets de chambre; c'est là qu'il suppose des lettres de mademoiselle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi: *Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mademoiselle de *la Vallière* (dit-il dans un autre
„ endroit) s'était jetée sur un fauteuil dans un désha-
„ billé léger; là elle pensait à loisir à son amant. Sou-
„ vent le jour la retrouvait assise dans une chaise,
„ accoudée sur une table, l'œil fixe, l'ame attachée au
„ même objet dans l'extase de l'amour. Uniquement

„ occupée du roi, peut-être se plaignait-elle en ce „ moment de la vigilance des espions d'*Henriette*, „ & de la sévérité de la reine-mère. Un bruit léger la „ retire de sa rêverie ; elle recule de surprise & d'ef- „ froi. *Louis* tombe à ses genoux. Elle veut s'enfuir, „ il l'arrête : elle menace, il l'apaise : elle pleure, il „ essuie ses larmes. „

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtemps l'Europe.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *du Haillan;* mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est

(*) Voyez *Histoire*.

encore moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclut rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze *du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

Anecdote ſur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu dom *Juan d'Autriche* frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des ſecrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la ſainte écriture ne m'aſſurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de ſon beau-père, j'héſiterais beaucoup à les en accuſer. Il faut être diſcret.

Autre anecdote plus haſardée.

On a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait accordé ſes faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien les hiſtoires de *Judith* & d'*Aod*, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

Anecdote ſur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du temps, le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples; & que le jéſuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne ſais quel *Chiniac*. Les jéſuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jéſuite *Daniel* a beau me dire, dans ſa très-ſèche & très-fautive hiſtoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jéſuite *Daniel*. Sa lettre à la belle *Gabrielle*, *c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre choſe que le catholiciſme. Si ſon grand *cœur* avait été depuis long-temps ſi pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à ſa maîtreſſe, *ces évêques m'édifient;* mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuient*. Ces paroles ſont-elles d'un bon catéchumène?

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand-homme à *Coriſande d'Andouin* comteſſe de Grammont; elles exiſtent encore en original. L'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations* rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de *Condé* ;) — *& vous êtes de cette religion ! — Si je n'étais huguenot, je me ferais turc.*

Il est difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue sur Henri IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV* accuse du meurtre de ce héros le duc de *Lerme*; *c'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne ; & il n'y eut en France que le continuateur du président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme* premier ministre employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit ou fait séduire, sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat, assurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigny*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau ; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures ? Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation eſpagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuſe qui ne leur a pas permis de s'avilir juſque-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni ;* & depuis, celle du cardinal *Mazarin.* Ces proſcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* ſe ferait-il adreſſé ſecrétement à un miſérable tel que *Ravaillac?*

Bévue ſur le maréchal d'Ancre.

LE même auteur dit *que le maréchal d'Ancre & ſa femme furent écraſés, pour ainſi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écraſé qu'à coups de piſtolet, & l'autre fut brûlée en qualité de ſorcière. Un aſſaſſinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la juriſprudence de ce temps-là. Mais je ne ſais pourquoi l'hiſtorien s'exprime en ces mots : *Si ces deux miſérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il eſt certain que du vivant même du roi, Concini & ſa femme avaient avec l'Eſpagne des liaiſons contraires aux deſſeins du roi.*

C'eſt ce qui n'eſt point du tout certain ; cela n'eſt pas même vraiſemblable. Ils étaient florentins; le grand duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Eſpagne en Italie. *Concini* & ſa femme n'avaient point de crédit du

temps de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conſeil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine : c'eſt donc accuſer la reine d'avoir trahi ſon mari. Et, encore une fois, il n'eſt point permis d'inventer de telles accuſations ſans preuve. Quoi ! un écrivain dans ſon grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter ſur leur tribunal !

Pourquoi appeler un maréchal de France & ſa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux miſérables*? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ſes frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'eſt convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'eſt que trop vrai qu'il ſuffit d'un fanatique pour commettre un parricide ſans aucun complice. *Damiens* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans ſon interrogatoire, qu'il n'a commis ſon crime que par *principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulſionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fièvre que la moindre occaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes a fait tomber quelques flammèches dans une ame inſenſée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter ſaintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs ſemblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne penſe. Bien des gens l'ont excité au parricide ſans le ſavoir. Quelques perſonnes proſèrent des paroles indiſcrètes & violentes ; un domeſtique les répète, il

les amplifie, il les *enfumeſte* encore, comme diſent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damiens* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot ni inſtigation. En un mot, on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

Anecdote ſur l'homme au maſque de fer.

L'AUTEUR du *Siècle de Louis XIV* eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt qu'il était très-inſtruit de cette anecdote qui étonne le ſiècle préſent, qui étonnera la poſtérité, & qui n'eſt que trop véritable. On l'avait trompé ſur la date de la mort de cet inconnu ſi ſingulièrement infortuné. Il fut enterré à St Paul le 3 mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Ste Marguerite, & enſuite à la baſtille ; toujours ſous la garde du même homme, de ce *St Mars* qui le vit mourir. Le père *Griſet* jéſuite a communiqué au public le journal de la baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort* : mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie, en 1669 ; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol, en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc

de *Beaufort* au milieu de ſon armée ? comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en ſût rien ? & pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

On a enſuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres, en 1685, était l'homme au maſque de fer. Il aurait fallu qu'il eût reſſuſcité, & qu'enſuite il eût changé l'ordre des temps ; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685 ; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à perſonne, & qui par-là mérita tous ſes malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui reſſemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Soſie* qui aurait eu la bonté de ſe faire couper le cou en public pour ſauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût mépriſe ; qu'enſuite le roi *Jacques* eût prié inſtamment *Louis XIV* de vouloir bien lui ſervir de ſergent & de géolier. Enſuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaiſir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec leſquels il fut en guerre ;

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce ſoit dans Arras ou dans Aire, il eſt toujours conſtant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obſèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à ſa place, que *Louis XIV* fit faire un ſervice ſolemnel à cette bûche, & que pour achever la convaleſcence de ſon propre fils, il l'envoya prendre l'air à la baſtille pour le reſte de ſa vie avec un maſque de fer ſur le viſage.

&

& il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le sieur *Marsolan*, chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? on le nomma toujours *Marchiali!* Celui qui écrit cet article en sait peut-être plus que le père *Griset*, & n'en dira pas davantage.

Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.

IL est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célèbre ſurintendant. Non qu'il importe de le ſavoir, car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes; mais ce fait prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération qu'on recherche avec tant de ſoins eſt peu de choſe; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

IL importe fort peu que le *Pierre Brouſſel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conſeiller-clerc. Le fait eſt qu'il avait acheté une charge de conſeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun ſens. Je ne ſais rien de ſi inutile que de ſavoir ces minuties.

Anecdote ſur le teſtament attribué au cardinal de Richelieu.

LE père *Griſet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure; tant d'hommes d'Etat en ont fait ! Mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi long-temps pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de *Richelieu*, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer, & rendent les Indes tributaires de l'enfer;* — Le teſtament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie eſpagnole. — Ce teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des ſoldats. — Ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours ſupérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & de rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes priviléges.

Que de trente millions à ſupprimer il y en a près de ſept *dont le rembourſement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie de jouiſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs feront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas ; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gênes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste Chapelle de

Paris. — Chofe importante dans la crife où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI embarraffa beaucoup les cordeliers, piqués fur le fujet de la pauvreté, favoir, des revenus de St François, qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chofe plus importante encore, & plus favante, furtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoit XI*, & quand dans un teftament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Efpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préfens, ni des reffources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniftres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'Etat; enfin d'aucun objet du miniftère.

Je confens de tout mon cœur qu'on charge, puifqu'on le veut, la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anacronifmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauffetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perfuader que le plus grand miniftre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaifir à tous ceux qui déteftent fa tyrannie.

Il eft bon même, pour l'hiftoire de l'efprit humain, qu'on fache que ce déteftable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniftre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre eft du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une fuite du premier chapitre*

du testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu, parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte :* cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne sait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai, c'est que le testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui, que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliké* ? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari, vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiste*? quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV*? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épousa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St Barthelemi ? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux ? ce fait se trouve très-détaillé dans *les remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial*, in-folio, page 689.

Marguerite de Valois, épouſe de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? On remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre humain! cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine; & laiſſons là les *ana*, les *anecdotes*, les *hiſtoires curieuſes de notre temps*, le *nouveau choix de vers* ſi mal choiſis, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonymes*, & les *réflexions ſur la tragédie nouvelle*, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourrait à la vérité mieux placer ſon argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

Anecdote ridicule ſur Théodoric.

VOICI une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie que le grand

Théodoric arien, cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; & Théodoric lui fait aussitôt couper la tête*, en disant: *Si cet homme n'a pas été fidelle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'ostrogoth *Théodoric* assassin de *Symmaque* & de *Boëce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est il *infidelle à* DIEU? il était tout au plus infidelle à *Athanase* & à ceux de son parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidelle à DIEU, pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV*?

Anecdote ſur le maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une hiſtoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ſes troupes : *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque choſe de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me ſuis pas trompé en vous choiſiſſant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'eſt pas plus vraie que celles de *Tite-Live* ; mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce ſe retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne ſont que des impoſtures par ordre alphabétique.

Anecdote ſur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, de ſuppoſer que *Louis XIV* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambaſſadeur d'Angleterre : *J'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas ſouvenir.* J'ai dit ailleurs que ce diſcours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait expoſé le roi à une réponſe accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui fut toujours préſent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambaſſadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'eſt aſſurément ni vraie, ni vraiſemblable, & n'eſt reſtée dans les dernières éditions de ce livre que

parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Damilaville* philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami M. de *Voltaire* dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il fesait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de *Voltaire* & de M. *Diderot*. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 *mai* 1762.

» Par quel hasard s'est-il pu faire, mon cher ami, » que vous ayez lu quelques feuilles de l'*Année littéraire* » de maître *Aliboron*? chez qui avez-vous trouvé ces » rapsodies? il me semble que vous ne voyez pas » d'ordinaire mauvaise compagnie. Le monde est

,, inondé des sottises de ces folliculaires qui mordent ,, parce qu'ils ont faim, & qui gagnent leur pain à ,, dire de plates injures.

,, Ce pauvre *Fréron*, (*b*) à ce que j'ai ouï dire, ,, est comme les gueuses des rues de Paris, qu'on ,, tolère quelque temps pour le service des jeunes gens ,, désœuvrés, qu'on renferme à l'hôpital trois ou ,, quatre fois par an, & qui en sortent pour reprendre ,, leur premier métier.

,, J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. ,, Je ne suis pas étonné que maître *Aliboron* crie un ,, peu sous les coups de fouet que je lui ai donnés. ,, Depuis que je me suis amusé à immoler ce polisson ,, à la risée publique sur tous les théâtres de l'Europe, ,, il est juste qu'il se plaigne un peu. Je ne l'ai jamais ,, vu, DIEU merci. Il m'écrivit une grande lettre il y ,, a environ vingt ans. J'avais entendu parler de ses

(*b*) Le folliculaire dont on parle est celui-là même qui, ayant été chasse des jesuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes pretendues litteraires. En voici une sur son compte.

Lettre du Sr Royou avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 *mars* 1770.

,, *Fréron* épousa ma sœur il y a trois ans; (en Bretagne) mon père ,, donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa avec des filles, & donna ,, du mal à ma sœur. Après quoi il la fit partir pour Paris, dans le ,, panier du coche, & la fit coucher en chemin sur la paille. Je courus ,, demander raison à ce malheureux. Il feignit de se repentir. Mais comme ,, il fesait le metier d'espion, & qu'il sut qu'en qualité d'avocat j'avais ,, pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accusa auprès de M. de.. ,, & obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même ,, avec des archers dans la rue des Noyers un lundi à dix heures du ,, matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans un fiacre, ,, & tenait lui-même le bout de la chaîne. . . &c.

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laissé de parler de religion & de vertu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand de vin.

„ mœurs, & par conféquent je ne lui fis point de „ réponfe. Voilà l'origine de toutes les calomnies „ qu'on dit qu'il débita contre moi dans fes feuilles. „ Il faut le laiffer faire, les gens condamnés par leurs „ juges ont permiffion de leur dire des injures.

„ Je ne fais ce que c'eft qu'une comédie italienne „ qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on ?* „ voilà la première fois que j'en ai entendu parler. „ C'eft un menfonge abfurde. DIEU a voulu que „ j'aie fait des pièces de théâtre pour mes péchés ; „ mais je n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez „ cela de vos anecdotes.

„ Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à „ milord *Littleton* & fa réponfe font tombées entre „ les mains de ce *Fréron ;* mais je puis vous affurer „ qu'elles font toutes deux entièrement falfifiées. „ Jugez-en ; je vous envoie les originaux.

„ Ces meffieurs les folliculaires reffemblent affez „ aux chiffonniers, qui vont ramaffant des ordures „ pour faire du papier.

„ Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & „ bien digne du public, qu'une lettre de moi au „ profeffeur *Haller*, & une lettre du profeffeur *Haller* „ à moi ! & de quoi s'avifa M. *Haller* de faire courir „ mes lettres & les fiennes ? & de quoi s'avife un folli- „ culaire de les imprimer & de les falfifier pour gagner „ cinq fous ? Il me la fait figner du château de Tournex, „ où je n'ai jamais demeuré.

„ Ces impertinences amufent un moment des „ jeunes gens oififs, & tombent le moment d'après „ dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps-ci „ tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas est très-vraie. » Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV* que » parce que j'en étais sûr, & je n'ai point rapporté » celle du *Nycticorax* parce que je n'en étais pas sûr. » C'est un vieux conte qu'on me fesait dans mon » enfance au collége des jésuites, pour me faire sentir » la supériorité du père de *la Chaise* sur le grand-» aumônier de France. On prétendait que le grand-» aumônier, interrogé sur la signification de *niticorax*, » dit que c'était un capitaine du roi *David*, & que » le révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou; » peu m'importe. Et très-peu m'importe encore qu'on » fredonne pendant un quart-d'heure dans un latin » ridicule un *Nycticorax* grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer » le latin; il savait gouverner, il savait faire fleurir » tous les arts, cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. » D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait pas » de sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit de » lui-même l'italien & l'espagnol.

» Je ne sais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler me reproche de citer le cardinal » de *Fleuri*, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de grands* » *noms*. Vous savez, mon cher ami, que mes grands » noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, » de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de » *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom de » l'abbé *Fleuri*, auteur des *discours patriotiques & savans*, » qui ont sauvé de l'oubli son *histoire ecclésiastique*; » & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu » avant qu'il fût ministre, & qui, quand il le fut, fit

» exiler un des plus respectables hommes de France, » l'abbé *Pucelle*, & empêcha bénignement pendant » tout son ministère qu'on ne soutînt les quatre fameuses » propositions sur lesquelles est fondée la liberté » française dans les choses ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands-hommes que ceux qui » ont rendu de grands services au genre-humain.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire le » *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien consulter des géné- » raux, des ministres, des aumôniers, des dames & » des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait » été aumônier, & il m'apprit fort peu de chose. » M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pen- » dant quatre ou cinq années de temps, comme vous » le savez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien » m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs » anecdotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles » valaient.

» M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, par » une seule ligne en marge de mes questions, que » *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testa- » ment du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la » face de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une histoire contem- » poraine autrement qu'en consultant avec assiduité » & en confrontant tous les témoignages. Il y a des » faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des » yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les » choses essentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette » justice : je crois ne m'être guère trompé sur les

›› petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles ›› ne font qu'un vain amufement. Les grands événe- ›› mens inftruifent.

›› Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le ›› témoignage authentique que j'avais parlé de toutes ›› les chofes importantes arrivées fous le règne de ›› *Charles XII*, ce héros imprudent, comme fi j'en ›› avais été le témoin oculaire.

›› A l'égard des petites circonftances, je les aban- ›› donne à qui voudra ; je ne m'en foucie pas plus que ›› de l'hiftoire des quatre fils *Aymon*.

›› J'eftime bien autant celui qui ne fait pas une ›› anecdote inutile que celui qui la fait.

›› Puifque vous voulez être inftruit des bagatelles ›› & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux ›› folliculaire fe trompe, quand il prétend qu'il a été ›› joué fur le théâtre de Londres avant d'avoir été ›› berné fur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La tra- ›› duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de ›› l'Ecoffaife & de *Fréron*, faite par M. *George Colman*, ›› n'a été jouée fur le théâtre de Londres qu'en 1766, ›› & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Beket* & de ›› *Hondt*. Elle a eu autant de fuccès à Londres qu'à ›› Paris, parce que par tout pays on aime la vertu ›› des *Lindanes* & des *Freeport*, & qu'on détefte les ›› folliculaires qui barbouillent du papier & mentent ›› pour de l'argent. Ce fut l'illuftre *Garrick* qui com- ›› pofa l'épilogue. M. *George Colman* m'a fait l'honneur ›› de m'envoyer fa pièce ; elle eft intitulée *The English* ›› *Merchant*.

›› C'eft une chofe affez plaifante qu'à Londres, à ›› Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à Parme, &

,, jusqu'en Suisse on se soit également moqué de ce ,, *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait ; ,, il prétend que l'Ecossaise ne réussit à Paris que ,, parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à ,, Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne ,, n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit ,, rire l'Europe.

,, Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien ,, constatées : mais ce sont, sur ma parole, les vérités ,, les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, ,, un chapitre de *Cicéron*, *de officiis*, & *de natura deorum*, ,, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une ,, bonne fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* ,, & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai ,, littérateur.

,, Je voudrais bien savoir quelle utilité le public ,, retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je ,, demeure dans un château ou dans une maison de ,, campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures ,, faites contre moi par mes confrères de la plume, ,, que Mme la duchesse de *Richelieu* m'avait fait pré- ,, sent un jour d'un carrosse fort joli & de deux ,, chevaux gris pommelés, que cela déplut fort à M. le ,, duc de *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une longue ,, histoire. Le bon de l'affaire, c'est que dans ce ,, temps-là M. le duc de *Richelieu* n'avait point de ,, femme.

,, D'autres impriment mon *porte-feuille retrouvé*, ,, d'autres mes *lettres à M. B. & à madame D.* à qui ,, je n'ai jamais écrit ; & dans ces lettres, toujours des ,, anecdotes.

,, Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres prétendues*

» *de la reine Christine*, de *Ninon l'Enclos?* &c. &c. » Des curieux mettent ces sottises dans leurs biblio- » thèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un » libraire les fera valoir comme des monumens pré- » cieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel » opprobre de la littérature! quelle perte de temps! »

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ces anecdotes; mais en général on peut assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.

(Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres juives.)

EN 1723 le père *Fouquet* jésuite revint en France, de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait amener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe, rue St Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet*

fut

fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal, qui par intérêt eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui feſait des révérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par ſemaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours à Paris; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans le miniſtère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller

visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite qui accompagnait le magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené ; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi ; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères qui écorchait le chinois ; tout fut reconnu ; le magistrat ne fut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier ministre ; on lui conta la chose ; il fit donner de l'argent & des habits au chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

LES jésuites de France missionnaires secrets à la Chine dérobèrent il y a environ trente ans un enfant

de Kanton à ſes parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur couvent de la rue St Antoine. Cet enfant ſe fit jéſuite à l'âge de quinze ans, & reſta encore dix ans en France. Il ſait parfaitement le français & le chinois, & il eſt aſſez ſavant. M. *Bertin*, contrôleur général & depuis ſecrétaire d'Etat, le renvoya à la Chine en 1763, après l'aboliſſement des jéſuites.

Il s'appelle *Ko;* il ſigne *Ko*, jéſuite.

Il y avait en 1772 quatorze jéſuites français à Pékin, parmi leſquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maiſon.

L'empereur *Kien-Long* a conſervé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défenſe expreſſe de diſputer jamais ſur la religion, & de cauſer le moindre trouble dans l'empire.

Le jéſuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des manuſcrits de ſa compoſition intitulés : *Mémoires concernant l'hiſtoire, les ſciences & les arts des Chinois, par les miſſionnaires de Pékin.* Ce livre eſt imprimé, & ſe débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon*.

L'auteur ſe déchaîne contre tous les philoſophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illuſtre martyr de JESUS-CHRIST à un prince du ſang tartare que les jéſuites avaient ſéduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* ſe vante de faire beaucoup de néophytes; c'eſt un eſprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jéſuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un ſeigneur ruſſe, indigné de cette inſolence jéſuitique, qui s'étend au bout du monde,

même après l'extinction de cette société, veut faire parvenir à Pékin au président du tribunal des rites un extrait en chinois de ce mémoire, qui puisse faire connaître le nommé *Ko* & les autres jésuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidellement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis *Vésale* jusqu'à *Bertin* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain ; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole ; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous ; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des

fucs digeftifs ; d'autres les lui refufent. Les chimiftes font de l'eftomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureufement la nature nous fait digérer fans qu'il foit néceffaire que nous fachions fon fecret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des averfions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais favoir la caufe.

On dit que notre chyle fe trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiftes enfemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reffemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainfi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous fentons, que nous penfons, fans favoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières fur la génération, mais perfonne ne fait encore feulement quel reffort produit l'intumefcence dans la partie mafculine.

On parle d'un fuc nerveux qui donne la fenfibilité à nos nerfs ; mais ce fuc n'a pu être découvert par aucun anatomifte.

Les efprits animaux, qui ont une fi grande réputation, font encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont fe forment nos cheveux & nos ongles nous eft auffi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philofophes.

Winslow & *Lémeri* entaffent mémoire fur mémoire

concernant la génération des mulets ; les favans fe partagent ; l'âne fier & tranquille, fans fe mêler de la difpute, fubjugue cependant fa cavale qui lui donne un beau mulet, fans que *Lémeri* & *Winslow* fe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eft beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyficiens ont foutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voffius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruyfch* a mieux rencontré en les difféquant, & en enlevant avec une adreffe fingulière le corps muqueux réticulaire qui eft noir ; & malgré cela il fe trouve encore des phyficiens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'eft-ce qu'un fyftème que la nature défavoue ?

Boerhaave affure que le fang dans les véficules des poumons eft *preffé*, *chaffé*, *foulé*, *brifé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eft vrai. Il attribue la couleur rouge du fang à un fluide cauftique, & on lui nie fon cauftique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paffe un fluide invifible ; les autres en font un violon dont les cordes font pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du fang. *Terenzoni* & *Vieuffens* croient que la caufe de ces évacuations eft dans un efprit vital, dans le froiffement des nerfs, enfin dans le befoin d'aimer.

On a recherché jufqu'à la caufe de la fenfibilité, & on eft allé jufqu'à la trouver dans la trépidation des

membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables ; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encore. Cet autre dit que c'eſt l'*élaſticité;* un troiſième l'appelle *irritabilité.* La cauſe, tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſile où la nature ſe renferme; elle ne ſe montre jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangères à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade, ſur des remèdes très-ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité, & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, & qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encore vidé; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps préſent. *Neſtor* dans l'Iliade, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire.... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de ſi*

grands perſonnages que Drias, Cénée, Exadius, Poliphême égal aux dieux, &c.

La poſtérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neſtor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connaît plus *Drias;* on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée;* & pour *Poliphême* égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

> *Ipſa dedit dulceis fœtus & pabula læta,*
> *Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;*
> *Conterimuſque boves, & vires agricolarum &c.*
> La nature languit; la terre eſt épuiſée;
> L'homme dégénéré, dont la force eſt uſée,
> Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs affaiblis.

L'antiquité eſt pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

> Les hommes, en tout temps, ont penſé qu'autrefois
> De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
> La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure;
> L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure;
> L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
> Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
> Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force dans ſa belle épître à *Auguſte*. (*a*) ,, Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme

(*a*) *Epiſt. I, lib.* 2.

„ nos vins, dont les plus vieux ſont toujours pré-
„ férés ? „ Il dit enſuite :

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper ;
Nec veniam antiquis ſed honorem & præmia poſci.
. . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis ;
Noſtra ſed impugnat : nos noſtraque lividus odit &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet.

„ Toute la queſtion de la prééminence entre les
„ anciens & les modernes, étant une fois bien
„ entendue, ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui
„ étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus
„ grands que ceux d'aujourd'hui ? En cas qu'ils
„ l'aient été, *Homère*, *Platon*, *Démoſthènes* ne peuvent
„ être égalés dans ces derniers ſiècles ; mais ſi nos
„ arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous
„ pouvons égaler *Homère*, *Platon* & *Démoſthènes*.

(*b*) *Ibid.*

„ Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient „ plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux „ de ce temps-là étaient mieux diſpoſés, formés de „ fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de „ plus d'eſprits animaux ; mais en vertu de quoi les „ cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux „ diſpoſés ? Les arbres auraient donc été auſſi plus „ grands & plus beaux ; car ſi la nature était alors „ plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi „ bien que les cerveaux des hommes, auraient dû „ ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe. „ (Digreſſion ſur les anciens & les modernes. Tome IV, édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine ; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances.

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.

Croit-on la nature bizare,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre ; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limoſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthènes* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *la Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizare,
Pour Danchet elle eſt fort avare,

Mais Racine en fut bien traité;
Tibulle était guidé par elle;
Mais pour notre ami la Chapelle, (*c*)
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, jusqu'au temps de *Plutarque*, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en

(*c*) Ce *la Chapelle* était un receveur-général des finances, qui traduisit très-platement *Tibulle*; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de St Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie, rien dans la connaissance du corps humain, si ce n'est peut-être, dit-il, la circulation du sang. L'amour de son opinion, fondé sur son extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des satellites de Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes, des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier *Temple ;* il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. » Que sont devenus, » dit-il, les charmes de cette musique qui enchantait » si souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les » oiseaux, les serpens, & changeait leur nature ? »

Cette ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'esprit, un ambassadeur, qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances : un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau & de Racine.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. *Boileau* s'en tient à justifier *Homère* contre *Perrault*, mais en glissant adroitement sur les défauts du poëte grec, & sur le sommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend? voilà *Boileau* qui saisit ce petit avantage, qui tombe sur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il se pouvait très-bien faire que *Perrault* se fût souvent trompé, & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions,

l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconféquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin fur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* fe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juftifia *Homère.*

De l'injuftice & de la mauvaife foi de Racine dans la difpute contre Perrault au fujet d'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine ufa du même artifice, car il était tout auffi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui fon capital de la fatire, il jouit du plaifir de confondre fes ennemis fur une petite méprife très-pardonnable où ils étaient tombés au fujet d'*Euripide*, & en même temps de fe fentir très-fupérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & fes partifans fur leur critique de l'*Alcefte* d'*Euripide;* parce que ces meffieurs malheureufement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques repliques d'*Admète* pour celles d'*Alcefte :* mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à fon père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi fon père, à qui „ adreffez-vous, s'il vous plaît, un difcours fi hau- „ tain? Eft-ce à quelque efclave de Lydie ou de „ Phrygie? ignorez-vous que je fuis né libre & „ theffalien? „ (Beau difcours pour un roi & pour un père!) „ Vous m'outragez comme le dernier des „ hommes. Où eft la loi qui dit que les pères doivent

„ mourir pour leurs enfans? chacun eſt ici-bas pour „ ſoi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel „ tort vous fais-je ? demandé-je que vous mouriez „ pour moi? La lumière vous eſt précieuſe; me l'eſt- „ elle moins?..... Vous m'accuſez de lâcheté..... „ Lâche vous-même; vous n'avez pas rougi de preſſer „ votre femme de vous faire vivre en mourant pour „ vous..... Ne vous ſied-il pas bien après cela de „ traiter de lâches ceux qui refuſent de faire pour „ vous ce que vous n'avez pas le courage de faire „ vous-même..... Croyez-moi, taiſez-vous..... Vous „ aimez la vie; les autres ne l'aiment pas moins..... „ Soyez ſûr que ſi vous m'injuriez encore, vous enten- „ drez de moi des duretés qui ne ſeront pas des „ menſonges. „

Le chœur prend alors la parole. „ C'eſt aſſez & „ déjà trop des deux côtés : ceſſez, vieillard, ceſſez „ de maltraiter de paroles votre fils. „

Le chœur aurait dû plutôt, ce ſemble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à ſon propre père, & de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcène eſt dans ce goût.

PHERÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton père ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHERÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi ?

ADMETE.

ADMETE.

Ah ! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHERÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi !

LE PERE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette ſcène un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'*Hercule*. » C'eſt un étranger, dit-il, » qui a ouvert la porte lui-même, s'eſt d'abord mis » à table; il ſe fâche de ce qu'on ne lui ſert pas aſſez » vîte à manger, il remplit de vin à tout moment ſa » coupe, boit à longs traits du rouge & du paillet, » & ne ceſſe de boire & de chanter de mauvaiſes » chanſons qui reſſemblent à des hurlemens, ſans » ſe mettre en peine du roi & de ſa femme que nous » pleurons. C'eſt ſans doute quelque fripon adroit, » un vagabond, un aſſaſſin. »

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'eſt pas moins qu'*Hercule*, ami d'*Admète*, ſoit inconnu dans la maiſon. Il l'eſt encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts; mais il eſt ſûr que de telles ſcènes ne feraient pas ſouffertes chez nous à la foire.



Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'*Admète* & de ſon père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé.*

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiècles ſur des points de morale plus importans?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un français, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon ſens français veut qu'il coure les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans; & de quel air on l'aurait ſifflée du temps d'Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on ne l'eût ſifflée d'aucun air du temps d'*Euripide.* Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'Iliade, *Achille* tirant à moitié ſon épée; & il était prêt à ſe battre contre *Agamemnon*, ſi

Minerve n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre ſon épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Epheſtion* & *Cratère* ſe battirent en duel; & qu'*Alexandre* les ſépara. *Quinte-Curce* raconte (*d*) que deux autres officiers d'*Alexandre* ſe battirent en duel en préſence d'*Alexandre;* l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé ſeulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit ſon adverſaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel & les reproches que ſe font *Admète* & ſon père *Phérès* tour à tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puiſque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'eſt égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais ſi les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de ſel dans le diſcours que *Poliphême* tient dans Euripide : *Je ne crains point le ſoudre de Jupiter. Je ne ſais ſi ce Jupiter eſt un dieu plus fier & plus fort que moi. Je me ſoucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête ſauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon ſaion; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les ſcoliaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Il diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une*

(*d*) *Quinte-Curce*, liv. IX.

fottife. Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'efprit que la cour de *Louis XIV?* Et la populace n'eft pas la même par-tout ?

Ce n'eft pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage ; mais ils ont de bien plus grands défauts. On ofe dire que les belles fcènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant fur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* que ces deux Grecs l'emportent fur *Thefpis*. *Racine* fentait bien fon extrême fupériorité fur *Euripide ;* mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault.*

Molière, dans fes bonnes pièces, eft auffi fupérieur au pur mais froid *Térence*, & au farceur *Ariftophane*, qu'au baladin *Dancourt.*

Il y a donc des genres dans lefquels les modernes font de beaucoup fupérieurs aux anciens, & d'autres en très-petit nombre dans lefquels nous leur fommes inférieurs. C'eft à quoi fe réduit toute la difpute.

De quelques comparaifons entre des ouvrages célèbres.

LA raifon & le goût veulent, ce me femble, qu'on diftingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui font très-fouvent à côté l'un de l'autre.

On doit fentir avec tranfport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un feul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même fagacité & la même juftice réprouver les vers fuivans.

En admirant le ſublime tableau de la dernière ſcène de Rodogune, les contraſtes frappans des perſonnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette ſituation terrible eſt amenée, quelles invraiſemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti ſon caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu paſſer pour arriver à cette grande & tragique cataſtrophe.

Ce même juge équitable ne ſe laſſera point de rendre juſtice à l'artificieuſe & fine contexture des tragédies de *Racine*, les ſeules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eſchile* juſqu'au grand ſiècle de *Louis XIV*. Il ſera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne ſe trouve que chez lui; de cette grandeur ſans enflure qui ſeule eſt grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des diſputes de ſophiſte, dans des penſées auſſi fauſſes que recherchées, ſouvent exprimées en ſolécíſmes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faibleſſe & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande paſſion théâtrale. Il ſe plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il ſera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de ſe contenter d'approuver quand il voudrait que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leur nom, non pas ſur le temps où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages mêmes; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpe*? la monnaie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait : Des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient : C'eſt un trait d'eſprit, & non pas un trait de peintre; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut

furmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majefté & le défefpoir. Vous êtes grec, & *Rubens* eft belge; mais le belge l'emporte.

D'un paffage d'Homère.

UN Florentin homme de lettres, d'un efprit jufte & d'un goût cultivé, fe trouva un jour dans la bibliothèque de milord *Chefterfield*, avec un profeffeur d'Oxford & un Ecoffais qui vantait le poëme de *Fingal*, compofé, difait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle eft encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité eft belle! s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a paffé de bouche en bouche jufqu'à nous depuis près de deux mille ans, fans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force fur l'efprit des hommes! Alors il lut à l'affemblée ce commencement de *Fingal*.

„ *Cuchulin* était affis près de la muraille de Tura, „ fous l'arbre de la feuille agitée; fa pique repofait „ contre un rocher couvert de mouffe, fon bouclier „ était à fes pieds fur l'herbe. Il occupait fa mémoire „ du fouvenir du grand *Carbar*, héros tué par lui à „ la guerre. *Moran*, né de *Fitilh*, *Moran*, fentinelle de „ l'Océan, fe préfenta devant lui.

„ Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin*; je vois „ les vaiffeaux de *Suaran*, les ennemis font nombreux, „ plus d'un héros s'avance fur les vagues noires de la „ mer.

„ *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua: *Moran* fils „ de *Fitilh*, tu trembles toujours; tes craintes multi- „ plient le nombre des ennemis. Peut-être eft-ce le „ roi des montagnes défertes qui vient à mon fecours „ dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*, c'eft *Suaran*

„ lui-même; il eſt auſſi haut qu'un rocher de glace: „ j'ai vu ſa lance, elle eſt comme un haut ſapin „ ébranché par les vents; ſon bouclier eſt comme la „ lune qui ſe lève; il était aſſis au rivage ſur un „ rocher, il reſſemblait à un nuage qui couvre une „ montagne &c. „

Ah! voilà le véritable ſtyle d'*Homère*, dit alors le profeſſeur d'Oxford; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt que j'y vois la ſublime éloquence hébraïque. Je crois lire les paſſages de ces beaux cantiques.

(*e*) „ Tu gouverneras toutes les nations que tu nous „ ſoumettras, avec une verge de fer; tu les briſeras „ comme le potier fait un vaſe.

(*f*) „ Tu briſeras les dents des pécheurs.

(*g*) „ La terre a tremblé, les fondemens des mon- „ tagnes ſe ſont ébranlés, parce que le Seigneur s'eſt „ fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle & „ des charbons.

(*h*) „ Il a logé dans le ſoleil, & il en eſt ſorti comme „ un mari ſort de ſon lit.

(*i*) „ DIEU briſera leurs dents dans leur bouche, „ il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils „ deviendront à rien comme de l'eau, car il a tendu „ ſon arc pour les abattre; ils ſeront engloutis tout „ vivans dans ſa colère, avant d'attendre que les „ épines ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

(*k*) „ Les nations viendront vers le ſoir, affamées „ comme des chiens; & toi, Seigneur, tu te moque- „ ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(*e*) Pſeaume II. (*g*) Pſeaume XVII. (*i*) Pſeaume LVII.
(*f*) Pſeaume III. (*h*) Pſeaume XIX. (*k*) Pſeaume LVIII.

(*l*) „ La montagne du Seigneur eſt une montagne „ coagulée ; pourquoi regardez-vous les monts coa- „ gulés ? Le Seigneur a dit : Je jetterai *Baſan* ; je le „ jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint „ de ſang, & que la langue de tes chiens lèche leur „ ſang.

(*m*) „ Ouvre la bouche bien grande, & je la „ remplirai.

(*n*) „ Rends les nations comme une roue qui tourne „ toujours, comme la paille devant la face du vent, „ comme un feu qui brûle une forêt, comme une „ flamme qui brûle des montagnes ; tu les pourſuis „ dans ta tempête, & ta colère les troublera.

(*o*) „ Il jugera dans les nations ; il les remplira „ de ruines ; il caſſera les têtes dans la terre de plu- „ ſieurs.

(*p*) „ Bienheureux celui qui prendra tes petits „ enfans, & qui les écraſera contre la pierre ! &c. „ &c. &c. „

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de *Virgile*.

L'Ecoſſais pâlit de colère à ce diſcours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord *Cheſterfield* encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur

(*l*) Pſeaume LXVII. (*n*) Pſeaume LXXXII. (*p*) Pſeaume CXXXVI.
(*m*) Pſeaume LXXX. (*o*) Pſeaume CXI.

dit : Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien n'eſt plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui ſont preſque toujours les mêmes ; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur le champ ? Non pas un poëme épique raiſonnable, & en vers corrects comme *Virgile*, répliqua l'Italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. Hé bien, donnez-moi un ſujet, répliqua le Florentin. Milord *Cheſterfield* lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit, & commença ainſi :

» Muſe d'Albion, Génie qui préſidez aux héros, » chantez avec moi, non la colère oiſive d'un homme » implacable envers ſes amis & ſes ennemis ; non » des héros que les dieux favoriſent tour à tour ſans » avoir aucune raiſon de les favoriſer ; non le ſiége » d'une ville qui n'eſt point priſe ; non les exploits » extravagans du fabuleux *Fingal*, mais les victoires » véritables d'un héros auſſi modeſte que brave, qui » mit des rois dans ſes fers, & qui reſpecta ſes enne- » mis vaincus.

„ Déjà *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était def-
„ cendu du haut de l'empyrée, monté fur le courfier
„ immortel devant qui les plus fiers chevaux du
„ Limoufin fuient, comme les brebis bêlantes & les
„ tendres agneaux fe précipitent en foule les uns fur
„ les autres pour fe cacher dans la bergerie à la vue
„ d'un loup terrible, qui fort du fond des forêts,
„ les yeux étincelans, le poil hériffé, la gueule écu-
„ mante, menaçant les troupeaux & le berger de la
„ fureur de fes dents avides de carnage.

„ *Martin*, le célefte protecteur des habitans de la
„ fertile Touraine ; *Geneviève*, douce divinité des
„ peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la
„ Marne ; *Denis* qui porta fa tête entre fes bras à
„ l'afpect des hommes & des immortels, tremblaient
„ en voyant le fuperbe *George* traverfer le vafte fein
„ des airs. Sa tête eft couverte d'un cafque d'or orné
„ des diamans qui pavaient autrefois les places
„ publiques de la Jérufalem célefte, quand elle
„ apparut aux mortels pendant quarante révolutions
„ journalières de l'aftre de la lumière, & de fa fœur
„ inconftante qui prête une douce clarté aux fombres
„ nuits.

„ Sa main porte la lance épouvantable & facrée
„ dont le demi-dieu *Michaël*, exécuteur des ven-
„ geances du Très-Haut, terraffa dans les premiers
„ jours du monde l'éternel ennemi du monde & du
„ Créateur. Les plus belles plumes des anges qui
„ affiftent autour du trône, détachées de leurs dos
„ immortels, flottaient fur fon cafque, autour duquel
„ volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance
„ impitoyable, & la mort qui termine toutes les

„ calamités des malheureux mortels. Il ressemblait „ à une comète qui dans sa course rapide franchit „ les orbites des astres étonnés, laissant loin derrière „ elle des traits d'une lumière pâle & terrible, qui „ annoncent aux faibles humains la chute des rois „ & des nations.

„ Il s'arrête sur les rives de la Charente, & le bruit „ de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère „ de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il arriva „ jusqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard* „ attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois.* „

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit *Homère*, plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ses paroles n'étaient pas froides ; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeler le ciel, la terre & les enfers à son secours ; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même temps de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida ?

Milord *Chesterfield* prit alors la parole : Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle ; peut-être chez les Grecs c'était une chose

très-intéressante qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, est une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose ! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter* : ›› Si vous voulez absolument me caresser, allons- ›› nous-en au ciel dans votre appartement, qui est ›› l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte ferme si bien ›› qu'aucun des dieux n'y peut entrer. ››

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il est beau de partir de deux îles à la fois : de là il monte sur un sapin, il court aussitôt aux vaisseaux des Grecs ; il cherche *Neptune ;* il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs ; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si fretillant que ce Sommeil.

Enfin s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecossais pendant ce temps-là relisait *Fingal ;* le professeur d'Oxford relisait *Homère ;* & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJOUTONS quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien ;* & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus :* car on sait que *Bacchus* était arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mœris* en loup comme d'une chose très-ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & se condere sylvis.
Mœris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent

prefque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réuffir dans leurs deffeins amoureux.

Si les dieux fe changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le fecret de faire la même opération fur les hommes?

Plufieurs commentateurs, en oubliant le refpect qu'ils devaient aux faintes écritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonofor* changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chofe entièrement hors de la fphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres favans, non moins indifcrets peut-être, fe font prévalus de ce qui eft rapporté dans l'*Evangile de l'enfance.* Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une houffe de foie, ayant à fon cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baifers, & lui préfentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile foit apocryphe, la vénération pour le feul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit fervir feulement à faire voir combien les métamorphofes étaient à la mode dans prefque toute la terre. Les chrétiens qui compofèrent cet évangile, étaient fans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compofer un roman. Ils rapportaient avec fimplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Eglife, qui rejeta dans la fuite cet évangile

avec quarante-neuf autres, n'accufa pas les auteurs d'impiété & de prévarication ; ces auteurs obfcurs parlaient à la populace felon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le feul pays exempt de ces fuperftitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulyffe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempfycofe annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi fe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerfelle qui ne foit l'abus de quelque vérité ? Ils difent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à caufe des véritables. (*a*)

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes ? Cette erreur univerfelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la fuperftition.

Il fuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du fentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auffi. Que devient l'ame de l'homme après fa mort ? que devient l'ame de la bête ? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à fe former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne fe loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempfycofe qui s'établit fur un fimple raifonnement.

(*a*) Voyez les remarques fur les penfées de *Pafcal*, vol. de *Philofophie*, tome I.

Mais

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphofe. Ce n'eft plus une ame fans logis qui cherche un gîte; c'eft un corps qui eft changé en un autre corps, fon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion fi extravagante & fi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à fon fils plongé dans de fales débauches & dans l'ignorance : *Tu es un cochon*, *un cheval*, *un âne*, enfuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne fur la tête, une fervante du voifinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de fes fautes ? fes voifines l'auront redit à d'autres voifines, & de bouche en bouche ces hiftoires, accompagnées de mille circonftances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos fottifes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteftable chez toutes les nations ; & vous ne ferez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot fur les ânes. On dit qu'ils font guerriers en Méfopotamie ; & que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut furnommé l'*âne* pour fa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*Extrait de la vie d'Ifidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui fe connaiffait très-bien en poëfie, & qui abandonnait fon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

(*) Voyez *Magie*.

De l'âne d'or de Machiavel.

ON connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse ; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y sont figurées sans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique, saurait l'*histoire secrète du pape Léon X* & *des troubles de Florence*. Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu près ainsi à l'homme :

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes;
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
Vous pleurez en naissant, & vous avez raison;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses;
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuses !
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.

Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci eſt l'original de *la ſatire de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulyſſe* écrite par *la Fontaine*. Mais il eſt très-vraiſemblable que ni *la Fontaine*, ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'âne de *Machiavel*.

De l'âne de Vérone.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur Je ne fais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encore dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté (*) notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne ; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile ; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart

(*) Voyez *Miſſon*, tome I, pages 101 & 102.

des ânes ont une eſpèce de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle paſſa de Vérone dans les autres pays ; elle fut ſurtout célébrée en France ; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe.

Orientis partibus
Adventabit aſinus
Pulcher & fortiſſimus.

Une fille repréſentant la Ste Vierge allant en Egypte, montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe, (*) au lieu de dire, *Ite, miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne & ſur celle des fous ; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

ANGE.

SECTION I.

Anges des Indiens, des Perſes, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'exiſtence des anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre pas.*

(*) Voyez *du Cange*, & l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au-deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cents ſoixante & dix-huit ans que les brachmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée le Shaſta, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée Veidam, qui ſignifie *la parole de* DIEU. Le Shaſta contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ſes attributs :* le ſecond, *de la création des anges :* le troiſième, *de la chute des anges :* le quatrième, *de leur punition :* le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier chapitre du Shaſta.

„ DIEU eſt un ; il a créé tout ; c'eſt une ſphère „ parfaite ſans commencement ni fin. DIEU conduit „ toute la création par une providence générale réſul„ tante d'un principe déterminé. Tu ne rechercheras „ point à découvrir l'eſſence & la nature de l'Eternel, „ ni par quelles lois il gouverne : une telle entrepriſe „ eſt vaine & criminelle ; c'eſt aſſez que jour & nuit

›› tu contemples dans ses ouvrages sa sagesse, son
›› pouvoir & sa bonté. ››

Après avoir payé à ce début du Shasta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shasta.

›› L'ETERNEL absorbé dans la contemplation de
›› sa propre existence, résolut, dans la plénitude des
›› temps, de communiquer sa gloire & son essence à
›› des êtres capables de sentir & de partager sa béa-
›› titude, comme de servir à sa gloire. L'Eternel
›› voulut, & ils furent. Ils les forma en partie de son
›› essence, capables de perfection & d'imperfection
›› selon leur volonté.

›› L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*;
›› ensuite *Mozazor*, & toute la multitude des anges.
›› L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à *Vitsnou*
›› & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée angélique;
›› *Vitsnou* & *Sib* furent ses coadjuteurs. L'Eternel
›› divisa l'armée angélique en plusieurs bandes, &
›› leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent
›› l'Eternel, rangés autour de son trône, chacun
›› dans le degré assigné. L'harmonie fut dans les
›› cieux. *Mozazor*, chef de la première bande, entonna
›› le cantique de louange & d'adoration au Créateur,
›› & la chanson d'obéissance à *Birma* sa première
›› créature; & l'Eternel se réjouit dans sa nouvelle
›› création. ››

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

›› DEPUIS la création de l'armée céleste, la joie
›› & l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel

» dans l'efpace de mille ans, multipliés par mille ans; » & auraient duré jufqu'à ce que le temps ne fût » plus, fi l'envie n'avait pas faifi *Mozazor* & d'autres » princes des bandes angéliques. Parmi eux était » *Raabon*, le premier en dignité après *Mozazor*. Immé- » morans du bonheur de leur création & de leur » devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection, & » exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le » mal à l'afpect de l'Eternel; ils lui défobéirent, & » refufèrent de fe foumettre au lieutenant de DIEU » & à fes affociés *Vitfnou* & *Sib*; & ils dirent : Nous » voulons gouverner; & fans craindre la puiffance » & la colère de leur créateur, ils répandirent leurs » principes féditieux dans l'armée célefte. Ils fédui- » firent les anges, & entraînèrent une grande multi- » tude dans la rebellion : & elle s'éloigna du trône » de l'Eternel; & la trifteffe faifit les efprits angéliques » fidelles, & la douleur fut connue pour la première » fois dans le ciel. »

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

» L'ETERNEL, dont la toute-fcience, la pref- » cience & l'influence s'étend fur toutes chofes, » excepté fur l'action des êtres qu'il a créés libres, » vit avec douleur & colère la défection de *Mozazor*, » de *Raabon* & des autres chefs des anges.

» Miféricordieux dans fon corroux, il envoya » *Birma*, *Vitfnou* & *Sib* pour leur reprocher leur » crime, & pour les porter à rentrer dans leur devoir: » mais confirmés dans leur efprit d'indépendance, » ils perfiftèrent dans la révolte. L'Eternel alors com- » manda à *Sib* de marcher contr'eux armé de la

» toute-puissance, & de les précipiter du lieu *éminent* » dans le lieu de *ténèbres*, dans l'*Ondera*, pour y être » punis pendant mille ans, multipliés par mille » ans. »

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rebellions contre DIEU dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsycoses; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde; & enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie: si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage; & les brames, qui n'ont

jamais été édifiés ni de leur science ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un anglais, nommé M. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des brachmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières ; comme M. *Sale* avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières sur l'ancien sabisme, auquel a succédé la religion musulmane : de même encore que M. *Hyde* a recherché pendant vingt années en Perse tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perses.

LES Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman ;* il a l'inspection de tous les animaux, excepté de l'homme, sur qui DIEU s'est réservé une jurisdiction immédiate.

DIEU préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat ; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les temps les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour, & s'appelle *Débadur.*

Le troisième est *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus ;* & c'est l'ange du soleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préside à la lune.

Ainsi chaque ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais

ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange-gardien de l'empire perfan.

Des anges chez les Hébreux.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges jufqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine fecrète des anciens brachmanes fût parvenue jufqu'à eux. Car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaffés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puifqu'il vivait, felon les Juifs, dans la feptième génération avant le déluge : mais puifque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laiffé des livres aux Hébreux, ils pouvaient fe vanter d'en avoir auffi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, felon eux.

›› Le nombre des hommes s'étant prodigieufement ›› accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, ›› les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, ›› & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils ›› s'animèrent entr'eux, ils fe dirent : Choififfons-›› nous des femmes parmi les filles des hommes de la ›› terre. *Semiaxas* leur prince dit : Je crains que vous ›› n'ofiez pas accomplir un tel deffein, & que je ne ›› demeure feul chargé du crime. Tous répondirent : ›› Fefons ferment d'exécuter notre deffein, & ›› dévouons-nous à l'anathème fi nous y manquons. ›› Ils s'unirent donc par ferment, & firent des impre-›› cations. Ils étaient au nombre de deux cents. Ils ›› partirent enfemble du temps de *Jared*, & allèrent ›› fur la montagne appelée *Hermonim* à caufe de leur ›› ferment. Voici les noms des principaux; *Semiaxas*,

›› *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hosampsich*, *Zaciel*,
›› *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

›› Eux & les autres prirent des femmes l'an onze ›› cent soixante & dix de la création du monde. De ›› ce commerce naquirent trois genres d'hommes, ›› les géans, *Nephilim*, &c. ››

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : ›› Or en ce temps il y avait ›› des géans sur la terre; car les enfans de DIEU ›› ayant eu commerce avec les filles des hommes, ›› elles enfantèrent les puissances du siècle. ››

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes & sur la race des géans qui en naquit : mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement qu'avant la captivité de Babylone les Juifs ne surent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, père de *Samson*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit :

Je viendrai vous voir, si DIEU *me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom *Calmet* trouve un très-grand rapport entre cette hiftoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans fes *Faftes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercure*, qui ayant foupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pifsèrent fur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait fervi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir fous terre, & d'y laiffer pendant neuf mois ce cuir arrofé de l'urine célefte. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit fon cuir; il y trouva un enfant qu'on appela *Orion*, & qui eft actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont fe fervirent les anges avec *Abraham* peuvent fe traduire ainfi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en foit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham ;* ils ne le dirent pas même à *Moïfe ;* & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges font pris évidemment des Chaldéens & des Perfes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. font perfans & babyloniens. Il n'y a pas jufqu'au nom d'*Ifraël* qui ne foit chaldéen. Le favant juif *Philon* le dit expreffément dans le récit de fa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir fi les Gr[illegible] les Romains admirent des anges?

ILS avaient affez de dieux & de demi-dieux pour fe paffer d'autres êtres fubalternes. *Mercure* fefait les commiffions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon ;* cependant ils admirent encore des génies, des démons.

La doctrine des anges-gardiens fut mise en vers par *Hésiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours*.

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;
Les dieux prodiguaient tout. Les humains satisfaits
Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort, si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps sont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous, ils voudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il se peut, le crime & les douleurs &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour à tour dans ces mines aujourd'hui presqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont si long-temps passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on sait, avait un bon ange: mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le père

& la mère, le précepteur & le petit garçon font des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors son protégé de la ciguë.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippes.

SECTION II.

LA doctrine des anges est une des plus anciennes du monde, elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'est pas étrange. Il faut de la philosophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination & de la faiblesse pour inventer des êtres supérieurs à nous, qui nous protègent ou qui nous persécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens eussent aucune notion de ces êtres célestes, revêtus d'un corps éthéré, & ministres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèse; mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déjà puissante ; & ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après *Moïse*, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel* &c. qu'on donnait aux anges. C'est une chose très-singulière que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque de l'existence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente, c'est que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone : c'est alors qu'il commence à être question d'*Asmodée* que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte : c'est alors que les Juifs entendent parler de *Satan*. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de *Job*, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que *Satan* était un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* & aux *Péris*, c'est-à-dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens que les mauvais anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté *Eve* sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'*Isaïe* (dans son chapitre XIV) avait cette allégorie en vue quand il dit : *Quo modo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? Comment es-tu tombé du ciel, astre de lumière, qui te levais au matin?*

C'est même ce verset latin, traduit d'*Isaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Isaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné, & par une figure commune, il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux, astre éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Isaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des anges précipités dans l'enfer : aussi ce ne fut guère que dans

le temps de la primitive Eglise chrétienne que les pères & les rabins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraser, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes, précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre-humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfesantes & malignes, qui ne soient ni de la nature de DIEU ni de la nature des hommes; mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les anges qui présidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les dieux d'*Homère*, des êtres célestes subordonnés à un être suprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus sous le nom de *Denis l'aréopagite* & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies; la première des *séraphins*, des *chérubins* & des *trônes;* la seconde des *dominations*, des *vertus* & des *puissances;* la troisième des

principautés,

principautés, des *archanges* & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé*; on n'en sera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Demonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoie aussi ses courriers; *Mercure*, *Iris* étaient des courriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que DIEU daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie; *Michel* & *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclave chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël*.

Dans les lois des Juifs, c'est-à-dire dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des anges, à plus forte raison

de leur culte ; auffi les faducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiftoires des Juifs il en eft beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels, ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que *Mercure* en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs ailes fous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puifqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraftie avec les anges qui allèrent chez *Loth* ?

L'ancienne tradition juive, felon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, faints. 2. Les *ofamins*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chafmalim*, les flammes. 5. Les *féraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meffagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'hiftoire de la chute des anges ne fe trouve point dans les livres de *Moïfe* ; le premier témoignage qu'on en rapporte eft celui du prophète *Ifaïe*, qui apoftrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'eft devenu l'exacteur des tributs ! les fapins & les cèdres fe réjouiffent de fa chute ; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin ? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer* ; & enfuite par un fens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel ; & enfin ce nom qui fignifie *phofphore* & *aurore*, eft devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eft fondée fur la chute des

anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta *Eve* sous la figure d'un serpent, & damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St *Augustin*, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape *Grégoire I* a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St *Thomas*, à la question CVIII, article 2, dit que les trônes sont aussi près de DIEU que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que DIEU est assis. *Scot* a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais

anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de *St Thomas*.

On ne sait pas précisément où les anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes ; DIEU n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANGLICANS.

De la religion anglicane.

L'ANGLETERRE est le pays des sectes : *multæ sunt mansiones in domo patris mei ;* un Anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant quoique chacun puisse ici servir DIEU à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des épiscopaux, appelée l'*Eglise anglicane*, ou l'*Eglise par excellence.* On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, sans être du nombre des fidelles anglicans. Cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'Eglise dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, & surtout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement

des *Toris*, dans les dernières années de la reine *Anne:* mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la reine *Anne* que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-temps après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *Guelfes* & les *Gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis; les *Toris* étaient pour l'épiscopat, les *Whigs* le voulaient abolir; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte *Harlay* d'Oxford & milord *Bolingbroke* fesaient boire la santé des *Toris*, l'Eglise anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints priviléges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes, composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de temps en temps quelques livres impies, c'est-à-dire écrits contr'elle. Le ministère, qui est *Whig* aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne seraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la chambre haute en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs;

on y promet d'être de l'Eglife comme elle eft établie par la loi. Il n'y a guère d'évêques, de doyens, d'archiprêtres qui ne penfent l'être de droit divin ; c'eft donc un grand fujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une miférable loi faite par de profanes laïques. Un favant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la fucceffion des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été profcrit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au miniftère d'Angleterre ? Point du tout ; les maudits *Whigs* fe foucient très-peu que la fucceffion épifcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque *Parker* ait été confacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une églife : ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord *B....* dit que cette idée de droit divin ne fervirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican eft plus réglé que celui de France, & en voici la caufe. Tous les eccléfiaftiques font élevés dans l'univerfité d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne font appelés aux dignités de l'Eglife que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres paffions que l'avarice, lorfque leur ambition manque d'aliment. Les emplois font ici la récompenfe des longs fervices dans l'Eglife, auffi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au fortir du collége ; de plus les prêtres font prefque tous mariés. La mauvaife grâce contractée dans l'univerfité, & le peu

de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet ; & s'ils s'enivrent, c'eſt férieuſement & ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce que l'on appelle *un abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre ; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés & preſque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumières du SAINT-ESPRIT, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des apôtres ; ils remercient DIEU d'être proteſtans : mais ce ſont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-temps & ſubſiſtent encore ſans annales ! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encore aujourd'hui chez les nations les plus

ſavantes, chez celles même qui ont le plus uſé & abuſé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins juſqu'à préſent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain ſur cent qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaiſſent le nom d'un biſaïeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'élève des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant le rapport des vieillards: le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands événemens ſe tranſmettent des pères aux enfans; & s'altèrent entièrement en paſſant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliothèques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on ſème, on recueille comme on ſeſait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conſervé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé

la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, perſanes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'hiſtoire vagues & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre ; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſterité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniathon*, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on place *Moïſe*, (*a*) ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que *Sanchoniathon* cite les livres de l'égyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *Sanchoniathon* écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de *Joſeph* en Egypte.

(*) Voyez *Hiſtoire*.

(*a*) On a dit que ſi *Sanchoniathon* avait vécu du temps de *Moïſe*, ou après lui, l'evèque de Ceſaree *Euſebe*, qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cite ceux où il eût ete fait mention de *Moïſe* & des prodiges épouvantables qui avaient étonne la nature. *Sanchoniathon* n'aurait pas manque d'en parler : *Euſebe* aurait fait valoir ſon temoignage ; il aurait prouve l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu authentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſebe* ne cite jamais *Sanchoniathon* ſur les actions de *Moïſe* Donc *Santhoniathon* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la defiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux & deux ſont quatre.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier miniſtère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe feraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que *Sanchoniathon* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouiſſent devant la Genèſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement ſi du temps de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière?

Si *Thot* écrivit des annales ou ſeulement une coſmogonie?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de *Thot*?

Si la baſſe Egypte était déjà habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Chaldéens avaient déjà enſeigné les arts aux Egyptiens, & ſi les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur : *Il faut que cet homme-là soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu à peu en possession : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits ; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates ; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'avril 1418 ; le

concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inféré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle*, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de *Charles VII* par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. *Par avis de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles, anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que tout transport d'or & d'argent hors de notre royaume, & payement de deniers, sous couleur d'*annates, *vacant & autrement, cesseront, à peine de quadruple contre les contrevenans.*

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation semblait devoir être irrévocable: mais deux ans après, le même prince, subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates qu'ils

appellent *une véritable ſimonie.* Si, à défaut de les payer, le pape refuſe des bulles, *Duaren* conſeille à l'Egliſe gallicane d'imiter celle d'Eſpagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, ſur le refus du pape, des proviſions aux prélats nommés par le roi.

C'eſt une maxime des plus certaines du droit français, conſacrée par l'article 14 de nos *libertés*, (*) que l'évêque de Rome n'a aucun droit ſur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permiſſion du roi. Mais cette permiſſion ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous ſervent nos lumières ſi nous conſervons toujours nos abus?

Le calcul des ſommes qu'on a payées & que l'on paye encore au pape eſt effrayant. Le procureur-général *Jean de St Romain* a remarqué que du temps de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vaqué, on avait payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *St Romain* vivait du temps de *Louis XI*. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez ſi la

(*) Voyez *Libertés*, mot très-impropre pour ſignifier des droits naturels & impreſcriptibles.

république romaine, au temps de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général de *St Romain* se soit trompé de moitié, ce qui est bien difficile, ne reste-t-il pas encore une somme assez considérable pour qu'on soit en droit de compter avec la chambre apostolique, & de lui demander une restitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apostolique?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en est éclairé, soit par la faible réflexion des rayons solaires, soit par quelque cause inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe. (*a*) Cette mer, selon lui, s'est endurcie; elle est devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphosez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles! ô fureur des systèmes! ô folies de l'esprit humain! si on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule; sans quoi les autres nations seraient en droit de dire: Voilà l'usage que

(*a*) *Maupertuis.*

font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamstead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire, & ce Français n'est pas *Cyrano de Bergerac.*

ANTI-LUCRECE.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorsqu'il m'en lut le premier chant. Je suis encore étonné, qu'au milieu des dissipations du monde & des épines des affaires, il ait pu écrire un si long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il me semble qu'il réunit souvent la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile.* Je l'admire surtout dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles.

Il est vrai que son Anti-Lucrèce est peut-être trop diffus & trop peu varié; mais ce n'est pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'est comme philosophe. Il me paraît qu'une aussi belle ame que la sienne devait rendre plus de justice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais physicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enseigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la justice, vertus que son exemple enseignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme est apostrophé dans l'Anti-Lucrèce.

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam sitiens, quid relligio tibi sancta nocebat?
Aspera quippe nimis visa est. Asperrima certè
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpæ, solisque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum fæcem poteras devotaque furcis
Corpora &c.

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si je l'ose dire, un peu de force :

Ah! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence
Un DIEU qui nous la donne, & qui la récompense?
Tu le craignais ce DIEU; son règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & professeur du crime,
Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abyme,
Y fit tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal : Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & sainte, je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable pour adorer des divinités qu'on fesait naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui comme eux se fesaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime

par

par l'exemple de ces dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémiffion des plus horribles forfaits. D'un côté je voyais par-tout des hommes infenfés fouillés de vices, qui cherchaient à fe rendre purs devant des dieux impurs ; & de l'autre des fourbes qui fe vantaient de juftifier les plus pervers, foit en les initiant à des myftères, foit en fefant couler fur eux goutte à goutte le fang des taureaux, foit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injuftes entreprifes faintement dès qu'on avait trouvé fans tache le foie d'un bélier, ou qu'une femme, les cheveux épars & l'œil troublé, avait prononcé des paroles dont ni elle ni perfonne ne comprenait le fens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre fouillées du fang des victimes humaines que des pontifes barbares facrifiaient à des dieux barbares ; je me fais bon gré d'avoir détefté de telles religions. La mienne eft la vertu. J'ai invité mes difciples à ne fe point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, jufte, aimable, duquel aucune fociété n'avait à fe plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour affaffiner en public ceux qui ne penfaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion fainte, qui vous a nourris, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux dieux ; & fi j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'eft ainfi qu'*Epicure* pourrait fe juftifier fur fon erreur ; il pourrait même mériter fa grâce fur le dogme de l'immortalité de l'ame, en difant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée

cinq cents ans après ma naiſſance. J'ai penſé comme tous les premiers légiſlateurs païens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poëſie.

A l'égard de la phyſique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps & beaucoup de vers à réfuter la déclinaiſon des atomes & les autres abſurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'eſt employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Deſcartes* ?

Le cardinal de *Polignac* a inſéré dans ſon poëme de très-beaux vers ſur les découvertes de *Newton;* mais il y combat malheureuſement pour lui des vérités démontrées. La philoſophie de *Newton* ne ſouffre guère qu'on la diſcute en vers; à peine peut-on la traiter en proſe; elle eſt toute fondée ſur la géométrie. Le génie poëtique ne trouve point là de priſe. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour les approfondir il faut du calcul & point de vers.

ANTIQUITÉ.

SECTION I.

AVEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & ſa femme *Peronelle* vouloir précéder leurs voiſins à la proceſſion? *Nos grands-pères*, diſent-ils, *ſonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoyent aujourd'hui fuſſent ſeulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme & de ses voisins n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros & de la déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est à peu de chose près la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en est visiblement un reste. Des espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visiblement la Guadiana, qui commence par un G. L'*Ebre* qui est en Catalogne est incontestablement l'Euphrate, dont un *E* est la lettre initiale.

Mais un écossais survient qui *démontre* à son tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion sera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme

verfé dans l'hiftoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on foupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaëton* fait affez voir que tout a bouilli jufqu'au fond de la mer. Le foufre du mont Véfuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne font que du foufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'explofion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le fable fur lequel nous marchons eft une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eft réellement qu'une boule de verre ainfi que nos idées.

Mais fi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent jufqu'à huit pieds dans nos climats, (*) a produit les montagnes qui ont feize à dix-fept mille pieds de hauteur. Cela eft fi vrai que des favans qui n'ont jamais été en Suiffe y ont trouvé un gros vaiffeau avec tous fes agrès pétrifiés fur le mont St Gothard, (*a*) ou au fond d'un précipice, on ne fait pas bien où ; mais il eft certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiffons, *quod erat demonftrandum*.

Pour defcendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares

(*) Voyez les articles *Mer* & *Montagne*.

(*a*) Voyez *Téliamed* & tous les fyftèmes forgés fur cette belle découverte.

quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de *Camille.* D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Ciſalpins*, & que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait, & ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cénis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garde-robes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois; & dans leurs cuiſines, un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en uſèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire romain.

Et par qui encore eſt-on très-faiblement inſtruit de ces émigrations? c'eſt par quelques lignes que les Romains ont écrites au haſard; car pour les Celtes, Velches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire

paffer pour éloquens ne favaient alors eux & leurs bardes (*b*) ni lire ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes conquis depuis par quelques légions de *Céfar*, & enfuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, fous un *Clodivic*, avaient auparavant fubjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Afie, cela me paraît bien fort; la chofe n'eft pas mathématiquement impoffible; & fi elle eft *démontrée*, je me rends; il ferait fort incivil de refufer aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION II.

De l'antiquité des ufages.

QUI étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que fignifiait notre gui de chêne? Qui le premier a confacré un chat? c'eft apparemment celui qui était le plus incommodé des fouris. Quelle nation a danfé la première fous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux? Qui la première a fait des proceffions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces proceffions? Qui promena un priape par les rues, & en plaça aux portes en guife de marteaux? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de fa femme à la fenêtre le lendemain de fes noces?

Toutes les nations ont danfé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas

(*b*) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi;* c'étaient les poëtes, les philofophes des Velches.

plus que pour ſe réjouir à la naiſſance de ſon fils, & pour pleurer ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon père. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau & du feu dans les temples, cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à ſon fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois & un perſan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes ou ridicules ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie fut

l'inventeur des facrifices de fang humain en immolant fon fils ?

Comment s'affurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne fait pas qui s'avifa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eft celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui fément avec les premiers mandarins. (*) La feconde eft celle des thefmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la juftice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre font néceffaires, joindre le frein des lois à l'art qui eft la fource de toutes les richeffes, rien n'eft plus fage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des faifons. Il n'eft pas néceffaire qu'une nation foit venue de loin enfeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à fes voifins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les faturnales des Romains font plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eft refté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du temps ; il avait quatre ailes : le temps va vîte. Ses deux vifages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs difaient qu'il avait dévoré fon père, & qu'il dévorait fes enfans ; il n'y a point d'allégorie plus

(*) Voyez *Agriculture*.

fenfible; le temps dévore le paffé & le préfent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triftes explications d'une fête fi univerfelle, fi gaie & fi connue? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle trifte ; ou du moins fi elles commencent par des lamentations, elles finiffent par danfer, rire & boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reffufcite bientôt, & on fe réjouit. Il en eft de même aux fêtes d'*Ifis*, d'*Ofiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proferpine*. On célébrait avec gaieté la mort du ferpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chofe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une feule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inftituteurs des fêtes n'auraient pas eu le fens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le fouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur infpirer la lâcheté du défefpoir. Cela eft fi vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaifir d'inftituer des fêtes. *Caftor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile; mais des prêtres le difaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danfait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à fept têtes, mais on chantait *Hercule* & fon hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées sur des chimères.

JE ne fais s'il y eut dans toute l'antiquité une feule fête fondée fur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point font ridicules les fcoliaftes qui vous difent magiftralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui vifita Claros ; donc *Apollon* eft venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perfée*, donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Hé, que deviendra donc la favante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle eft, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories & de menfonges, un temps méprifé par les fages, & profondément difcuté par les fots qui fe plaifent à nager dans le *vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples : mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était confacrée au divertiffement ; & cela eft fi vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain : coutume que nos moines ont confervée. Il y eut fans doute des cérémonies lugubres ; on ne danfait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher fon fils & fa fille ; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête*, disent-ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II*. Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni*; on imprima dans Paris : *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundùm Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtrés & ses odaliques dans des sallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers ? on court à l'opéra & à la comédie.

Que fefait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de fes perfécuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au fupplice dans une charrette, en vertu d'un papier figné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu;* quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verfé fon fang pour l'Etat, condamné par les cris de fes ennemis acharnés, allait fur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeftie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des fupplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel eft l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la feule raifon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION V.

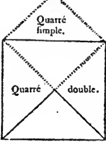
De l'origine des arts.

QUOI ! nous voudrions favoir quelle était précifément la théologie de *Thot*, de *Zerduft*, de *Sanchoniathon*, des premiers brachmanes ; & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tifferand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été fans doute de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'eft qu'aucun d'eux n'inventa un art

perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve ne fit point de galères : ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juste. (*) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (*c*) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait long-temps qu'avant *Platon* les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



(*) Voyez *Vitruve*. liv. IX.

(*c*) *Essai sur les mœurs &c.* Tom. I.

Archytas & *Eratoſthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or; & on travaillait en or depuis des ſiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exiſta long-temps avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de temps immémorial; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie nous ne ſerions guère au-deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encore de ſon temps les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le temps de *Vitruve?* celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pétrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des

habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de *Priam.*

Apparet domus intus, & atria longa pateſcunt :
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois: on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui un trirême; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de St Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La muſique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée ;* & il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris au ſallon d'*Apollon* qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (*)

(*) Voyez *Anciens & Modernes.*

ANTI-TRINITAIRES.

CE font des hérétiques qui pourraient ne pas paffer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiffent JESUS comme fauveur & médiateur ; mais ils ofent foutenir que rien n'eft plus contraire à la droite raifon que ce qu'on enfeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perfonnes dans une feule effence divine, dont la feconde eft engendrée par la première, & la troifième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne fe trouve dans aucun endroit de l'Ecriture.

Qu'on ne peut produire aucun paffage qui l'autorife, & auquel on ne puiffe, fans s'écarter en aucune façon de l'efprit du texte, donner un fens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que foutenir, comme font leurs adverfaires, qu'il y a plufieurs *perfonnes* diftinctes dans l'effence divine, & que ce n'eft pas l'Eternel qui eft le feul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le St Efprit, c'eft introduire dans l'Eglife de JESUS-CHRIST l'erreur la plus groffière & la plus dangereufe, puifque c'eft favorifer ouvertement le polythéifme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *perfonnes*, chacune defquelles eft véritablement DIEU.

Que cette diftinction, un en effence & trois en perfonnes, n'a jamais été dans l'Ecriture.

Qu'elle eft manifeftement fauffe, puifqu'il eft certain qu'il n'y a pas moins d'*effences* que de *perfonnes*, & de *perfonnes* que d'*effences*.

Que

Que les trois perſonnes de la Trinité ſont ou trois ſubſtances différentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction.

Que dans le premier cas on fait trois dieux.

Que dans le ſecond on fait DIEU compoſé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphoſe des accidens en des perſonnes.

Que dans le troiſième, c'eſt inutilement & ſans fondement qu'on diviſe un ſujet indiviſible & qu'on diſtingue en *trois* ce qui n'eſt point diſtingué en ſoi.

Que ſi on dit que les trois *perſonnalités* ne ſont ni des ſubſtances différentes dans l'eſſence divine, ni des accidens de cette eſſence, on aûra de la peine à ſe perſuader qu'elles ſoient quelque choſe.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypoſtaſes* ſubſiſtent en DIEU, ſans diviſer ſa ſubſtance, & par conſéquent ſans la multiplier.

Que St *Auguſtin* lui-même, après avoir avancé ſur ce ſujet mille raiſonnemens auſſi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire ſur cela d'intelligible.

Ils rapportent enſuite le paſſage de ce père qui en effet eſt très-ſingulier. „ Quand on demande, dit-il, „ ce que c'eſt que les *trois*, le langage des hommes „ ſe trouve court, & l'on manque de termes pour „ les exprimer : on a pourtant dit *trois perſonnes*, „ non pas pour dire quelque choſe, mais parce qu'il „ faut parler & ne pas demeurer muet. „ *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur.* de Trinit. LUC V, CHAP. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St Eſprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfeſante ; puiſque elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en DIEU trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne ſont pas dans l'Ecriture, comme ceux de *Trinité*, de *perſonne*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, d'*union hypoſtatique* & *perſonnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, & tant d'autres ſemblables qui étant abſolument vides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit dom *Calmet* dans

sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'évangéliste, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'esprit, l'eau & le sang, & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le père, le verbe & l'esprit, & ces trois sont un.* Dom *Calmet* avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que *St Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les anti-trinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croient. (*)

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient *Isis* & *Osiris;* on sculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand être. Les Arabes sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples

(*) Voyez *Trinité*.

ne cultivait l'art du deſſin ; & ſi *Salomon* mit des figures d'animaux dans ſon temple, il eſt vraiſemblable qu'il les fit ſculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé de Dieu comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'euſſent point de ſimulacres, ils ſemblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occaſions. Il deſcend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ſes créatures, il parle au ſerpent, il ſe fait entendre à *Moïſe* dans le buiſſon, il ne ſe fait voir à lui que par derrière ſur la montagne ; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU eſt toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII un trône qui eſt au-deſſus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un ſecrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU ſoit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphiſme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Egliſe grecque & dans la latine. (*)

ANTHROPOPHAGES.

SECTION I.

NOUS avons parlé de l'amour. (*) Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent à gens qui ſe mangent.

(*) Voyez à l'article *Emblème* les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*

(**) Voyez l'article *Amour*.

Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages ; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore ; & les cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſaient quelqueſois de chair humaine. *Juvénal* rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour les lois, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains ; il ne fait pas ce conte ſur un ouï-dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Sagontins qui ſe nourrirent autreſois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes ; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voiſins ; & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt-là qu'eſt l'horreur, c'eſt-là qu'eſt le crime ; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était

permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathème; c'était un véritable sacrifice, & il est ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement; *Moïse*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que s'ils n'observent pas ses cérémonies,

non-feulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eft vrai que du temps d'*Ezéchiel* les Juifs devaient être dans l'ufage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre XXXIX, (*a*) que DIEU leur fera manger non-feulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages? Ç'eût été la feule chofe qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

ON lit dans l'*Effai fur les mœurs & l'efprit des nations*, tome III, ce paffage fingulier :

„ *Herrera* nous affure que les Mexicains mangeaient „ les victimes humaines immolées. La plupart des „ premiers voyageurs & des miffionnaires difent tous „ que les Brafiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les „ Hurons & quelques autres peuplades mangeaient „ les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas „ ce fait comme un ufage de quelques particuliers, „ mais comme un ufage de nation. Tant d'auteurs „ anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, „ qu'il eft difficile de les nier.... Des peuples chaffeurs, „ tels qu'étaient les Brafiliens & les Canadiens, des „ infulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours „ une fubfiftance affurée, ont pu devenir quelquefois „ anthropophages. La famine & la vengeance les ont „ accoutumés à cette nourriture : & quand nous „ voyons dans les fiècles les plus civilifés, le peuple

(*a*) Voyez la note (*b*) fection II.

„ de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal „ d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur „ du grand-pensionnaire de *Witt*, nous ne devons „ pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère, „ ait duré chez les sauvages. „

„ Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous „ permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les „ hommes à cet excès. Le prophète *Ezéchiel*, suivant „ quelques commentateurs, (*a*) promet aux Hébreux, „ de la part de DIEU, (*b*) que s'ils se défendent bien

(*a*) *Ezéchiel*, ch. XXXIX.

(*b*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son temps, aussi-bien qu'aux autres animaux carnassiers; car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le sont pas & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue :

Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes des champs, assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le sang des princes de la terre & des beliers, & des agneaux, & des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. *Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans les nations, &c.*

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier*. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit

» contre le roi de Perfe, ils auront à manger *de la* » *chair de cheval & de la chair de cavalier.*

» *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de fon temps, » dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les » prêtres (c'était la même chofe) avaient le droit de » manger la chair des criminels condamnés à mort. » Tout cela foulève le cœur; mais le tableau du genre- » humain doit fouvent produire cet effet.

» Comment des peuples toujours féparés les uns des » autres, ont-ils pu fe réunir dans une fi horrible cou- » tume? faut-il croire qu'elle n'eft pas abfolument » auffi oppofée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il » eft fûr qu'elle eft rare, mais il eft fûr qu'elle a exifté. » On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient » mangé fouvent leurs femblables. La faim & le défef- » poir contraignirent aux fiéges de Sancerre & de Paris, » pendant nos guerres de religion, des mères à fe » nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable » *las Cafas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur » n'a été commife en Amérique que par quelques » peuples chez lefquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* » affure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages, » & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades » où cette horrible coutume foit en ufage.

Améric Vefpuce dit, dans une de fes lettres, que

point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eft une raifon tres-puiffante pour juftifier les écrivains qui ont cru les animaux defignés par les verfets 17 & 18; & les Juifs défignés par les verfets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adreffer qu'aux Juifs, & non pas aux oifeaux; cela paraît décifif. Nous ne portons point notre jugement fur cette difpute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocites fur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années prefque confécutives.

les Brafiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prifonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gafcons & les Efpagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvénal* dans fa quinzième fatire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination fous le confulat de *Junius*; une querelle furvint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on fe battit; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jufqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un ufage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jéfuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait affez entendre, dans fon *Hiftoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique feptentrionale étaient anthropophages; puifqu'il remarque, comme une chofe fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jéfuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureufement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les hurons ennemis alors des iroquois. Le prifonnier baptifé par le père *Brebeuf* fous le nom de *Jofeph*, fut condamné à la mort. On lui fit fouffrir mille tourmens, qu'il foutint toujours en chantant, felon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous fes membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (*c*)

(*c*) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hiftoire de *Charlevoix*. Tome I, pages 327 & fuivantes.

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte écriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéiſſent pas à leurs lois. Il eſt dit aux Juifs : (*d*) ,, Que non-ſeulement ils ,, auront la galle, que leurs femmes s'abandonne- ,, ront à d'autres, mais qu'ils mangeront leurs filles ,, & leurs fils dans l'angoiſſe & la dévaſtation; qu'ils ,, ſe diſputeront leurs enfans pour s'en nourrir; que ,, le mari ne voudra pas donner à ſa femme un ,, morceau de ſon fils, parce qu'il dira qu'il n'en a ,, pas trop pour lui. ,,

Il eſt vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut compoſé qu'après le ſiége mis devant Samarie par *Benadad;* ſiége pendant lequel il eſt dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce ſiége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y eſt dit (*e*) que le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le mur de Samarie, une femme lui dit : *Sauvez-moi, ſeigneur roi;* il lui répondit : *Ton Dieu ne te ſauvera pas; comment pourrais-je te ſauver? ſerait-ce de l'aire ou du preſſoir?*

(*d*) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.
(*e*) Ch. VI, v. 26 & ſuivans.

Et le roi ajouta : *Que veux-tu ?* & elle répondit : *O roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé ; je lui ai dit aujonrd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.*

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi *Benadad* assiégeant Samarie, le roi *Joram* ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par *Nabuchodonosor* ; (*f*) elle est encore prédite par *Ezéchiel*. (*g*)

Jérémie s'écrie dans ses lamentations : (*h*) *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit : (*i*) *Les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore tirer ces paroles de Baruch ; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie ; (*k*) enfin on connaît l'histoire

(*f*) Liv. IV des Rois ch. XXV, v. 3.

(*g*) *Ezéch.* ch. V, v. 10.

(*h*) Lament. ch. II, v. 20.

(*i*) Ch. IV, v. 10.

(*k*) Liv. VII, ch. VIII.

rapportée dans *Josephe*, de cette femme qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St Jude*, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St Clément*, *St Pierre*, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de sang humain, & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des anthropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à *St Pierre*, dans l'homélie de *St Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième siècle, par deux arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen; il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent, surtout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en fesait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno judicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian' selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques tartares, *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée

qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces arabes à inventer une fable si dégoûtante? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules César*. (*l*) Il assiégeait Alexie dans l'Auxois; les assiégés résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout; *Critognat*, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Bresil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lisez ce qu'il ajoute. (*m*) *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens; &, qui pis est, sous prétexte de piété & de religion.* Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne!* Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?... Hélas!

(*l*) *Bell. Gall.* Liv. VII. (*m*) Liv. I, ch. XXX.

SECTION III.

HÉ bien voilà deux anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande eſt une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainſi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, ſuppoſé qu'elle exiſte ? deſcend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens ou des vautours ou des loups ? Quelle diſtance des *Marcs-Aurèles*, des *Epictètes* aux anthropophages de la nouvelle Zélande ! cependant ce ſont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine ; il eſt bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de *St Jérôme* dans une de ſes lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus cùm ipſe adoleſcentulus in Gallia viderim ſcotos gentem britannicam humanis veſci carnibus, & cùm per ſylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtorum nates & fœminarum appillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari !* ,, Que vous dirai-je des autres nations, ,, puiſque moi-même, étant encore jeune, j'ai vu des ,, écoſſais dans la Gaule qui, pouvant ſe nourrir de ,, porcs & d'autres animaux dans les forêts, aimaient ,, mieux couper les feſſes des jeunes garçons & les ,, tetons des jeunes filles ! C'étaient pour eux les mets ,, les plus friands. ,,

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *St Jérôme*, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-férieuſement ; il

dit

dit qu'il a vu. On peut difputer avec refpect contre un père de l'Eglife fur ce qu'il a entendu dire ; mais fur ce qu'il a vu de fes yeux, cela eft bien fort. Quoi qu'il en foit, le plus fûr eft de fe défier de tout, & de ce qu'on a vu foi-même.

Encore un mot fur l'anthropophagerie. On trouve dans un livre qui a eu affez de fuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu près :

Du temps de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiffe d'Anglais. Au bout de quelque temps un de fes chalans fe plaignit de ce que fa chandelle n'était plus fi bonne. Monfieur, lui dit-elle, c'eft que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui affaffinaient des anglais, ou la pauvre femme qui fefait de la chandelle avec leur fuif ? Je demande encore quel eft le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour fon dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à fouper ? Le grand mal, ce me femble, eft qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous fervions de rôti ou de chandelle ; un honnête homme même n'eft pas fâché d'être utile après fa mort.

APIS (*)

LE bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme fymbole ou comme bœuf ? Il eft à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les fages un fimple fymbole, & que le fot peuple adorait le bœuf. *Cambyfe* fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de

(*) Voyez bœuf.

tuer ce bœuf de sa main ? pourquoi non ? il fesait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Assyriéns, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par le Mammelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus malavisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

SECTION I.

JUSTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'évangéliste : dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de* JESUS; *il a prédit que les fidelles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire, chez *Virgile*, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à *St Jean*; quelques personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon*

il dit que, selon le récit des apôtres, JESUS-CHRIST, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *St Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du temps d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St Irénée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que *St Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à *St Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre vaut bien celle dont *Justin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de *St Pierre* dont on fesait très-grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que *St Jean* a prédit cette résurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'évangile de *St Jean*,

& dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant *St Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par *Eusèbe*, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par *St Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèse, qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de *St Jean* enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux que *St Jean* se remuait toujours dans sa fosse, & fesait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages, qui étaient sûrs que *St Jean* n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. *Sulpice-Sévère*, dans son *Histoire sacrée*, liv. 9, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de *St Jean*; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont

trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les luthériens, les troubles d'Allemagne ; les réformés de France, le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis* : ils ont tous également raison. *Boſſuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'Apocalypſe ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypſe dans le dix-ſeptième ſiècle : *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; *Boſſuet*, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leurs commentaires ; &, comme on l'a déjà dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, & l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques & les proteſtans ont tous expliqué l'Apocalypſe en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait de merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Boſſuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en feſant un acroſtiche de ſon nom ; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de

S[t] Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bête eſt le pape. Un prédicant a démontré que c'eſt *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterre *Guillaume;* il n'eſt pas aiſé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives diſputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel ſur la terre, & touchant le ſoleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troiſièmes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par là; & on retorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet: *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans ſur leurs harpes.* Il eſt clair qu'il vallait mieux reſpecter l'Apocalypſe que la commenter.

Le Camus évêque du Belley fit imprimer au ſiècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypſe*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la

(1) Un ſavant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypſe n'eſt autre choſe que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 eſt la valeur numérale des lettres de ſon nom. Ce livre eſt, ſelon l'auteur, une prédiction des deſordres du règne de *Caligula* faite après coup, & à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raiſon les proteſtans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypſe la puiſſance papale & ſa deſtruction, ont rencontré quelques explications très-frappantes.

vie monacale ; *Apocalypſe de Méliton* , parce que *Méliton* évêque de Sardes au ſecond ſiècle avait paſſé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obſcurités de l'Apocalypſe de *St Jean;* jamais on ne parla plus clairement. L'évêque reſſemble à ce magiſtrat qui diſait à un procureur : *Vous êtes un fauſſaire , un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

L'évêque du Belley ſuppute dans ſon apocalypſe ou révélation , qu'il y avait de ſon temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples ſans rendre le moindre ſervice, ſans s'occuper du plus léger travail. Il comptait ſix cents mille moines dans l'Europe. Le calcul eſt un peu enflé : mais il eſt certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il aſſure que les moines ſont les ennemis des évêques , des curés & des magiſtrats.

Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers , le ſixième privilége eſt la ſureté d'être ſauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis , (*a*) pourvu qu'on aime l'ordre de St François.

Que les moines reſſemblent aux ſinges : (*b*) plus ils montent haut , plus on voit leur cul.

(*c*) Que le nom de *moine* eſt devenu ſi infame & ſi exécrable qu'il eſt regardé par les moines même comme une ſale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur , qui que vous ſoyez , ou miniſtre ou magiſtrat , conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(*a*) Page 89. (*b*) Page 105. (*c*) Page 101.

(*d*) ,, Repréſentez-vous le couvent de l'Eſcurial, ,, ou du mont Caſſin, où les cénobiſtes ont toutes ,, ſortes de commodités néceſſaires, utiles, délectables, ,, ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les cent ,, cinquante mille, les quatre cents mille, les cinq ,, cents mille écus de rente ; & jugez ſi monſieur l'abbé ,, a de quoi laiſſer dormir la méridiane à ceux qui ,, voudront.

,, D'un autre côté repréſentez-vous un artiſan, un ,, laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ſes bras, ,, chargé d'une groſſe famille, travaillant tous les jours ,, en toute ſaiſon comme un eſclave pour la nourrir ,, du pain de douleur & de l'eau des larmes ; & puis, ,, faites comparaiſon de la prééminence de l'une ou de ,, l'autre condition en fait de pauvreté. ,,

Voilà un paſſage de l'*Apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs qui labourent, ſément, & recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. *Le Camus* ſe livrait trop à ſon imagination. *St François de Sales* lui conſeilla de faire des romans de morale ; mais il abuſa de ce conſeil.

(*d*) Pages 160 & 161.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui signifie caché.

ON remarque très-bien, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. *Josephe* l'avoue (*a*) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion ;* & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, (*b*) que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours ; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Josephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte nommé *Théodecte* ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

(*a*) Liv. I, chap. IV. (*b*) Liv. XII, chap. II.

Quant au peuple juif, il eſt certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines écritures, puiſqu'il eſt dit dans le quatrième livre des Rois, (*c*) & dans le deuxième des Paralipomènes (*d*) que ſous le roi *Joſias* on ne les connaiſſait pas, & qu'on en trouva par haſard un ſeul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent diſperſées par *Salmanazar*, n'ont jamais reparu ; & leurs livres, ſi elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent eſclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de ſoixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres ; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puiſque *Eſdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'eſt-à-dire cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours ſacrés ; ils portaient le ſceau de la divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques & les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens & à rejeter,

La prière de Manaſſé roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrième livre des Rois ;

Le troiſième & quatrième livre des Machabées ;

Le quatrième livre d'Eſdras, quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des Juifs ; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de DIEU, ainſi que les autres Juifs.

(*c*) Chap. XXII, v. 8. (*d*) Chap. XXXIV, v. 14.

Les autres livres juifs, rejetés par les feuls proteftans, & regardés par conféquent comme non infpirés par DIEU même, font :

La Sageffe, quoiqu'elle foit écrite du même ftyle que les Proverbes.

L'Eccléfiaftique, quoique ce foit encore le même ftyle.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils foient écrits par un juif; mais ils ne croient pas que ce juif ait été infpiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en foit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troifième auteur ajouta la conclufion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que fes enfans l'*enterrèrent gaiement*.

Le même *Calmet*, à la fin de fa préface, s'exprime ainfi : (*e*) „ Ni cette hiftoire en elle-même, ni la „ manière dont elle eft racontée, ne portent en aucune „ manière le caractère de fable ou de fiction. S'il „ fallait rejeter toutes les hiftoires de l'Ecriture où il „ paraît du merveilleux & de l'extraordinaire, (*f*) où „ ferait le livre facré que l'on pourrait conferver ? „...

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que „ ce livre eft beau, bon, faint, utile, & que c'eft le „ difcours d'un faint poëte & d'un prophète animé „ du St Efprit qui nous inftruit &c. „

Il eft difficile à la vérité de favoir en quel temps fe paffa l'aventure de *Judith*, & où était fituée la ville de Bethulie. On a difputé auffi beaucoup fur le degré

(*e*) Préface de *Tobie*.

(*f*) *Luther* dans la préface allemande du livre de *Judith*.

de ſainteté de l'action de *Judith;* mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à diſputer.

Baruch, quoiqu'il ſoit écrit du ſtyle de tous les autres prophètes.

Eſther. Les proteſtans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reſte du livre, encore que l'on ne ſache pas qui était le roi *Aſſuérus*, perſonnage principal de cette hiſtoire.

Daniel. Les proteſtans en retranchent l'aventure de *Suſanne* & des petits enfans dans la fournaiſe; mais ils conſervent le ſonge de *Nabuchodonoſor* & ſon habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïſe, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de *Moïſe*, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perſes donnaient aux anges. (*g*)

C'eſt là qu'on voit les noms de *Zinguiel*, *Samaël*, *Tſakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïſe* paraît poſtérieur. Il eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de *Moïſe* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas *Moïſe;* & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni*

(*g*) Voyez *Ange*.

la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk;* on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Thetmoſi*, & ſurtout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait leur langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïſe.

CENT trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit: *O roi! cet enfant eſt un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut à *Pharaon*, il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient.... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de

Jocabed sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israëlites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce fut *Moïse*, qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère. Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse* lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête

que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui préſenter un rubis & un charbon ardent; s'il choiſit le charbon, il eſt clair que c'eſt un imbécille qui ne ſera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'eſt ſigne qu'il y entend fineſſe, & alors il faut le tuer.

Auſſitôt on apporte un rubis & un charbon; *Moïſe* ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, gliſſe le charbon à la place de la pierre précieuſe. *Moïſe* mit le charbon dans ſa bouche, & ſe brûla la langue ſi horriblement qu'il en reſta bègue toute ſa vie; & c'eſt la raiſon pour laquelle le légiſlateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïſe avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint ſe plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec ſa femme. *Moïſe* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïſe*. Le bourreau le frappa; mais DIEU changea ſur le champ le cou de *Moïſe* en colonne de marbre; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de temps conduiſit *Moïſe* hors des frontières.

Le jeune hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïſe* fut élu roi & épouſa la veuve. Mais *Moïſe* honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui feſait rien, & conclut à le chaſſer, & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre

Jéthro.

Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait *Moïse* entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïse* engraissa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent, aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhova*) dans un buisson, & DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent chemin fesant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite, il la traita de p.... & le petit *Gerson* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïse* s'en allèrent donc tout seuls dans le

palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha fur eux les deux lions ; mais *Moïſe* les toucha de fa verge, & les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïſe*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous fes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu près comme elles font rapportées dans l'Exode. Il ajoute feulement que *Moïſe* couvrit toute l'Egypte de poux jufqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, felon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec fon armée ; les Juifs coururent après lui, les eaux fe féparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués fur le fable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaïl* & *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le tranſportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïſe.

DIEU avait déclaré au peuple d'Iſraël qu'il ne fortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joſeph*. *Moïſe* le retrouva, & le porta

fur fes épaules en traverfant la mer Rouge. DIEU lui dit qu'il fe fouviendrait de cette bonne action, & qu'il l'affifterait à la mort.

Quand *Moïfe* eut paffé fix-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* affiftait à la converfation. Dès que la première heure fut paffée, il fe mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïfe*, & *Michaël* fe mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; *Moïfe* va mourir, mais nous avons *Jofué* à fa place.

Quand les trois heures furent paffées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excufa, *Michaël* auffi. DIEU refufé par ces deux anges s'adreffe à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'eft moi, dit-il, qui ai été autrefois fon précepteur, je ne tuerai pas mon difciple. Alors DIEU fe fâchant dit au mauvais ange *Samaïl*: Hé bien, méchant, prends donc fon ame. *Samaïl* plein de joie tire fon épée & court fur *Moïfe*. Le mourant fe lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin, lui dit *Moïfe*, oferais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon fur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte foixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux, qui ai vaincu deux rois fi grands que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour

transporter l'ame de *Moïse* ; *Michaël* un manteau de pourpre ; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

DIEU. Tu ne sais ce que tu dis, tu as commis six péchés... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse* : Tu n'as plus que cinq heures

à vivre. Au bout des cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* & *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope* bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE Evangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices. (*)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous apprend que les Georgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces Evangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *Actes des apôtres* ces mots que prononce S[t] *Paul* : (*h*) *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur* JESUS *: car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

S[t] Barnabé, ou plutôt *S[t] Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épître catholique : (*i*)

(*) Voyez la *collection d'anciens évangiles*, volume II Philosophie.

(*h*) Chap. XX, v. 25. (*i*) N° 4 & 7.

Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.

St Clément, dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein, & que vous ne suiviez pas mes commandemens, (k) je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaste & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.* (l)

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du second siècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST *a dit : Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre Evangiles reconnus dans l'Eglise pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par *St Jérome*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St Clément le romain dit, dans sa seconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendrait son règne, répondit : Quand deux seront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens, & le texte est rapporté tout entier par *St Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien & *St Clément* lui-même ? Les paroles qu'il cite sont injurieuses à JESUS-CHRIST ; elles sont

(k) N° 4. (l) N° 8.

entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera *quand deux feront un*, *quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis*, *les calendes grecques :* un tel passage est bien plus rabinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des apôtres* apocryphes; *St Epiphane* les cite. (*m*) C'est dans ces actes qu'il est rapporté que *St Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel ;* & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphème contre *St Paul.*

Des autres livres apocryphes du premier & du second siècles.

I.

LIVRE d'Enoch, septième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidelles conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange.* (*n*)

I I.

LES actes de Ste Thècle & de St Paul écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à *St Paul.* C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St Paul*, déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion ; mais cette

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

(*n*) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peiresc*, conseiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais ; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie !

aventure fut retranchée depuis. C'eſt là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *ſtaturâ brevi*, *calvaſtrum*, *cruribus curvis*, *ſurſum*, *ſuperciliis junctis*, *naſo aquilino*, *plenum gratiâ* DEI.

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par *St Grégoire* de Nazianze, par *St Ambroiſe* & par *St Jean Chryſoſtome* &c. elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'Egliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appelé *l'Evangile*, *la révélation de Pierre. St Clément* d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins ſuppoſé.

V.

Le Teſtament des douze patriarches. On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers temps; car il eſt dit, dans le *Teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptième ſemaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *ſcribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum;* qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élèvera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer JESUS-CHRIST.

VI.

La lettre d'Abgare, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.*

On croit qu'en effet il y avait du temps de *Tibère* un Toparque d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains : mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII.

Les Actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère ſur la mort de JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. *St Pierre* diſpute d'abord avec *Simon* à qui reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le reſſuſcite à moitié, & *St Pierre* achève la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, *St Pierre* le fait tomber ; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *St Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St Paul* qui était du parti de *St Pierre*.

IX.

Les Geſtes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer *St Paul* à Rome deux ans après la mort de *St Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en ſortit du lait au lieu de ſang, & que *Lucina*, femme dévote, le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X.

Les Geſtes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que *St André* alla prêcher dans la ville des

Mirmidons, & qu'il y baptifa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Soſtrate*, de la ville d'Amafée, qui eſt du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André* : ›› Je fuis fi ›› beau que ma mère a conçu pour moi de la paffion ; ›› j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai pris ›› la fuite ; ma mère en fureur m'accufe auprès du ›› proconful de la province de l'avoir voulu violer. ›› Je ne puis rien répondre ; car j'aimerais mieux ›› mourir que d'accufer ma mère. ›› Comme il parlait ainfi, les gardes du proconful vinrent fe faifir de lui. S[t] *André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida fa caufe ; la mère ne fe déconcerta point ; elle accufa S[t] *André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconful auffitôt ordonne qu'on jette S[t] *André* dans la rivière : mais l'apôtre ayant prié DIEU, il fe fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plufieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier S[t] *André* à Patras.

X I.

Les Geſtes de S[t] Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérufalem, & il baptife le greffier avant d'être crucifié.

X I I.

Des Geſtes de S[t] Jean l'évangéliſte. L'auteur raconte qu'à Ephèfe dont S[t] *Jean* était évêque, *Druſilla* convertie par lui ne voulut plus de la compagnie de fon mari *Andronic*, & fe retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la preffa quelquefois dans ce tombeau même de condefcendre

à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari & par ſon amant, ſouhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de ſa perte, fut encore plus furieux d'amour; il gagna par argent un domeſtique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille ſa maîtreſſe de ſon linceuil, il s'écrie : ,, Ce que tu n'as pas voulu ,, m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte. ,, Et dans l'excès horrible de ſa démence, il aſſouvit ſes déſirs ſur ce corps inanimé. Un ſerpent ſort à l'inſtant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le ſerpent le tue; il en fait autant du domeſtique complice, & ſe roule ſur ſon corps. *St Jean* arrive avec le mari; ils ſont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St Jean* ordonne au ſerpent de s'en aller, le ſerpent obéit. Il demande au jeune homme comment il eſt reſſuſcité? *Callimaque* répond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit : ,, Il fallait que tu mouruſſes ,, pour revivre chrétien. ,, Il demanda auſſitôt le baptême, & pria *St Jean* de reſſuſciter *Druſilla*. L'apôtre ayant ſur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Druſilla* le ſupplièrent de vouloir bien auſſi reſſuſciter le domeſtique. Celui-ci, qui était un païen obſtiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Ariſtodeme grand-prêtre d'Ephèſe, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas ſe convertir : il dit à *St Jean* : ,, Permettez que je vous empoiſonne, & ſi ,, vous n'en mourez pas, je me convertirai. ,, L'apôtre accepte la propoſition : mais il voulut qu'auparavant *Ariſtodème* empoiſonnât deux éphéſiens condamnés à

mort. *Ariſtodème* auſſitôt leur préſenta le poiſon ; ils expirèrent ſur le champ. *St Jean* prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts ; & le grand-prêtre ſe convertit.

St Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit : „ Il eſt „ temps que tu viennes à mon feſtin avec tes frères. „ Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'Hiſtoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perſe, y exécutent des choſes auſſi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St André.*

XIV.

Les Geſtes de St Matthieu apôtre & évangéliſte. St Matthieu va en Ethiopie dans la grande ville de Nadaver : il y reſſuſcite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des égliſes chrétiennes.

XV.

Les Geſtes du bienheureux Barthélemi dans l'Inde. Barthélemi va d'abord dans le temple d'*Aſtarot*. Cette déeſſe rendait des oracles, & guériſſait toutes les maladies ; *Barthélemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* diſpute avec lui ; le démon déclare devant le roi qu'il eſt vaincu. *St Barthélemi* ſacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI.

Les Geſtes du bienheureux Thomas apôtre de l'Inde. St Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St Barthélemi ;* il eſt enfin martyriſé, & apparaît à *Xiphoro* & à *Suſani.*

XVII.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire ſacrifier à *Mars ;* mais il fit ſortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres ; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt-ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville ; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par *Abdias*, évêque de Babylone, & ſont traduites par *Jules* africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies attribuées à *St Jacques*, à *St Pierre*, à *St Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait voir la fauſſeté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à *St Auguſtin*, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole :* mais il ne prétend pas ſans doute que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Rufin* & enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion les apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, *Pierre* dit : *Je crois en* DIEU *le père tout-puiſſant.* André, *Et en* JESUS-CHRIST *ſon fils.* Jacques, *Qui a été conçu du* SAINT-ESPRIT. Et qu'ainſi chaque apôtre ayant prononcé un article, le ſymbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire ; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole dont les apôtres ont enſeigné

la ſubſtance. La vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Conſtitutions apoſtoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des ſaints apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par *St Clément* le romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoient ſavans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & ſurtout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon :* ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du ſecond ſiècle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre les évêques ſont regardés comme les juges des fidelles ; & l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction.

Il eſt dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui ſuppoſe une juriſdiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI : *L'évêque eſt votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille : au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre ; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque & la couronne de l'Eglise. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servi d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révérer l'évêque „ comme un roi, l'honorer comme le maître, lui „ donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos „ prémices, vos décimes, vos épargnes, les présens „ qu'on vous a faits, votre froment, votre vin, votre „ huile, votre laine & tout ce que vous avez. „ Cet article est fort.

Au chapitre LVII. „ Que l'église soit longue, „ qu'elle regarde l'Orient, qu'elle ressemble à un „ vaisseau, que le trône de l'évêque soit au milieu ; „ que le lecteur lise les livres de *Moïse*, de *Josué*, des „ Juges, des Rois, des Paralipomènes, de *Job* &c. „

Au chapitre XVII du livre III. „ Le baptême est „ donné pour la mort de JESUS, l'huile pour le SAINT-„ ESPRIT. Quand on nous plonge dans la cuve, „ nous mourons ; quand nous en sortons, nous ressuscitons. *Le père est le* DIEU *de tout*, CHRIST est fils „ unique DIEU, fils aimé & seigneur de gloire. Le „ saint Souffle est *Paraclet* envoyé de CHRIST, docteur „ enseignant, & prédicateur de CHRIST. „

Cette doctrine ferait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII du livre V, on cite des vers des fibylles fur l'avénement de JESUS, & fur la réfurrection. C'eft la première fois que les chrétiens fuppoférent des vers des fibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chap. XXVIII du livre VI, la pédéraftie & l'accouplement avec les bêtes font défendus aux fidelles.

Au chap. XXIX, il eft dit ,, qu'un mari & une ,, femme font purs en fortant du lit, quoiqu'ils ne fe ,, lavent point. ,,

Au chap. V du liv. VIII, on trouve ces mots: ,, DIEU *tout puiffant*, donne à l'évêque par ton CHRIST ,, la participation du S[t] Efprit. ,,

Au chap. VI. ,, Recommandez-vous au feul DIEU ,, par JESUS-CHRIST, ,, ce qui n'exprime pas affez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII, eft la conftitution de *Jacques* frère de *Zébédée*.

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expreffions ne font pas aujourd'hui affez correctes.

XXI.

LES canons apoftoliques. Le fixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne fe fépare de fa femme fous prétexte de religion; que s'il s'en fépare il foit excommunié; que s'il perfevère il foit chaffé.

Le

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le XIXe, que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Le XXIe & XXIIe, que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LVe, si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

LES reconnaissances de St Clément à Jacques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *Utrumne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omninò postea sim futurus?* (*o*) *St Clément* agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un *Ixion* & un *Tantale* &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra *St Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputèrent ensemble, & *St Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de JESUS. *Clément* se fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

(*o*) N° XVII & dans l'exorde.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât il proposa à St *Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Dosithée* & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. *Dosithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant passé au travers du corps de *Simon* comme au travers de la fumée, *Dosithée* l'adora & devint son lieutenant; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la Lune elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de S[t] *Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de *Sères*, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes; après eux viennent les brachmanes, auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur & de justice.

XXIII.

LA lettre de S[t] Pierre à S[t] Jacques, & la lettre de S[t] Clément au même S[t] Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem & toutes les églises. La lettre de S[t] *Pierre* ne contient rien de curieux, mais celle de S[t] *Clément* est très-remarquable; il prétend que S[t] *Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidelles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que S[t] *Pierre* eût été supplicié, puisque cette

lettre attribuée à *St Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St Pierre*. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de St Clément au nombre de dix-neuf. Il raconte dans sa première homélie ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher *St Pierre* avec *St Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38, un passage bien plus extraordinaire; c'est *St Pierre* lui-même qui parle de l'ancien testament; & voici comme il s'exprime :

„ La loi écrite contient certaines choses fausses
„ contre la loi de DIEU créateur du ciel & de la terre ;
„ c'est ce que le diable a fait pour une juste raison,
„ & cela est arrivé aussi par le jugement de DIEU afin
„ de découvrir ceux qui écouteraient avec plaisir ce
„ qui est écrit contre lui &c. &c. „

Dans la sixième homélie *St Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de *Tibère;* il dit à *Appion*, qu'il est amoureux d'une égyptienne; & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St Clément* fait la réponse au nom de l'égyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des dieux.

XXV.

Deux épîtres de St Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les

apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très-bien faire que *St Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'Egliſe de Corinthe & celle de Rome. L'Egliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la première, ſe gouvernait en commun ; il n'y avait preſque point de diſtinction entre les prêtres & les ſéculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque ; tous avaient également voix délibérative ; du moins pluſieurs ſavans le prétendent. *St Clément* dit aux Corinthiens, dans ſa première épître : » Vous qui avez jeté les » premiers fondemens de la ſédition, ſoyez ſoumis » au prêtres, corrigez-vous par la pénitence, & » fléchiſſez les genoux de votre cœur ; apprenez à » obéir. » Il n'eſt point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expreſſions.

C'eſt dans la ſeconde épître qu'on trouve encore cette réponſe de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, ſur ce qu'on lui demandait quand viendrait ſon royaume des cieux. *Ce ſera*, dit-il, *quand deux ſeront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI.

Lettre de St Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponſe de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,

ſon dévot Ignace.

„ VOUS deviez me conſoler, moi néophyte & diſ-
„ ciple de votre *Jean*. J'ai entendu pluſieurs choſes
„ admirables de votre JESUS, & j'en ai été ſtupéfait;
„ je déſire de tout mon cœur d'en être inſtruit par
„ vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité,
„ & qui avez ſu tous ſes ſecrets. Portez-vous bien
„ & confortez les néophytes qui ſont avec moi de vous
„ & par vous, *Amen*. „

REPONSE DE LA STE VIERGE,

à Ignace ſon diſciple chéri.

L'humble ſervante de JESUS-CHRIST.

„ TOUTES les choſes que vous avez appriſes de
„ *Jean* ſont vraies; croyez-les, perſiſtez-y, gardez
„ votre vœu de chriſtianiſme, conformez-lui vos
„ mœurs & votre vie; je viendrai vous voir avec *Jean*,
„ vous & ceux qui ſont avec vous. Soyez ferme dans
„ la foi, agiſſez en homme; que la ſévérité de la
„ perſécution ne vous trouble pas; mais que votre
„ eſprit ſe fortifie, & s'exulte en DIEU votre ſauveur,
„ *Amen*. „

On prétend que ces lettres ſont de l'an 116 de notre ère vulgaire; mais elles n'en ſont pas moins fauſſes, & moins abſurdes: ce ſerait même une inſulte à notre ſainte religion, ſi elles n'avaient pas été écrites dans un eſprit de ſimplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des apôtres On y trouve ce paſſage: „ *Paul* homme de petite taille, au nez aquilin, au

„ visage angélique, instruit dans le ciel, a dit à „ *Plantilla* la romaine avant de mourir : Adieu, „ *Plantilla*, petite plante de salut éternel, connais ta „ noblesse, tu es plus blanche que la neige, tu es „ enregistrée parmi les soldats de CHRIST, tu es héri„ tière du royaume céleste. „ Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze apocalypses, qui sont attribuées aux patriarches & prophètes, à S[t] *Pierre*, à *Cérinthe*, à S[t] *Thomas*, à S[t] *Etienne* protomartyr, deux à S[t] *Jean* différentes de la canonique, & trois à S[t] *Paul*. Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de S[t] *Jean*.

XXIX.

Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre, il lui tendit la main & la tira du fleuve; & il disait dans son cœur : *Que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs!*

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : *Bonjour, Hermas.* Cette femme était l'Eglise chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit

où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille; mais sa vieillesse était fraîche; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne? C'est ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU; *je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité.* (*p*) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur; gardez ses commandemens; n'admettez dans votre cœur aucun désir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal, ce sera-là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles qui figurent visiblement les vertus.

(*p*) *Similit.* 5e, livre III.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte; elle ſerait immenſe ſi on voulait entrer dans tous les détails. Finiſſons par les ſibylles.

XXX.

Les ſibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Egliſe, c'eſt la prodigieuſe quantité de vers attribués aux anciennes ſibylles en faveur des myſtères de la religion chrétienne. (*q*) *Diodore* de Sicile n'en reconnaiſſait qu'une, qui fut priſe dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette ſibylle, c'eſt-à-dire de cette prophéteſſe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la ſibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles ſe rendaient en vers, toutes les ſibylles ne manquèrent pas d'en faire; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroſtiches. Pluſieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle ſelon la ſcience, non-ſeulement détournèrent le ſens des anciens vers qu'on ſuppoſait écrits par les ſibylles, mais ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration & à l'enthouſiaſme d'une prophéteſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jeſus*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur*, & ces vers diſaient qu'*avec cinq pains & deux poiſſons il nourrirait cinq mille*

(*q*) *Diodore*, livre IV.

hommes au désert, & qu'en ramassant les morceaux qui resteront il remplirait douze paniers.

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérusalem céleste, que *Justin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance, au quatrième siècle, recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de *David*.

Solvet sæclum in favillâ
Teste David cum sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes, on pourrait en rapporter plus de cent; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne; parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse sont ses attributs; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'aient ensanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui eſt très-vraiſemblable; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *ſoin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing* &c. il eſt certain que cet expreſſion, bannie aujourd'hui mal à propos du langage, eſt très-néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne* s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis; je fus *déſapointé*. Comment expliquerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne? A-t-il été trompé dans ſon attente? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire: *vous me devez cinq pièces de douze ſous*, quand vous pouvez dire: *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *déſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très-énergiques; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT,

Termes du palais.

CE sont procès par écrit. On *appointe* une cause ; c'est-à-dire que les juges ordonnent que les parties produisent par écrit les faits & les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jésuites, s'exprime ainsi : *Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause, ils sont d'avis de l'apointer au lieu de la juger.*

Ils espéraient qu'on apointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaidait contr'eux trouva heureusement leur explication du mot *appointer ;* il en fit part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'apointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les jésuites, à commencer par le père-général, restitueraient l'argent de la banqueroute avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume ; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

APOSTAT.

C'EST encore une question parmi les savans, si l'empereur *Julien* était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans lorsque l'empereur *Constance*, plus barbare encore que *Constantin*, fit égorger son père & son frère, & sept de ses cousins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère *Gallus :* mais il fut toujours traité très-durement

par *Constance*. Sa vie fut long-temps menacée ; il vit bientôt assassiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui restait. Les sultans turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille constantine. L'étude fut la seule consolation de *Julien* dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable qu'il ne suivit celle de son oncle *Constance* que pour éviter l'assassinat. *Julien* fut obligé de cacher son esprit, comme avait fait *Brutus* sous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que son oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement de la religion de son persécuteur, surtout quand il veut dominer sur la conscience.

Une autre probabilité, c'est que dans aucun de ses ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ses lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusement *la tache de son baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'association aux mystères de *Cérès*. En un mot, ni ses amis, ni ses ennemis ne rapportent aucun fait, aucun discours qui puisse prouver qu'il ait jamais cru au christianisme, & qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des dieux de l'empire.

S'il est ainsi, ceux qui ne le traitent point d'apostat paraissent très-excusables.

La ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un ſage, un ſtoïcien égal à *Marc-Aurèle.* On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme *Prudentius* ſon contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum.* Il dit de *Julien :*

Ductor fortiſſimus armis
Conditor & legum celeberrimus : ore manuque
Conſultor patriæ ; ſed non conſultor habendæ
Relligionis : amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, ſed non eſt perfidus orbi.

Fameux par ſes vertus, par ſes lois, par la guerre,
Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'eſprit que ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche, d'après S[t] *Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande.* Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, ſifflé à la comédie, ſe moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille.* Oſerais-tu eſpérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que ſa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laiſſons l'ex-jéſuite *Patouillet* & l'ex-jéſuite *Nonotte* &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'apoſtat.* Hé, gredins! ſon ſucceſſeur chrétien, *Jovien*, l'appela *divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-

même. (*a*) Il difait en fe trompant : *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils font déjà affez malheureux d'errer dans la chofe la plus importante.*

Ayons pour lui la même compaffion, puifque nous fommes fûrs que la vérité eft de notre côté.

Il rendait exactement juftice à fes fujets, rendons-la donc à fa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il eft vrai, élu par une brigue de fcélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *George Biordos.* (1) Ses mœurs étaient plus baffes que fa naiffance, il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la fuperftition à tous les vices; avare, calomniateur, perfécuteur, impofteur, fanguinaire, féditieux, détefté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins fur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

» Quoi! au lieu de me réferver la connaiffance de » vos outrages, vous vous êtes laiffés emporter à la » colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que » vous reprochez à vos ennemis! *George* méritait » d'être traité ainfi; mais ce n'était pas à vous d'être » fes exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait deman- » der juftice &c. »

On a ofé flétrir *Julien* de l'infame nom d'*intolérant* & de *perfécuteur*, lui qui voulait extirper la perfécution & l'intolérance. Relifez fa lettre cinquante-deuxième,

(*a*) Lettre LII de l'empereur *Julien.*

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au 18e fiècle. Comme il reffemblait beaucoup à *George* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* fon diocéfain s'eft amufé à joindre au nom de l'evêque le furnom de *Biordos.*

& respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance?

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

Il est très-vraisemblable que lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse, il eut besoin d'argent; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur temple détruit en partie par *Titus*, & dont il restait les fondemens, une muraille entière & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem, & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de

Joseph. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés, du temps de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée ? (*b*) Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains ? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres ? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage ; ils sont fréquens en Syrie ; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu ! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple ? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage ? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots :
» Que diront les Juifs de leur temple qui a été détruit
» trois fois, & qui n'est point encore rebâti ? Ce n'est
» point un reproche que je leur fais, puisque j'ai

(*b*) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Herode* & de *Salomon* ; & ce nouveau temple fut consacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob* que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore : il ne fut jamais entièrement démoli : mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

» voulu

» voulu moi-même relever ses ruines; je n'en parle
» que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes
» qui trompaient de vieilles femmes imbécilles. *Quid de templosuo dicent, quod, cùm tertiò sit eversum, nondum ad hodiernam usque diem instauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de *la Blétrie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (*c*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois temples détruits? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (*d*)

(*c*) Page 399.

(*d*) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du temple, puisqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

L'abbé de *la Blétrie* le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (*e*) *des vertus apparentes & des vices réels ;* mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le sera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de *la Blétrie* regarde seulement le feu de la St Jean, il verra que la flamme monte toujours en pointe ou en onde, & qu'elle ne

(*e*) Préface de *la Blétrie*.

ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſottiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe & une hauteur révoltante.

Au reſte la choſe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéreſſe la ſoi & les mœurs: & nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique. (*f*)

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire; mais on demande ſouvent: Les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que ſont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où ſont-ils morts? ont-ils eu un diſtrict? ont-ils exercé un miniſtère civil? avaient-ils une juriſdiction ſur les fidelles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie? des rites, des cérémonies?

I.

Les apôtres étaient-ils mariés?

IL exiſte une lettre attribuée à *St Ignace* le martyr, dans laquelle ſont ces paroles déciſives: „Je me ſou„viens de votre ſainteté comme d'*Elie*, de *Jérémie*, „de *Jean-Baptiſte*, des diſciples choiſis, *Timothée*, „*Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la chaſ„teté: mais je ne blâme point les autres bienheureux „qui ont été liés par le mariage; & je ſouhaite

(*f*) Voyez *Julien le philoſophe.*

„ d'être trouvé digne de DIEU, en suivant leurs vestiges dans son règne, à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, „ de *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres prophètes „ tels que *Pierre* & *Paul*, & des autres apôtres qui „ ont été mariés. „

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St Paul* s'y trouve. (*a*) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *non negamus in quibusdam græcis codicibus ;* mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwell*. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire sa première épître aux Corinthiens, (*c*) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : „ N'avons-nous pas droit de manger & de

(*a*) 3°. *Baronius*, anno 57.
(*b*) Voyez *Cotellier*, tome II, page 242.
(*c*) Chap. IX, vers. 5 & 6.

›› boire chez vous? n'avons-nous pas droit d'y amener
›› notre femme, notre sœur, comme les autres apôtres,
›› & les frères du Seigneur, & *Céphas*? serions-nous
›› donc les seuls *Barnabé* & moi qui n'aurions pas ce pou-
›› voir? Qui va jamais à la guerre à ses dépens? (*d*) ››

Il est clair par ce passage que tous les apôtres étaient mariés aussi-bien que *S[t] Pierre*. Et *S[t] Clément* d'Alexandrie déclare (*e*) positivement que *S[t] Paul* avait une femme.

La discipline romaine a changé : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers temps. (Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe*.)

I I.

Des enfans des apôtres.

ON a très-peu de notions sur leurs familles. *S[t] Clément* d'Alexandrie dit (*f*) que *Pierre* eut des enfans; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les *Actes des apôtres* (*g*) spécifient *S[t] Philippe* dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est *S[te] Hermione*.

Eusèbe rapporte (*h*) que *Nicolas*, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec *S[t] Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dit : *Je suis prêt à la*

(*d*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye; les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires; les Arabes; tous les peuples conquerans.

(*e*) Stromat liv. III.

(*f*) Stromat. liv. VII, & *Eusèbe* liv. III, chap. XXX

(*g*) Act. chap. XXI. (*h*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXIX.

céder ; que celui qui la voudra l'époufe. Les apôtres n'acceptèrent point fa propofition. Il eut de fa femme un fils & des filles.

Cléophas, felon *Eufèbe* & *St Epiphane*, était frère de *St Jofeph*, & père de *St Jacques le mineur* & de *St Jude*, qu'il avait eus de *Marie* fœur de la Ste Vierge. Ainfi *St Jude* l'apôtre était coufin germain de JESUS-CHRIST.

Egéfippe, cité par *Eufèbe*, dit que deux petits-fils de *St Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, (*i*) comme defcendans de *David*, & ayant un droit inconteftable au trône de Jérufalem. *Domitien* craignant qu'ils ne fe ferviffent de ce droit, les interrogea lui-même; ils expofèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent qu'ils poffédaient trente-neuf arpens de terre, lefquels payaient tribut; & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce ferait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laiffa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas perfécuteur.

Voilà, fi je ne me trompe, tout ce qu'on fait des enfans des apôtres.

III.

Où les apôtres ont-ils vécu? où font-ils morts?

SELON *Eufèbe*, (*k*) *Jacques, furnommé le jufte*, frère de JESUSCHRIST, fut d'abord placé le premier *fur le trône épifcopal* de la ville de Jérufalem; ce font fes propres mots. Ainfi, felon lui, le premier évêché fut

(*i*) *Eufèbe*, liv. III, chap. XX. (*k*) *Eufèbe*, liv. III.

celui de Jérufalem, fuppofé que les Juifs connuffent le nom d'*évêque*. Il paraiffait en effet bien vraifemblable, que le frère de JESUS fût le premier après lui; & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre falut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épifcopal*, c'eft un terme dont *Eufébe* fe fert par anticipation. On fait affez qu'alors il n'y avait ni trône ni fiége.

Eufébe ajoute, d'après *St Clément*, que les autres apôtres ne conteftèrent point à *St Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Afcenfion. *Le Seigneur*, dit-il, *après fa réfurrection, avait donné à Jacques, furnommé le jufte, à Jean & à Pierre le don de la fcience;* paroles bien remarquables. *Eufébe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le fecond. *Pierre* ne vient ici que le dernier; il femble jufte que le frère & le difciple bien-aimé de JESUS paffent avant celui qui l'a renié. L'Eglife grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où eft la primauté de *Pierre*? Les catholiques romains répondent : S'il n'eft pas nommé le premier chez les pères de l'Eglife, il l'eft dans les *Actes des apôtres*. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque; & la difpute fubfiftera autant que ces Eglifes.

St Jacques, ce premier évêque de Jérufalem, frère du Seigneur, continua toujours à obferver la loi mofaïque. Il était récabite, ne fe fefant jamais rafer, marchant pieds nus, allant fe profterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & furnommé par les Juifs *Oblia*, qui fignifie *le jufte*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour favoir qui était JESUS-CHRIST : (*l*)

(*l*) *Eufébe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.

mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *S[t] Jacques le mineur* que nous venons de parler.

S Jacques le majeur était son oncle, frère de *saint Jean* l'évangéliste, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. (*m*) On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

S[t] Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'Eglise d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (*n*)

S[t] André, frère de *S[t] Pierre*, quitta l'école de *S[t] Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

S[t] Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Capadoce, dans Antioche, à Babylone. Les *Actes des apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome. *S[t] Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *S[t] Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *S[t] Irénée*, après *S[t] Justin*, dit expressément que *S[t] Pierre* & *S[t] Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *S[t] Lin*. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *S[t] Lin* pour inspecteur de la

(*m*) *Eusebe*, liv. III. (*n*) *Eusebe*, liv. III.

ſociété chrétienne naiſſante à Rome, on inſère qu'ils ne la conduiſirent pas, & qu'ils ne reſtèrent point dans cette ville.

La critique a jeté ſur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St Pierre* vint à Rome ſous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, eſt inſoutenable, puiſque *Néron* ne régna que treize années. La chaiſe de bois qui eſt enchâſſée dans l'égliſe à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St Pierre;* le bois ne dure pas ſi long-temps; & il n'eſt pas vraiſemblable que *St Pierre* ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puiſqu'il eſt avéré que les juiſs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, eſt que *St Paul* dans ſon épître écrite de Rome aux Coloſſiens, (*o*) dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par *Ariſtarque, Marc*, & un autre qui portait le nom de *Jeſus.* Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavans hommes.

Dans ſa lettre aux Galates, il dit (*p*) *qu'il obligea Jacques, Céphas & Jean qui étaient colonnes*, à reconnaître auſſi pour colonnes lui & *Barnabé.* S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que *St Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en eſt pas moins fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en eſt pas moins reſſuſcité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

(*o*) Coloſſ. ch. IV, verſ. 10 & 11. (*p*) Chap. II, verſ. 9.

Nicéphore Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit que *Pierre était menu, grand & droit, le viſage long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu.* C'eſt ainſi que dom *Calmet* traduit ce paſſage. Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible.*

S[t] *Barthélemi*, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (*q*) fils de *Ptolomée*. Les *Actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Euſèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuſe, dans la Perſe & dans l'Abiſſinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de ſa vie & de ſa mort eſt très-incertain. On a prétendu qu'*Aſtyage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette hiſtoire eſt regardée comme fabuleuſe par tous les bons critiques.

S[t] *Philippe*. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingts ſept ans, & mourut paiſiblement ſous *Trajan*.

S[t] *Thomas-Didyme*. *Origène*, cité par *Euſèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perſes, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme ſi les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptiſa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un ſoufflet à S[t] *Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais aſſurent qu'il fut martyriſé à Méliapour, dans la preſqu'île de l'Inde. L'Egliſe grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de là on porta ſon corps à Edeſſe. Ce qui fait croire encore à quelques moines

(*q*) Nom grec & hébreu, ce qui eſt ſingulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs helleniſtes loin de Jéruſalem.

qu'il alla dans l'Inde, c'eſt qu'on y trouva, vers la côte d'Omus, à la fin du quinzième ſiècle, quelques familles neſtoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondafer;* mais les ſavans rejettent toutes ces hiſtoires.

St Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de St Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St Matthieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre long-temps, & mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouſer ſa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de *St Matthieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

St Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie & de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

St Thadée ou *Lébée*, le même que *St Jude*, que les Juifs appellent, dans St Matthieu, (*r*) *frère de* JESUS-CHRIST; & qui, ſelon *Euſèbe*, était ſon couſin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

(*r*) *Matth.* chap. XIII, verſ. 55.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

S[t] Paul n'était pas un des douze apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit: (*s*) Tu es fou, *Paul;* tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens. (*t*) „ Ne suis-je pas libre, ne suis-je pas „ apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur? n'êtes-vous „ pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand je ne „ serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis à „ votre égard....... Sont-ils ministres du CHRIST? „ Quand on devrait m'accuser d'impudence, je le „ suis encore plus. „

Il se peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS, au contraire, il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de *S[t] Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval; & par son enlèvement au troisième ciel.

(*s*) Act. chap. XXVI. (*t*) I[re] aux Corint. ch. IX.

S[t] Epiphane cite des *Actes des apôtres* (*u*) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Eglise; actes très-anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *S[t] Paul*.

C'est là qu'il est dit que *S[t] Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus;* & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de *Gamaliel;* que dans ce dessein, il se rendit prosélyte juif & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat & toute la loi.

Cumque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse, postea quod virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversus circumcisionem ac sabbathum totamque legem scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de *S[t] Paul;* qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *S[t] Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures; (*x*) il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes. (*y*)

(*u*) *Hereses*, liv. XXX, §. 6.

(*x*) Seconde épit. aux Corint. ch. XI, v. 13. (*y*) Ch. III, v. 2.

St Jérôme prétend (2) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain ni à Tarsis, ni à Galgala; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *Actes des apôtres*, qui sont inspirés par le St Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *St Jérôme*, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *St Pierre* & de *St Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Ste Thècle*, qui, bien que non canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, disent ces actes, de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reste, ces *Actes de St Paul* & de *Ste Thècle* furent composés, selon *Tertullien*, par un asiatique, disciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris & même déposé, c'est-à-dire exclus de l'assemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de déposition proprement dite.

IV.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens, des récabites, des

(2) *St Jérôme*, épitre à *Philemon*.

thérapeutes, des disciples de *Jean*, & surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

S[t] Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. *S[t] Paul*, qui était encore moins apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant; il tance rudement *S[t] Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour à tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *S[t] Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames*. (*a*) Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres;* mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (*b*) pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. (*c*)

De jurisdiction, de puissance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *S[t] Pierre;* pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu, par un petit mensonge, la sainteté de leurs largesses; mais ce n'est pas *S[t] Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute

(*a*) Epît. I[re], ch. II. (*b*) Actes ch. VI, vers. 2.
(*c*) Voyez l'article *Eglise*.

d'*Ananiah;* il la lui reproche; il lui dit: (*d*) *Vous avez menti au St Esprit*, & *Ananiah* tombe mort. Enfuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge; ce qui femble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui difant: *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ?* la femme répond comme fon mari. Il eft étonnant qu'en arrivant fur le lieu, elle n'ait pas fu la mort de fon époux; que perfonne ne l'en ait avertie; qu'elle n'ait pas vu dans l'affemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait caufer, & furtout la crainte mortelle que la juftice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eft étrange que cette femme n'ait pas rempli la maifon de fes cris, & qu'on l'ait interrogée paifiblement comme dans un tribunal févère, où les huiffiers contiennent tout le monde dans le filence. Il eft encore plus étonnant que *St Pierre* lui ait dit: *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre; ils vont t'y porter*. Et dans l'inftant la fentence eft exécutée. Rien ne reffemble plus à l'audience criminelle d'un juge defpotique.

Mais il faut confidérer que *St Pierre* n'eft ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du St Efprit; que c'eft à eux qu'*Ananiah* & fa femme ont menti; & que ce font eux qui les puniffent par une mort fubite; que c'eft même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui en donnant leurs biens à l'Eglife, & qui en difant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chofe pour des ufages profanes. Le judicieux dom *Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent fur le falut de ces deux premiers chrétiens, dont le

(*d*) Actes chap. V.

péché

péché consiſtait dans une ſimple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction, aucune puiſſance, aucune autorité que celle de la perſuaſion, qui eſt la première de toutes, & ſur laquelle toutes les autres ſont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiſtoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient aſſemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Eſprit. JESUS était leur véritable, leur ſeul ſupérieur; il leur avait dit: (*e*) *N'appelez perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui eſt dans le ciel. Ne déſirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un ſeul maître; & que vous êtes tous frères; ni qu'on vous appelle docteurs, car votre ſeul docteur eſt* JESUS. (*f*)

Il n'y avait du temps des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'aſſembler, nulle cérémonie. Les diſciples baptiſaient les catéchumènes; on leur ſoufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Eſprit ſaint avec le ſouffle, (*g*) ainſi que JESUS-CHRIST avait ſoufflé ſur les apôtres; ainſi qu'on ſouffle encore aujourd'hui en pluſieurs égliſes dans la bouche d'un enfant quand on lui adminiſtre le baptême. Tels furent les commencemens du chriſtianiſme. Tout ſe ſeſait par inſpiration, par enthouſiaſme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il eſt permis de comparer un moment des ſociétés judaïques devenues réprouvées, à des ſociétés conduites par

(*e*) *St Matt.* ch. XXIII. (*f*) Voyez *Egliſe*. (*g*) *St Jean*, ch. XX, v. 22.

JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires; l'Eglise s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui serait rapide pour une tortue, serait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de vos instrumens, est un

crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse, qui conduisent à son centre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient conclure tout aussi-bien que toutes les apparences étant fausses, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire : je suis venu ; mais, il me semble que je suis venu. Et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils

s'y promènent comme dans un vaſte pays. Et ceux qui ſont ſur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur eſpèce ſur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire ſur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne ſentez les choſes que de la manière dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le ſoleil ſous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations?

APPARITION.

CE n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la St Barthelemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords

ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que dans la ſuite des temps, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur enthouſiaſme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'eſt alors qu'on a beſoin du conſeil d'un honnête homme, & ſurtout d'un bon médecin.

Les hiſtoires des apparitions ſont innombrables. On prétend que ce fut ſur la foi d'une apparition que *St Théodore*, au commencement du quatrième ſiècle, alla mettre le feu au temple d'Amaſée, & le réduiſit en cendre. Il eſt bien vraiſemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même eſt ſi criminelle, dans laquelle pluſieurs citoyens périrent, & qui expoſait tous les chrétiens à une juſte vengeance.

Que *Ste Potamienne* ait apparu à *St Baſilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien réſulté qui troublât l'Etat. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St Victor;* mais que *St Benoît* ait vu l'ame

de *S[t] Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *S[t] Benoît* marcher fur un tapis étendu depuis le ciel jufqu'au mont Caffin, cela eft plus difficile à croire.

On peut douter de même, fans offenfer notre augufte religion, que *S[t] Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel;* & qu'un faint ermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet : car après tout il ne ferait pas aifé d'expliquer nettement comment une ame marche fur un tapis, comment on l'enchaîne dans un batteau, & comment on la fouette.

Mais il fe peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de femblables vifions ; on en a mille exemples de fiècle en fiècle. Il faut être bien éclairé pour diftinguer dans ce nombre prodigieux de vifions celles qui viennent de DIEU même, & celles qui font produites par la feule imagination.

L'illuftre *Boffuet* rapporte, dans l'*Oraifon funèbre de la princeffe palatine*, deux vifions qui agirent puiffamment fur cette princeffe, & qui déterminèrent toute la conduite de fes dernières années. Il faut croire ces vifions céleftes, puifqu'elles font regardées comme telles par le difert & favant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypfe eft couverte.

Il dit donc que la princeffe palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne fa fœur, (*a*) vendu le duché de Rételois un million, marié

(*a*) *Oraifons funèbres*, pages 310 & fuivantes, édition de 1749.

avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie: *Rendez-lui son poulet; si vous le privez de son manger, il sera mauvaise garde. Non*, s'écria la princesse, *je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princesse palatine; la poule était l'Eglise; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg St Jacques à Paris devant toute la maison de *Condé;* il leur dit ces paroles remarquables: *Ecoutez, & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Hé! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que

celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses de Port-royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude* sur les variations de l'Eglise ; contre le docteur *Dupin* sur la Chine ; contre le père *Simon* sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'Eglise gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelait *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste Catherine* de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable, puisqu'elle est attestée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confessait, & même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maisons pour présent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique*, abbesse du Port-royal, à sœur *Dorothée*, est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janséniste*, c'est le sieur *Dufossé*, auteur des mémoires de *Pontis*. La mère *Angélique*, long-temps

après sa mort, vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place, avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fît venir sœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufossé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue & du pape *Urbain VI*, lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglise; mais il a quelques doutes sur les autres jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes & les molinistes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Illiacos intrà muros peccatur & extrà.* (*)

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en fesaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire; alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

Le sage, le prompt apropos,
Dieu qu'à tort oublia la fable.

(*) Voyez *Vision* & *Vampires*.

Tous les heureux ſuccès en tout genre ſont fondés ſur les choſes dites ou faites à propos.

Arnaud de Breſſe, *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas aſſez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore aſſez irrités: l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis ſous les yeux de tout le monde les abus dont on ſe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du ſeizième ſiècle vinrent très *à propos* & réuſſirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'hiſtoire ait fait mention eſt celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'eſprit préſent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien: *Ce coq chante bien: iſte gallus bene cantat.* (*a*) *Danez* répondit par cette terrible réplique: *Plût à* DIEU *que Pierre ſe repentît au chant du coq!*

La plupart des recueils de bons mots ſont remplis de réponſes très-froides. Celle du marquis *Maſei*, ambaſſadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eſt ni froide, ni injurieuſe, ni piquante, mais c'eſt un bel apropos. Le pape ſe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les égliſes de Sicile qu'il avait interdites: *Pleurez*, *ſaint pere*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une choſe dite hors de propos, un *ſpropoſito.* Ce mot manque à notre langue.

(*a*) Les dames, qui pourront lire ce morceau, ſauront que *Gallus* ſignifie *Gaulois* & *Coq*.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell*, ſous *Eliſabeth* ou ſous *Charles II*, le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

Céſar, né du temps de *Scipion l'africain*, n'aurait pas ſubjugué la république romaine ; & ſi *Mahomet* revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus chérif de la Mecque. Mais ſi *Archimède* & *Virgile* renaiſſaient, l'un ſerait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.

ARABES,

Et par occaſion du livre de Job.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à préſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il eſt pourtant certain que les Arabes étaient quelque choſe long-temps avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes diſent que *Moïſe* épouſa une fille arabe, & ſon beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka ou la Mecque paſſa, & non ſans vraiſemblance, pour une des plus anciennes villes du monde ; & ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait

fait bâtir une ville en cet endroit; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumâtre, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ſes rêveries, pour faire de la Mecque un lieu ſacré & le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des ſables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du déſert de Jéruſalem juſqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-eſt au ſud-eſt. C'eſt un pays immenſe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eſt très-vraiſemblable que ſes déſerts de ſable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ſes golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui ſemble dépoſer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'eſt qu'aucun hiſtorien ne dit qu'elle ait été ſubjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont ſubjugué cent peuples, depuis l'Inde juſqu'à la Garonne; & ayant enſuite perdu leurs conquêtes, ils ſe ſont retirés dans leur pays ſans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni aſſervis, ni mélangés, il eſt plus que probable qu'ils ont conſervé leurs mœurs & leur langage; auſſi l'arabe eſt-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Aſie juſqu'à l'Inde, & juſqu'au pays habité par les Scythes; ſuppoſé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé, ils ſont

encore des *mille & une nuits*, comme ils en fesaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traversait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans ; qui arrêtait le soleil & la lune ; qui fesait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poësie & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poëte.

Les tribus s'assemblaient tous les ans par représentans, dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à peu près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; & cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son temps chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois ; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il se jeta à ses genoux, & lui dit : *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi, vous êtes sans doute le prophète de* DIEU.

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux.

Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet*; les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad* pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui & lui dit: Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, il en descendit au plus vîte, lui donna son chameau & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs*, fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encore, un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il désire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de *Kaïs* & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit: Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisième alla trouver son ami *Arabad* de la tribu

d'As. *Arabad* était aveugle, & il fortait de fa maifon appuyé fur deux efclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux efclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois difputeurs étant revenus à l'affemblée, racontèrent fidellement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As, mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont plufieurs contes de cette efpèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne font pas dans ce goût. Nous en avons plufieurs qui ne roulent que fur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gufman d'Alfarache*, *Gilblas*, *&c.*

De l'arabe Job.

IL eft clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus favans dans les langues orientales penfent que le livre de *Job*, qui eft de la plus haute antiquité, fut compofé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'eft que le traducteur hébreu a laiffé dans fa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré fon premier état, il partagea fes biens également à fes fils & à fes filles : ce qui eft directement contraire à la loi hébraïque.

Il eft très-vraifemblable que fi ce livre avait été

compofé

composé après le temps où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permission d'affliger *Job;* on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, au Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien repliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, & même de celles *du midi qui sont cachées.* Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Josephe* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu : c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

(*a*) Chap. IX, vers. 9.

Ce n'eſt pas tout; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, & ſurtout de l'Arabie. (*b*) Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on feſait déjà de gros livres. (*c*)

On ne peut diſſimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame & la réſurrection du corps, quand il dit : *Je ſais que* DIEU, *qui eſt vivant, aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame & la réſurrection des corps au dernier jour ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau teſtament, ſi clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le ſeraient-ils dans ce ſeul verſet de *Job*, & encore d'une manière ſi obſcure? *Calmet* n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame & la réſurrection dans les diſcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué.

(*b*) Chap. XXVIII, v. 16 &c. (*c*) Chap. XXXI.

Ni la logique, ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni juſteſſe, ni préciſion. Mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, juriſprudence, inquiſition.

QUOIQUE les noms propres ne ſoient pas l'objet de nos queſtions encyclopédiques, notre ſociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, préſident du conſeil ſuprême en Eſpagne, & capitaine-général de la Caſtille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquiſition.

Il était bien juſte qu'un eſpagnol délivrât la terre de ce monſtre, puiſqu'un eſpagnol l'avait fait naître. Ce fut un ſaint, à la vérité, ce fut *St Dominique l'encuiraſſé*, (1) qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'Egliſe catholique, apoſtolique & romaine, ne pouvait ſe ſoutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquiſition au treizième ſiècle, & lui ſoumit les rois, les miniſtres

(1) *Dominique* fondateur de l'ordre de *St Jacques Clément*, & inventeur de l'inquiſition, eſt different du *Dominique* ſurnommé l'*encuiraſſé*, parce qu'il s'etait endurci la peau à force de ſe donner la diſcipline. On voit dans la ſuite de cet article que M. de *Voltaire* connaiſſait très-bien la différence de ces deux ſaints. Mais le fondateur de l'inquiſition ne mérite-t-il pas bien auſſi l'epithète d'*encuiraſſe* ? *Illi robur & æs triplex circà pectus erat.*

& les magiſtrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la ſureté des citoyens.

La conſcience, le for intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpèce; elle n'a rien de commun avec les lois de l'Etat. Les inquiſiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le St Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'*Aranda*, capitaine-général, par un arrêt ſolemnel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharſale, ville qui appartient aux Turcs, inquiſiteur-général des Eſpagnols, doit obſerver les lois du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appéſantiſſaient la

bouche par un vilain mord, & qui les fefaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui eft un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie efpagnole fur un autre pied, & les écuries d'*Augias* feront bientôt de la plus grande propreté.

Nous faififfons cette occafion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquifition, parce qu'il eft d'ufage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiffance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieufe donnée par *St Dominique.*

,, Moi, (*a*) frère *Dominique*, je réconcilie à l'Eglife ,, le nommé *Roger*, porteur des préfentes, à condi- ,, tion qu'il fe fera fouetter par un prêtre trois dimanches ,, confécutifs, depuis l'entrée de la ville jufqu'à la ,, porte de l'églife; qu'il fera maigre toute fa vie; ,, qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année; qu'il ne ,, boira jamais de vin; qu'il portera le *fan-benito* ,, avec des croix; qu'il récitera le bréviaire tous les ,, jours, dix *Pater* dans la journée, & vingt à l'heure ,, de minuit; qu'il gardera déformais la continence, ,, & qu'il fe préfentera tous les mois au curé de fa ,, paroiffe, fous peine d'être traité comme hérétique, ,, parjure & impénitent. ,,

Il faudrait favoir fi ce n'eft pas un autre faint du même nom qui donna cette patente; il faudrait diligemment rechercher fi du temps de *St Dominique* on fefait

(*a*) Ce témoignage de la toute-puiffance de *faint Dominique* fe trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Efpagne. Elle eft citée dans le *Manuel de l'inquifition*, ouvrage d'un théologien français qui eft d'une autre efpèce. Il écrit à la manière de *Pafcal*.

porter le *ſan-benito* aux pécheurs, & ſi ce *ſan-benito* n'était pas une chemiſe bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont Crapak, qui ſépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La diſette des livres dont nous gémiſſons, vers ce mont Crapak où nous ſommes, nous empêche auſſi d'examiner ſi *St Dominique* aſſiſta en qualité d'inquiſiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire; & ſi le titre d'*encuiraſſé* lui fut donné auſſi-bien qu'à l'ermite *Dominique*; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* ſoit le véritable fondateur de l'inquiſition, cependant *Louis de Paramo*, l'un des plus reſpectables écrivains & l'une des plus brillantes lumières du St Office, rapporte, au titre ſecond de ſon ſecond livre, que DIEU fut le premier inſtituteur du St Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* eſt cité au tribunal, *Adam ubi es?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle.

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve* furent le modèle du *ſan-benito* que le St Office fait porter aux hérétiques. Il eſt vrai que par cet argument on prouve que DIEU fut le premier tailleur; mais il n'eſt pas moins évident qu'il fut le premier inquiſiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il poſſédait dans le paradis terreſtre, c'eſt de-là que le St Office confiſque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodôme furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. De-là il passe à l'*histoire des Juifs*; il y trouve par-tout le St Office.

JESUS-CHRIST est le premier inquisiteur de la nouvelle loi; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à *St Dominique.*

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid, avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & privilége du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à *Louis de Paramo* quand ils sont fanatiques.

Ce *Paramo* était un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le St Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Etablissement curieux de l'inquisition en Portugal

IL y avait long-temps que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinzième siècle, avait délégué

des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les juifs; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII* voulut leur donner un établissement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne, les esprits s'aigrirent, l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, disait-il, pour établir la sainte inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III* des lettres du pape *Paul III*. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour; ses patentes de légat étaient dûment scellées & signées; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand-inquisiteur & tous les juges du S[t] Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui savait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique; il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui & ses deux confidens empruntérent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à latere* sans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que dans une chose aussi

preſſante que l'établiſſement fixe de l'inquiſition, ſa ſainteté ne pouvait ſouffrir les délais, & que le roi était aſſez honoré que le premier courrier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du ſaint père. Le roi n'oſa repliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquiſiteur, envoya par-tout recueillir des décimes; & avant que la cour pût avoir des réponſes de Rome, il avait déja fait brûler deux cents perſonnes, & recueilli plus de deux cents mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, ſeigneur eſpagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une ſomme très-conſidérable ſur de faux billets, jugea à propos de ſe payer par ſes mains, au lieu d'aller ſe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat feſait alors ſa tournée ſur les frontières de l'Eſpagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le conſeil de Madrid condamna le légat *Savedra* au fouet & à dix ans de galère; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que le pape *Paul IV* confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de ſa puiſſance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit ſacré ce qui avait été purement humain :

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir.

Voilà comme l'inquiſition devint ſédentaire à Liſbonne, & tout le royaume admira la Providence.

Au reſte on connaît aſſez toutes les procédures de ce tribunal, on ſait combien elles étaient oppoſées

à la fauſſe équité & à l'aveugle raiſon de tous les autres tribunaux de l'univers. On était empriſonné ſur la ſimple dénonciation des perſonnes les plus infames; un fils pouvait dénoncer ſon père, une femme ſon mari; on n'était jamais confronté avec ſes accuſateurs, les biens étaient confiſqués au profit des juges. C'eſt ainſi du moins que l'inquiſition s'eſt conduite juſqu'à nos jours; il y a là quelque choſe de divin: car il eſt incompréhenſible que les hommes aient ſouffert ce joug patiemment. (*b*)

Béniſſons le comte d'*Aranda*. (2)

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur

(*b*) Conſultez, ſi vous voulez, ſur la juriſprudence de l'inquiſition, le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, & ſurtout magiſter *Grillandus*: beau nom pour un inquiſiteur!

Et vous, rois de l'Europe, princes ſouverains, républiques, ſouvenez vous à jamais que les moines inquiſiteurs ſe ſont intitulés *inquiſiteurs par la grâce de* DIEU!

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a ceſſé de gouverner l'Eſpagne, l'inquiſition y a repris toute ſa ſplendeur & toute ſa force pour abrutir les hommes; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même ſur les ennemis de la raiſon, elle a perdu un peu de ſa ferocité.

chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, & rapportés mot à mot par *George* le sincelle.

On voit par ces fragmens que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, fesaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les princes bâtissaient leurs citadelles sur des montagnes: donc les dieux y avaient aussi leurs demeures: elles devenaient donc sacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le sommet du mont Ararat: donc les dieux se cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Chaldée, suivant la supputation d'*Afriquain*, d'*Abidène* & d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit: *Le quinze du mois d'Oesi le genre-humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau; entrez-y avec vos parens & vos amis; faites-y entrer des oiseaux, des quadrupèdes; mettez-y des provisions; & quand on vous demandera où voulez-vous aller avec votre vaisseau, répondez: vers les dieux, pour les prier de favoriser le genre-humain.*

Xixutre bâtit son vaisseau, qui était large de deux stades, & long de cinq; c'est-à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, & sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier

Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant: il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie; & on ne le vit plus; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre, paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV;* il dit *que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour

guérir un ermite affligé d'une descente. (*a*) *Son ermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous fesions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* assure encore que l'ermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de *Noé*; *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune & de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne se garde que vingt-quatre heures, après quoi il se sèche, s'aigrit & devient désagréable; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé

(*a*) *Voyage de Jean Struis*, in-4°. page 208.

vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre ; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. (1) Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange fournissent un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents

(1) En France une société de physiciens éclairés s'occupe depuis quelques années à perfectionner l'art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des hôpitaux & de la plupart des prisons de Paris est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les habitans aisés de la plupart des provinces.

lieues fur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous fommes accoutumés, eft parmi nous fi précieufe, que la crainte feule de la voir manquer caufe des féditions chez les peuples les plus foumis. Le commerce du blé eft par-tout un des grands objets du gouvernement; c'eft une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée effentielle.

Les amidonniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raifon, que le pain béni, dont on ne mange prefque point, & dont la plus grande partie eft perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainfi, de ce feul article, l'Angleterre eft au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les miffionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoiffes dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur difaient par interprètes : Vous voulez nous baptifer avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous fommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confeffer, & vous n'entendez pas notre langue ; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens néceffaires, le pain & le vin : il eft donc évident que votre religion univerfelle n'a pu être faite pour nous. Les miffionnaires répondaient très-juftement que la bonne volonté fuffit, qu'on les plongerait dans l'eau fans aucun fcrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa ; & quant à la langue, que les miffionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

ON nomme dans l'Amérique *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à suif* une espèce de bruyère dont la baie donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbuste est couvert de baies d'où semble suinter une substance blanche & farineuse; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles sont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graisse se fond & s'élève au-dessus de l'eau : on met dans un vase à part cette graisse refroidie, qui ressemble à du suif ou à de la cire; sa couleur est communément d'un verd sale. On la purifie, & alors elle devient d'un assez beau verd. Ce suif est plus cher que le suif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle souvent avec du suif commun; alors elles ne sont pas si sujettes à couler. Les pauvres se servent volontiers de ce suif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait aussi du savon & des savonnettes d'une odeur assez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodiguees aux Indes orientales & occidentales! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C.

Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc* ſurnommée *la Pucelle.* Les particularités de ſon aventure ſont très-peu connues & pourront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*. ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de DIEU; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mézerai conte *que le prince de la milice céleſte lui apparut;* j'en ſuis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens, qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la *pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chaſſera les Anglais hors du royaume*, & ils y étaient

encore cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barois; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'égliſe de Ste Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Apparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que *St Michel*. Ses juges la crurent ſorcière, elle ſe crut inſpirée; & c'eſt-là le cas de dire:

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que *Saintrailles* avait ſon berger, comme le comte de *Dunois* avait ſa bergère. Ce berger feſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les feſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophéteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiége de Compiégne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le

berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les fuperftitions, qui n'ont pas le fanatifme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me femble, ce que les hiftoriens auraient dû obferver, & ce qu'ils ont négligé.

La *pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la fortereffe de Beaulieu, enfuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre fon roi légitime, revendique la *pucelle* comme une forcière arrêtée fur les limites de fon diocèfe. Il veut la juger en qualité de forcière. Il appuyait fon prétendu droit d'un infigne menfonge. *Jeanne* avait été prife fur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient affurément le droit de condamner perfonne, & encore moins de livrer à la mort une fujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la folde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait? un vicaire-général de l'inquifition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la fubverfion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prifonnière comme *fentant l'héréfie, odorantem hæresim.* Il fomma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de fon office, & de l'autorité à lui commife par le St Siége, de livrer Jeanne à la fainte inquifition.*

Le forbonne fe hâta de feconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* :
» Vous avez employé votre noble puiffance à appré-
» hender icelle femme qui fe dit *la pucelle*, au moyen

„ de laquelle l'honneur de DIEU a été ſans meſure „ offenſé, la foi exceſſivement bleſſée, & l'Egliſe trop „ fort déshonorée ; car par ſon occaſion, idolâtrie, „ erreurs, mauvaiſe doctrine & autres maux ineſtimables ſe ſont enſuivis en ce royaume.... mais peu de „ choſe ferait avoir fait telle prinſe, ſi ne s'enſuivait „ ce qu'il appartient pour ſatisfaire l'offenſe par elle „ perpétrée contre notre doux Créateur & ſa foi, & „ la ſainte Egliſe, avec ſes autres méfaits innumérables.... & ſi, ferait intolérable offenſe contre „ la majeſté divine s'il arrivait qu'icelle femme fût „ délivrée. „ (*a*)

Enfin la *pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne Français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La ſorbonne, l'évêque & frère *Martin* préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle Jeanne fût brièvement miſe ès mains de la juſtice de l'Egliſe.* *Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſogner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de ſorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, *Martin*, préſidait avec *Cauchon;* & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires ; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste Catherine* & *Ste Marguerite*

(*a*) C'eſt une traduction du latin de la ſorbonne, faite long-temps après.

à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux faintes? Elle répond que c'eft à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande fi elles font bien jafeufes ? Allez, dit-elle, le voir fur le regiftre. *Beaupère* lui demande fi quand elle a vu *St Michel* il était tout nu ? elle répond : Penfez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir ?

Les curieux obferveront ici foigneufement que *Jeanne* avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui fefait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de fuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'ufage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers fefaient dire trois meffes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eft ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les fefeufes de miracles, compagnes de *Jeanne*, (*b*) & foumifes à frère *Richard*, fe nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiffait à elle en humanité comme ami fait à ami ; DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deffous, &c.

Voilà jufqu'à préfent le ridicule ; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'oifeleur*, vient la confeffer dans la prifon. Il abufe du facrement jufqu'au point de cacher derrière un morceau de ferge deux prêtres

(*b*) Mémoires pour fervir à l'*Hiftoire de France & de Bourgogne*, tome Ier.

qui tranſcrivent la confeſſion de *Jeanne d'Arc.* Ainſi les juges employèrent le ſacrilége pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare.*

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité ; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes ; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre ; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le

procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette imposture épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des *Armoises*. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans: l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers:

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon.

Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille :*

Une première ardeur est toujours la plus forte;
Le temps ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.

Et celui-ci de *Racine :*

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate :*

J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi lesquelles on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

ARGENT.

Mot dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne suis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait : *Signore, non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques :* Me feras-tu bonne chère ? Oui, si vous me donnez beaucoup d'arg.nt.

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par-là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre ? & alors trente nations se présentent à l'envi ; le vestphalien, le limousin, le basque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le grison, l'istrien, l'écossais & l'irlandais du nord, le suisse d'un petit canton, & surtout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième & quinzième siècles, c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant ; aussi fesait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* disait-on à un marchand. Il répondait: *Autant que les gens sont sots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour

romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des difpenfes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas affez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils fefaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Tofcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient fi pauvres en argent comptant que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheffe de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt: les Vénitiens foudoyèrent des armées plus fortes que la fienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans fon coffre, & plus de vaiffelle d'argent fur fa table, que l'empereur *Maximilien* furnommé *Pochi danari*.

Les chofes changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes, en conquérans, & que les Efpagnols eurent fubjugué le Mexique & le Pérou, avec fix ou fept cents hommes. On fait qu'alors le commerce de Venife, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Efpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Afie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le feul riche, & par conféquent le feul puiffant en Europe. Les efpions qu'il avait gagnés en France baifaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre

d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Afie lui valurent à peu près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec fon argent, fans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Elifabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Efprit des lois*, dans lequel il eft dit : „ J'ai ouï „ déplorer plufieurs fois l'aveuglement du confeil de „ *François I*, qui rebuta *Chriftophe Colomb* qui lui „ propofait les Indes ; en vérité, on fit peut-être par „ imprudence une chofe bien fage. „

Nous voyons, par l'énorme puiffance de *Philippe*, que le confeil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chofe fi fage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né, quand on prétend qu'il refufa les offres de *Chriftophe Colomb;* ce génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV* & de la reine *Elifabeth*, avec celui de *Philippe II;* le fubfide ordinaire d'*Elifabeth* n'était que de cent mille livres fterling; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille ; mais il fallait qu'elle employât ce furplus à fe défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* fe montait à la vérité à trente millions de livres de fon temps; cette fomme était à la feule fomme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix ; mais il n'entrait pas le

tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très-prodigue, très-volé, & par conféquent très-pauvre: il fe trouve que *Philippe II* était d'un feul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'eft pas la peine de comparer fes tréfors avec ceux de *Philippe II.* Jufqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de fon épée, & il vécut en chevalier errant jufqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été fi pauvre que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut favoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Efpagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais qui font le commerce de Cadix fous des noms efpagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du falpêtre, du fucre-candi, du thé, des toiles, des diamans & des magots.

On demande enfuite ce que deviennent tous ces tréfors des Indes; je réponds que *Sha Thamas-Kou-likan* ou *Sha-Nadir* a emporté tout celui du grand-mogol avec fes pierreries. Vous voulez favoir où font ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha-Nadir* a emportés en Perfe? une partie a été enfouïe dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands fe font fervis de l'autre pour fe faire des partis. ›› Car,

„ comme dit fort bien *César*, avec de l'argent on a des „ soldats, & avec des soldats on vole de l'argent. „

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de *Sésostris*, de *Crésus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonosor*, & surtout de *Salomon* qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout seul dans sa cassette?

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que du temps de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce qui reste enfouï à Notre-Dame de Lorette & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment fesaient les Romains sous leur grand *Romulus*, fils de *Mars* & d'une religieuse, & sous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hasard la femme d'un receveur-général des finances se fesait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles, & ne voudrait pas laisser entrer dans son antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il fervait à la fois d'armes & de monnaie. On fe battait, & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le néceffaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout temps la nourriture, le vêtement & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voifins, les fubjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'efpace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les foldats de *Guftave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur folde, avant qu'il fît des conquêtes hors de fon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les chofes néceffaires à la vie, le commerce fe fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange foit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils font plus rares.

C'eft en Afie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Afie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eft point queftion de monnaie dans la guerre de Troye ; on y pèfe l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un tréforier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait foupçonner à plufieurs favans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à fe procurer quelques monnaies de leurs voifins, c'eft que dans plus d'un paffage il eft parlé de ficles. On y di-

qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi : (*a*) *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ.* Le judicieux dom *Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hasard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela fesait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (*b*)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. (*c*) Consultez sur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure* & *Emmanuel Sa.*

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliars tournois,

(*a*) Genèse, chap. XXIII, verſ. 16.

(*b*) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de *St Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent : Si *St Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse* ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique & romaine, la seule infaillible.

(*c*) Actes, chap. VII, v. 16.

les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du tréfor royal, ni de tefterdar du grand-turc, qui puiffe fupputer au jufte le tréfor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de forbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui font arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, refferré, volé, ayant dans toutes fes tranfmigrations demeuré conftamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui fubfifte, c'eft de ne point laiffer fortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi fuppofe de deux chofes l'une, ou que ces princes règnent fur des fous à lier qui fe défont de leurs efpèces en pays etranger pour leur plaifir, ou qu'il ne faut pas payer fes dettes à un étranger. Il eft clair pourtant que perfonne n'eft affez infenfé pour donner fon argent fans raifon, & que quand on doit à l'étranger il faut payer foit en lettres de change, foit en denrées, foit en efpèces fonnantes. Auffi cette loi n'eft pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas long-temps qu'ils font ouverts.

Il y aurait beaucoup de chofes à dire fur l'argent monnayé, comme fur l'augmentation injufte & ridicule des efpèces, qui fait perdre tout d'un coup des fommes confidérables à un Etat, fur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voifins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin fur vingt autres tours d'adreffe inventés pour fe ruiner. Plufieurs livres nouveaux font pleins de

réflexions

réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens , pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume , dont en général la terre eſt fertile ; on répond que la choſe n'eſt pas praticable , attendu que depuis la guerre de 1689 juſqu'à la fin de 1769 où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource , & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens , & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays, adreſſez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie; on ne peut en parler plus ſavamment & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.

ARIANISME.

TOUTES les grandes diſputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Demoſthènes*, *Archimède*, s'ils avaient été témoins de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de paſſer

pour avoir inventé son opinion, comme *Calvin* passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde ; car celle des conquérans est, dit-on, la première. Cependant ni *Calvin* ni *Arius* n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-temps sur la Trinité, lorsqu'*Arius* se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins, les Parisiens même n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. JESUS est-il verbe? S'il est verbe est-il émané de DIEU dans le temps ou avant le temps ; s'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui? ou est-il d'une substance semblable? est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? est-il fait ou engendré? Peut-il engendrer

à ſon tour ? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité ? Le S[t] Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux ? Peut-il engendrer, peut-il produire ? Son hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père & du fils ? & comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Egliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'*Arius* & d'*Athanaſe*. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'aviſe de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros;* il explique la choſe différemment ; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vîte un petit concile de gens de ſon opinion, & excommunie ſon prêtre. *Euſébios*, évêque de Nicodémie, prend le parti d'*Arious*, voilà toute l'Egliſe en feu.

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue,

un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran ainsi que ses enfans, *transeat :* mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scolastiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. (*a*) *Vous êtes de grands fous*, leur dit-il expressément dans sa lettre, *de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères de faire tant de bruit sur un sujet si mince.*

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, fait parler à peu près ainsi *Ozius* en présentant la lettre de l'empereur :

(*a*) Un professeur de l'université de Paris, nommé *le Beau*, qui a écrit l'*Histoire du bas empire*, se garde bien de rapporter la lettre de *Constantin* telle qu'elle est, & telle que la rapporte le savant auteur du dictionnaire des hérésies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendresse paternelle*, *finissait en ces termes : Rendez-moi des jours sereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Constantin* aux évêques, mais il devait aussi rapporter le reproche. L'epithète de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, & même à *Julien le philosophe*, qui ne versa jamais que le sang des ennemis de l'empire en prodiguant le sien, & non pas à *Constantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus sanguinaire. Ce n'est pas ecrire l'histoire, c'est la defigurer.

» Mes frères, le chriſtianiſme commence à peine » à jouir de la paix, & vous allez le plonger dans » une diſcorde éternelle. L'empereur n'a que trop » raiſon de vous dire que vous vous *querellez pour* » *un ſujet fort mince.* Certainement ſi l'objet de la » diſpute était eſſentiel, JESUS-CHRIST, que nous » reconnaiſſons tous pour notre légiſlateur, en aurait » parlé; DIEU n'aurait pas envoyé ſon fils ſur la » terre pour ne nous pas apprendre notre catéchiſme. » Tout ce qu'il ne nous a pas dit expreſſément eſt » l'ouvrage des hommes, & l'erreur eſt leur partage. » JESUS vous a commandé de vous aimer, & vous » commencez par lui déſobéir en vous haïſſant, en » excitant la diſcorde dans l'empire. L'orgueil ſeul » fait naître les diſputes, & JESUS votre maître vous » a ordonné d'être humbles. Perſonne de vous ne » peut ſavoir ſi JESUS eſt fait ou engendré. Et que » vous importe ſa nature pourvu que la vôtre ſoit » d'être juſtes & raiſonnables? Qu'a de commun une » vaine ſcience de mots avec la morale qui doit » conduire vos actions? Vous chargez la doctrine de » myſtères, vous qui n'êtes faits que pour affermir la » religion par la vertu. Voulez-vous que la religion » chrétienne ne ſoit qu'un amas de ſophiſmes? » eſt-ce pour cela que le CHRIST eſt venu? Ceſſez » de diſputer, adorez, édifiez, humiliez-vous, nour- » riſſez les pauvres, apaiſez les querelles des familles » au lieu de ſcandaliſer l'empire entier par vos » diſcordes. »

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres,

& de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé; mais lorsque *Constantin* en avait fait l'ouverture, il ne savait encore quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien, (*) quoiqu'il fût à la tête des chrétiens; le baptême seul constituait alors le christianisme, & il n'était point baptisé; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, & le prêtre *Arios* eussent raison ou tort; il est assez évident par la lettre ci-dessus rapportée qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit *Constantin* dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris*, &c.

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution sont établies avec le dogme sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantiabilité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort

(*) Voyez l'article *Vision de Constantin*.

quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius:* mais ce fait n'eſt pas vrai. *Conſtantin*, tout prodigue qu'il était du ſang des hommes, ne pouſſa pas la cruauté juſqu'à cet excès de démence abſurde de faire aſſaſſiner par ſes bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laiſſait vivre l'héréſiarque.

Tout change bientôt à la cour ; pluſieurs évêques inconſubſtantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célèbre *Euſèbe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages qui ne ſont pas écrits avec un grand diſcernement, accuſait fortement *Euſtate*, évêque d'Antioche, d'être ſabellien ; & *Euſtate* accuſait *Euſèbe* d'être arien. On aſſembla un concile à Antioche ; *Euſèbe* gagna ſa cauſe ; on dépoſa *Euſtate ;* on offrit le ſiége d'Antioche à *Euſèbe* qui n'en voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverſe. *Conſtantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils conſubſtantiel, exila *Euſtate* pour le croire. De telles révolutions ſont communes.

S[t] *Athanaſe* était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, diſant qu'*Arius était excommunié ; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maiſon, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Auſſitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. *Athanaſe* eſt dépoſé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par

l'empereur. Ainſi *Arius*, & *Athanaſe* ſon plus grand ennemi, ſont condamnés tour à tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie ſelon l'ancien & l'éternel uſage. *Conſtantin* les laiſſa diſputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit aſſaſſiner ſon fils, ſa femme, ſon neveu le jeune *Licinius*, l'eſpérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux ſous *Conſtantin*. Le parti oppoſé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St Macaire*, l'un des plus ardens ſectateurs d'*Athanaſe*, ſachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Conſtantinople, ſuivi de pluſieurs de ſes confrères, pria DIEU ſi ardemment de confondre cet héréſiarque, que DIEU ne put réſiſter à la prière de *Macaire*; que ſur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui ſortirent par le fondement; ce qui eſt impoſſible; mais enfin *Arius* mourut.

Conſtantin le ſuivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ſes *Céſars* dit, que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant ſa mort ne guérit perſonne de cette maladie.

Comme ſes enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus eſclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un ſaint. On célébra long-temps ſa fête avec celle de ſa mère.

Après ſa mort, les troubles occaſionnés par le ſeul

mot *confubftantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Conftance*, fils & fucceffeur de *Conftantin*, imita toutes les cruautés de fon père, & tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématifèrent réciproquement. *Athanafe* courut l'Europe & l'Afie pour foutenir fon parti. Les eufébiens l'accablèrent. Les exils, les prifons, les tumultes, les meurtres, les affaffinats fignalèrent la fin du règne de *Conftance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'Eglife, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglife, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de confcience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodofe fe déclara pour le concile de Nicée : mais l'impératrice *Juftine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique comme tutrice du jeune *Valentinien*, profcrivit le grand concile de Nicée ; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui fe répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianifme établi, l'embraffèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, fuivit leur communion par la même raifon que les autres barbares avaient profeffé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis ; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianifme reparut vers le milieu du feizième fiècle, à la faveur de toutes les difputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé

d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les feuls dogmes qui parurent néceffaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour fauveur & pour juge : mais on nia fa divinité, fa confubftantiabilité, & jufqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatifeurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* fe joignit à eux. On connaît fa malheureufe difpute avec *Calvin ;* ils eurent quelque temps enfemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut affez imprudent pour paffer par Genève, dans un voyage qu'il fefait en Allemagne. *Calvin* fut affez lâche pour le faire arrêter, & affez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'eft-à-dire, au même fupplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Prefque tous les thélogiens d'alors étaient tour à tour perfécuteurs & perfécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* follicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui fignèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs font dignes de cet abominable fiècle. *Gentilis* fut mis en prifon, & allait être brûlé comme *Servet :* mais il fut plus avifé que cet efpagnol ; il fe rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut fauvé. Mais fon malheur voulut enfuite que n'ayant pas affez ménagé un bailli du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins dépofèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*effence*, d'*hypoftafe* ne fe trouvaient pas dans l'écriture fainte ; & fur cette dépofition, les juges, qui ne favaient pas plus que lui

ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de *Lélius Socin*, & ses compagnons furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne ; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent ; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés ; les jésuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embrassèrent ; *Samuel Clarke*, célèbre curé de St James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole de St Athanase.* On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Locke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantiabilité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France ; on oublia *Pertharite*, *Théodore* & son recueil de vers, on ne pensa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme

l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUOI ? l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes, comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien testament en grec, pour l'usage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en fesait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives ; & pour connaître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il se proposa d'envoyer une ambassade solemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem, de délivrer six vingts mille esclaves juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot sans doute au

judaïſme, il envoya au temple à Jéruſalem une grande table d'or maſſif, enrichie par-tout de pierres précieuſes; & il eut ſoin de faire graver ſur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie; (*a*) le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenſes vaſes d'or encore mieux travaillés; il donna trente autres vaſes d'or & une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chèrement un livre; on aurait toute la bibliothèque du vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtyle d'*Eléazar* qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante & douze interprètes, ſix de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiècles : mais le

(*a*) Il ſe peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *meandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes. C'était toujours un fort beau préſent.

grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos, chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours, & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot ; c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante*, qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidellement rapporté par l'historien *Josephe*, qui n'a jamais rien exagéré. *St Justin* a enchéri sur *Josephe* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adressa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambassadeurs de *Ptolomée* à *Hérode*, c'est beaucoup ajouter au merveilleux ; car on sait qu'*Hérode* ne naquit que long-temps après le règne de *Ptolomée Philadelphe*.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anacronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase : cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à

ſa manière; de ſorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures; la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites.*

ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choiſi par *Philippe*, fût un pédant & un eſprit faux. *Philippe* était aſſurément un bon juge, étant lui-même très-inſtruit, & rival de *Démoſthène* en éloquence.

De ſa logique.

LA *logique* d'*Ariſtote*, ſon art de raiſonner, eſt d'autant plus eſtimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; & ſon maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

» Ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire » de la vie? — Oui. — Et qu'elles naiſſent l'une de » l'autre? — Oui. — Qu'eſt-ce donc qui naît du » vivant? — Le mort — Et qui naît du mort? — Le » vivant. — C'eſt donc des morts que naiſſent toutes » les choſes vivantes. Par conſéquent les ames » exiſtent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles ſûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* faſcinait les eſprits.

Il était néceſſaire de démontrer que *Platon* donnait un ſens louche à toutes ſes paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a ceſſé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort; mais il eſt né d'un homme en vie qui eſt mort depuis.

Par conſéquent, votre concluſion que toutes les choſes vivantes naiſſent des mortes eſt ridicule. De cette concluſion vous en tirez une autre qui n'eſt nullement renfermée dans les prémiſſes. *Donc les ames ſont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts ſont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre juſteſſe. Il fallait dire : Ce qui penſe eſt ſans parties, ce qui eſt ſans parties eſt indeſtructible ; donc ce qui penſe en nous étant ſans parties eſt indeſtructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il eſt diviſible, l'ame n'eſt point diviſible; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en eſt de même de tous les raiſonnemens captieux des Grecs. Un maître enſeigne la rhétorique à ſon diſciple, à condition que le diſciple le payera à la première cauſe qu'il aura gagnée.

Le diſciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à ſon maître ; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car ſi je perds ma cauſe je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & ſi je gagne, ma demande eſt de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & diſait : Si vous perdez,

perdez, payez; & ſi vous gagnez, payez, puiſque notre marché eſt que vous me payerez après la première cauſe que vous aurez gagnée.

Il eſt évident que tout cela roule ſur une équivoque. *Ariſtote* enſeigne à la lever en mettant dans l'argument les termes néceſſaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance;
L'échéance eſt ici une cauſe gagnée.
Il n'y a point eu encore de cauſe gagnée;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance,
Donc le diſciple ne doit rien encore.

Mais *encore* ne ſignifie pas *jamais*. Le diſciple feſait donc un procès ridicule.

Le maître de ſon côté n'était pas en droit de rien exiger, puiſqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le diſciple eût plaidé quelque autre cauſe.

Qu'un peuple vainqueur ſtipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ſes vaiſſeaux; qu'il les faſſe ſcier en deux; & qu'ayant ainſi rendu la moitié juſte il prétende avoir ſatisfait au traité, il eſt évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Ariſtote, par les règles de ſa *logique*, rendit donc un grand ſervice à l'eſprit humain en prévenant toutes les équivoques; car ce ſont elles qui ſont tous les mal-entendus en philoſophie, en théologie & en affaires.

La malheureuſe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque ſur l'Acadie.

Il eſt vrai que le bon ſens naturel & l'habitude de raiſonner ſe paſſent des règles d'*Ariſtote*. Un homme

qui a l'oreille & la voix juste, peut bien chanter sans les règles de la musique; mais il vaut mieux la savoir.

De sa physique.

ON ne la comprend guère; mais il est plus que probable qu'*Aristote* s'entendait, & qu'on l'entendait de son temps. Le grec est étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans son chapitre sept, que les principes des corps sont *la matière, la privation, la forme;* il semble qu'il dise une bêtise énorme; ce n'en est pourtant point une. La matière, selon lui, est le premier principe de tout, le sujet de tout, indifférent à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont point en lui. La matière est indifférente à devenir rose ou poirier. Mais, quand elle est poirier ou rose, elle est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, & rien qui soit impertinent.

L'*acte de ce qui est en puissance* paraît ridicule, & ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'est tout ce que cette expression d'*acte en puissance* signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue. Et il est fort vraisemblable qu'*Aristote*

entendait par-là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière.

Ariſtote dut faire néceſſairement une très-mauvaiſe phyſique de détail; & c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au temps où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boiles*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abyme, & ont raiſonné ſur ce qu'il contenait ſans le voir.

Traité d'Ariſtote ſur les animaux.

SES *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor-royal d'aujourd'hui, & c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux ſciences; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il conſulte continuellement des ames juives pour faire couler la ſubſtance de ſes ſujets dans ſon coffre des Danaïdes, dont elle ſort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* ſeſait venir chez *Ariſtote*, éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par haſard on nous amène un animal rare

dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du monde éternel.

Ariſtote ſoutient expreſſément dans ſon livre du *ciel*, chap. XI., que le monde eſt éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le définit, (*a*) *Un*, *éternel*, *immobile*, *indiviſible*, *ſans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du ſoleil, & auſſi ancienne que cet aſtre.

A l'égard des ſphères céleſtes, il eſt auſſi ignorant que tous les autres philoſophes. *Copernic* n'était pas venu.

De ſa métaphyſique.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame; mais qu'eſt-ce que DIEU ſelon lui, & qu'eſt-ce que l'ame? L'ame eſt une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie? (*b*) C'eſt, dit-il, un principe & un acte, une puiſſance nutritive, ſentante & raiſonnable. Cela ne veut dire autre choſe, ſinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de ſentir & de raiſonner. Le comment & le pourquoi ſont un peu difficiles à ſaiſir. Les Grecs ne ſavaient pas plus ce que c'eſt qu'une entéléchie, que les topinambous & nos docteurs ne ſavent ce que c'eſt qu'une ame.

De ſa morale.

LA morale d'*Ariſtote* eſt, comme toutes les autres,

(*a*) Liv. VII, ch. XII. (*b*) Liv. II, ch. II.

fort bonne, car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroastre*, de *Pythagore*, d'*Aristote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, font absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux, la nature, la raison & l'habitude; rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile; la raison le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient presque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils semblèrent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressemblaient aux tyrans qui craignent les associations.

C'est encore avec très-grande raison qu'*Aristote* met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme & la superstition.

De sa rhétorique.

C'EST probablement sa *rhétorique* & sa *poëtique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans son livre de l'*orateur*, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention & de jugement : Quintilien* va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encore la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem.*

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des lois, des finances, des traités, des places de guerre, des garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Venise, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles ; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande surtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa rhétorique long-temps avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux entreprises du roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir

que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en sa puissance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte de très-ingénieuses, & qui sont de la plus haute antiquité, comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf, & qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Asie, sur l'étendue de la puissance des dieux.

S'il est vrai, dit-il, *que les dieux mêmes ne peuvent pas tout savoir, quelqu'éclairés qu'ils soient, à plus forte raison les hommes.* Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui ; mais revenons à la rhétorique d'*Aristote*.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en prose. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il proscrit les épithètes inutiles. En effet, *Démosthènes* & *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais

affecté le ſtyle poëtique dans leurs diſcours. Il faut, dit *Ariſtote*, que le ſtyle ſoit toujours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appât, & les bons eſprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraiſon funèbre s'eſt emparé du ſtyle poëtique en proſe : mais ce genre conſiſtant preſque tout entier dans l'exagération, il ſemble qu'il lui ſoit permis d'emprunter ſes ornemens de la poëſie.

Les auteurs des romans ſe ſont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je penſe, qui tranſpoſa ainſi les limites des arts, & qui abuſa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait ſans pouvoir faire de vers, & plus encore en faveur de ſa morale, dans laquelle il ſurpaſſe infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut apercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouve mieux le grand ſens & le bon goût d'*Ariſtote*, que d'avoir aſſigné ſa place à chaque choſe.

Poëtique.

Ou trouver dans nos nations modernes un phyſicien, un géomètre, un métaphyſicien, un moraliſte même qui ait bien parlé de la poëſie ? Ils ſont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de

l'*Arioste*, du *Tasse*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire : „ Comme on „ dit *beauté poëtique*, on devrait dire aussi *beauté* „ *géométrique*, & *beauté médicinale*. Cependant on ne „ le dit point ; & la raison en est qu'on sait bien „ quel est l'objet de la géométrie, & quel est „ l'objet de la médecine ; mais on ne sait pas en „ quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poësie. „ On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il „ faut imiter ; & faute de cette connaissance on a „ inventé de certains termes bizarres, *siècle d'or*, „ *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, &c. „ Et on appelle ce jargon *beauté poëtique*. „

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : & *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan* :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards

Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un fi digne loyer,
N'eft toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en fon foyer.
Que fert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le foleil
Des tréfors du Pactole ?
La gloire qui les fuit après tant de travaux,
Se paffe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait furtout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut fecondé par un nommé *Dubois*, qui était auffi ignorant que lui en belles lettres.

Il n'y a pas jufqu'à *Montefquieu*, qui dans fon livre amufant des lettres perfanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne font rien en comparaifon d'un homme qui imite avec efprit & avec fuccès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit fon livre de chofes hardies, fans lefquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'eft-ce que les poëmes épiques?* dit-il, *je n'en fais rien; je méprife les lyriques autant que j'eftime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant méprifer *Pindare* & *Horace*. *Ariftote* ne méprifait point *Pindare*.

Defcartes fit à la vérité pour la reine *Chriftine* un petit divertiffement en vers, mais digne de fa matière cannelée.

Mallebranche ne diftinguait pas le *qu'il mourût* de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Ariſtote* qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'eſt dans le chapitre quatrième de ſa *poëtique* que *Boileau* a puiſé ces beaux vers :

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux ;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable:
Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Ariſtote* : „ L'imitation & l'har-
„ monie ont produit la poëſie.... nous voyons avec
„ plaiſir dans un tableau des animaux affreux, des
„ hommes morts ou mourans que nous ne regar-
„ derions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la
„ nature. Plus ils ſont bien imités, plus ils vous
„ cauſent de ſatisfaction. „

Ce quatrième chapitre de la poëtique d'*Ariſtote* ſe retrouve preſque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres ſuivans, ſont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, ſi vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la muſique. Son idée que la tragédie eſt inſtituée pour purger les paſſions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour inceſtueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer ſa colère en voyant le triſte exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES &c.

C'EST une chose très-digne de considération qu'il y ait eu & qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les brachmanes qui gouvernèrent long-temps presque toute la grande Chersonnèse de l'Inde; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Pensilvanie; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encore, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne sait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué; ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent & armes & dieux des armées, & bataillons & escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils ſont fidelles à leur inſtitution.

Ce n'eſt que chez les chrétiens qu'on a vu des ſociétés religieuſes établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de St Jean, chevaliers teutons, chevaliers portes-glaive. Ces ordres religieux furent inſtitués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent preſque jamais de cavalerie; elle eût été aſſez inutile dans un pays entre-coupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Aſie employèrent les quadriges de guerre. Il en eſt parlé dans les annales de la Chine. *Confutzée* dit (*a*) qu'encore de ſon temps chaque gouverneur de province fourniſſait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient ſur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des âneſſes quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, (*b*) étaient montés chacun ſur un âne. *Saül*, depuis roi de Juda, n'avait que des âneſſes; & les fils de *David* s'enfuirent tous ſur des mules lorſqu'*Abſalon* eut tué ſon frère *Ammon*. *Abſalon* n'était monté que ſur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de ſon père; ce qui prouve, ſelon les hiſtoires juives, que l'on commençait alors à ſe

(*a*) *Confucius*, liv. III, part. I. (*b*) Juges ch. X, verſ. 4.

ſervir de jumens en Paleſtine, ou bien qu'on y était déjà aſſez riche pour acheter des mules des pays voiſins.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel temps les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé long-temps ſur les diſpoſitions des armées romaines & grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voient des plans de bataille & des ſiéges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais *Calmet* n'était pas ſon ſecrétaire : il n'a pu ſavoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philiſtins furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces eſtampes de carnage, deſſinées au haſard, enchérirent ſon livre de cinq ou ſix louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'eſt une grande queſtion ſi les Francs, que le jéſuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, ſe ſervaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des caſques & des cuiraſſes.

Suppoſé qu'ils allaſſent au combat preſque nus & armés ſeulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée & d'un couteau, il en réſultera que les Romains, maîtres des Gaules ſi aiſément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les ſujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea enſuite, ainſi que tout change.

Dans les temps des chevaliers, écuyers & varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Eſpagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainſi que les chevaux. Les fantaſſins étaient des ſerfs qui feſaient plutôt les fonctions de pionniers que de ſoldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'eſt en grande partie ce qui leur fit gagner preſque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne ſont guère que des expériences de phyſique? un ſoldat ſerait bien étonné ſi quelque ſavant lui diſait: » Mon » ami, tu es un meilleur machiniſte qu'*Archimède*. » Cinq parties de ſalpêtre, une partie de ſouſre, une » partie de *carbo ligneus*, ont été préparées chacune » à part. Ton ſalpêtre diſſous, bien filtré, bien » évaporé, bien criſtalliſé, bien remué, bien ſéché, » s'eſt incorporé avec le ſouſre purifié & d'un beau

„ jaune. Ces deux ingrédiens, mêlés avec le charbon „ pilé, ont formé de groffes boules par le moyen d'un „ peu de vinaigre, ou de diffolution de fel ammoniac, „ ou d'urine. Ces boules ont été réduites *in pulverem* „ *pirium* dans un moulin. L'effet de ce mélange eft „ une dilatation qui eft à peu près comme quatre „ mille eft à l'unité, & le plomb qui eft dans ton „ tuyau fait un autre effet qui eft le produit de fa „ maffe multiplié par fa vîteffe.

„ Le premier qui devina une grande partie de ce „ fecret de mathématique, fut un bénédictin nommé „ *Roger Bacon*. Celui qui l'inventa tout entier fut un „ autre bénédictin allemand nommé *Shwartz*, au „ quatorzième fiècle. Ainfi, c'eft à deux moines que „ tu dois l'art d'être un excellent meurtrier, fi tu „ tires jufte & fi ta poudre eft bonne.

„ C'eft en vain que du *Cange* a prétendu qu'en „ 1338 les regiftres de la chambre des comptes de „ Paris font mention d'un mémoire payé pour de la „ poudre à canon : n'en crois rien, il s'agit là de „ l'artillerie, nom affecté aux anciennes machines de „ guerre & aux nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entièrement le feu „ grégeois dont les Maures fefaient encore quelque „ ufage. Te voilà enfin dépofitaire d'un art qui non- „ feulement imite le tonnerre, mais qui eft beaucoup „ plus terrible. „

Ce difcours qu'on tiendrait à un foldat, ferait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fuffent connus, les nations

hyperborées

hyperborées avaient subjugué presque tout l'hémisphère, & pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une espèce de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conséquent du destin des Etats. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière, munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Russes victorieux, se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaise déjà maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps à corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence ; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne ; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour à tour aux coups de feu. On voit souvent sur les ailes, des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles de là. Les ennemis victorieux assiègent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très-rarement rapides : & au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les guerres moins funestes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

Les Grecs dans tous les temps, les Romains jusqu'au temps de *Sylla*, les autres peuples de l'Occident & du Septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée; tout bourgeois était soldat, & s'enrôlait en temps de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté

dans le temps des revues ; ſi elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingts mille ſoldats en armes.

Ceux qui uſurpèrent la puiſſance ſuprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes ſoudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens aſſujettis, encore plus que pour ſubjuguer les autres nations. Il n'y a pas juſqu'à l'évêque de Rome qui ne ſoudoie une petite armée. Qui l'eût dit du temps des apôtres que le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'eſt *a great ſtanding army*, une grande armée ſur pied.

Les janiſſaires ont fait la grandeur des ſultans, mais auſſi ils les ont étranglés. Les ſultans auraient évité le cordon, ſi au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne eſt qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT,

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut ſervir à faire voir combien les plus ſavans hommes peuvent ſe tromper, & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui eſt rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce ſont les noms de deux anges que l'impoſ-
„ teur *Mahomet* diſait avoir été envoyés de DIEU
„ pour enſeigner les hommes & pour leur ordonner
„ de s'abſtenir du meurtre, des faux jugemens & de

„ toutes ſortes d'excès. Ce faux prophète ajoute „ qu'une très-belle femme ayant invité ces deux „ anges à manger chez elle, elle leur fit boire du „ vin, dont étant échauffés, ils la ſollicitèrent à „ l'amour ; qu'elle feignit de conſentir à leur paſſion, „ à condition qu'ils lui apprendraient auparavant les „ paroles par le moyen deſquelles ils diſaient que „ l'on pouvait aiſément monter au ciel ; qu'après „ avoir ſu d'eux ce qu'elle leur avait demandé, elle „ ne voulut plus tenir ſa promeſſe, & qu'alors elle „ fut enlevée au ciel, où ayant fait à DIEU le récit de „ ce qui s'était paſſé, elle fut changée en l'étoile du „ matin qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, & que les „ deux anges furent ſévèrement punis. C'eſt de-là, „ ſelon *Mahomet*, que DIEU prit occaſion de défendre „ l'uſage du vin aux hommes. „ (*)

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un ſeul mot de ce conte abſurde & de cette prétendue raiſon de *Mahomet*, de défendre le vin à ſes ſectateurs. *Mahomet* ne proſcrit l'uſage du vin qu'au ſecond & au cinquième ſura, ou chapitre : *Ils t'interrogeront ſur le vin & ſur les liqueurs fortes : tu répondras que c'eſt un grand péché.*

On ne doit point imputer aux juſtes qui croient & qui ſont de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de haſard, avant que les jeux de haſard fuſſent défendus.

Il eſt avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conſerver leur ſanté, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'uſage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la ſanté & la raiſon.

(*) Voyez *Alcoran*

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui descendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs auteurs chrétiens, plus indiscrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion musulmane, par un zèle qui n'est pas selon la science. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que personne ne lit, qu'il anathématise les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa sont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainsi notre docte *Silburgius* a pris deux colines pour deux anges. C'est ainsi qu'en ont usé presque sans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous sur le mahométisme, jusqu'au temps où le sage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane, & où le savant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même, tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'est plu à nous débiter quelques faussetés sur *Mahomet*, comme si on avait besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux sur la jument *Alborac* : il ose même citer le sura ou chapitre LIII ; mais ni dans ce sura LIII, ni dans aucun autre, il n'est question de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda* qui plus de ſept cents ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits qui eurent cours du temps de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inſéra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran; mais il eſt d'un ſtyle bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuſe différence. Voici comme il commence :

›› Une certaine nuit je m'étais endormi entre les ›› deux collines de Safa & de Merwa. Cette nuit ›› était très-obſcure & très-noire, mais ſi tranquille ›› qu'on n'entendait ni les chiens aboyer, ni les coqs ›› chanter. Tout d'un coup l'ange *Gabriel* ſe préſenta ›› devant moi dans la forme en laquelle le DIEU ›› très-haut l'a créé. Son teint était blanc comme ›› la neige, ſes cheveux blonds, treſſés d'une façon ›› admirable, lui tombaient en boucles ſur les épaules; ›› il avait un front majeſtueux, clair & ſerein, les ›› dents belles & luiſantes, & les jambes teintes d'un ›› jaune de ſaphir; ſes vêtemens étaient tout tiſſus de ›› perles & de fil d'or très-pur. Il portait ſur ſon front ›› une lame ſur laquelle étaient écrites deux lignes ›› toutes brillantes & éclatantes de lumière; ſur la ›› première il y avait ces mots : *Il n'y a point de Dieu* ›› *que* DIEU; & ſur la ſeconde ceux-ci : *Mahomet eſt*

» *l'apôtre de* DIEU. A cette vue je demeurai le plus » surpris & le plus confus de tous les hommes. » J'aperçus autour de lui soixante & dix mille casso- » lettes ou petites bourses pleines de musc & de » safran. Il avait cinq cents paires d'ailes, & d'une » aile à l'autre il y avait la distance de cinq cents » années de chemin.

» C'est dans cet état que *Gabriel* se fit voir à mes » yeux. Il me poussa & me dit : *Lève-toi, ô homme* » *endormi.* Je fus saisi de frayeur & de tremblement, » & je lui dis en m'éveillant en sursaut : *Qui es-tu?* » DIEU *veuille te faire miséricorde. Je suis ton frère* » *Gabriel*, me répondit-il. *O mon cher bien-aimé* *Gabriel*, lui dis-je, *je te demande pardon. Est-ce une* » *révélation de quelque chose de nouveau, ou bien une* » *menace affligeante que tu viens m'annoncer? C'est quelque* » *chose de nouveau*, reprit-il; *lève-toi, mon cher & bien-* » *aimé. Attache ton manteau sur tes épaules, tu en auras* » *besoin : car il faut que tu rendes visite à ton seigneur* » *cette nuit.* En même temps *Gabriel* me prit par la » main ; il me fit lever, & m'ayant fait monter sur » la jument *Alborac*, il la conduisit lui-même par la » bride &c. »

Enfin il est avéré chez les musulmans que ce chapitre, qui n'est d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres consacrés les *lettres de St Paul à Sénèque*, & les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-CHRIST, *& la réponse*

de JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, *l'histoire du défi de S[t] Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des sibylles*, le *testament des douze patriarches*, & tant d'autres livres de cette espèce?

Nous répondrions à ce turc qu'il est fort mal instruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le turc nous fera la même réponse, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux. Il nous dira que ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers temps, & que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides; qu'il le sait parce qu'il les a touchées, que DIEU se fait porter en chaise; que dans l'arche de Noé, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, & qu'il fesait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de la

fausseté de sa secte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans que nous perdions notre temps à calomnier les mahométans qui sont établis du mont Caucase au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons sans cesse de mauvais livres contr'eux, & ils n'en savent rien. Nous crions que leur religion n'a été embrassée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les sens. Où est donc la sensualité qui ordonne l'abstinence du vin & des liqueurs dont nous fesons tant d'excès, qui prononce l'ordre indispensable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de son revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de souffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuse, de faire au milieu des sables arides un pélérinage qui est quelquefois de cinq cents lieues, & de prier DIEU cinq fois par jour, même en fesant la guerre ?

Mais, dit-on, il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde, ils auront dans l'autre des femmes célestes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'étourdissement pour admettre des rêveries aussi grossières & aussi sales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur ; c'était un imposteur qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans

leurs férails. Il eſt dit que *Salomon* avait trois cents femmes & ſept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouſer les deux ſœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le ſura ou chapitre quatre. Où eſt donc la ſaleté ?

A l'égard des femmes céleſtes, où eſt la ſaleté ? Certes il n'y a rien de ſale dans le mariage que nous reconnaiſſons ordonné ſur la terre & béni par DIEU même. Le myſtère incompréhenſible de la génération eſt le ſceau de l'être éternel. C'eſt la marque la plus chere de ſa puiſſance d'avoir créé le plaiſir, & d'avoir par ce plaiſir même perpétué tous les êtres ſenſibles.

Si on ne conſulte que la ſimple raiſon, elle nous dira qu'il eſt vraiſemblable que l'être éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous ſera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne ſera pas indigne de la majeſté ſuprême, de nourrir nos eſtomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des eſtomacs. Nos ſaintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'eſt à peu près l'état où ſeront les juſtes, lorſqu'après leur réſurrection, ils ſeront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps ſera continuellement ſatisfait. Nos pères de l'Egliſe n'ont point eu d'autre idée de la Jéruſalem céleſte. *St Irénée* dit (*a*) que chaque ſep de vigne y portera dix mille

(*a*) Liv. V, ch. XXXIII.

branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs pères de l'Eglise en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. *St Thomas* dit (*b*) que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

St Augustin dans sa *doctrine chrétienne* dit (*c*) que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant & du discours.

Un de nos grands théologiens italiens nommé *Plazza*, dans sa *dissertation sur le paradis*, (*d*) nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare & de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages* ; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : *tres nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditia sine mollitudine & voluptas sine exuberantiâ.*

St Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus.* (*e*) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement : *non est Deo difficile facere ut sapidus humor*

(*b*) *Commentaire sur la Genèse*, tome II, liv. IV.
(*c*) Ch. II & III, n. 149. (*d*) Page 506.
(*d*) *Supplément*, part. III, quest. 84.

ſit intra organum guſtûs, qui ſenſum illum poſſit intentionaliter afficere. (*f*)

Enfin, *St Proſper*, en réſumant tout, prononce que les bienheureux ſeront raſſaſiés ſans dégoût, & qu'ils jouiront de la ſanté ſans maladie : *ſaturitas ſine faſtidio & tota ſanitas ſine morbo.* (*g*)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans ayent admis l'uſage des cinq ſens dans leur paradis. Il diſent que la première béatitude ſera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le reſte.

Le paradis de *Mahomet* eſt une fable ; mais, encore une fois, il n'y a ni contradiction ni ſaleté.

La philoſophie demande des idées nettes & préciſes ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raiſonnemens apparens, dont la fauſſeté ne peut ſoutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injuſtes dont on a chargé les mahométans. Ils ont ſubjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chaſſer, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Ruſſie donne aujourd'hui un grand exemple, elle leur enlève Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Georgie ; elle pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contr'eux, par une entrepriſe inouïe, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point, dans ſes manifeſtes, qu'un pigeon ſoit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

(*f*) Liv. XVI, chap. XX. (*g*) N. 232.

ARRETS NOTABLES,

Sur la liberté naturelle.

ON a fait en plufieurs pays, & furtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatifme, ou même l'erreur & la faibleffe ont commis avec le glaive de la juftice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, & qui feront frémir tous les fiècles à venir. Tels font les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou;* contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines; contre le roi d'Angleterre *Charles I* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtife, la fuperftition; & ceux-là font innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette claffe, il faut ranger principalement les procès de fortilége, & ne jamais oublier qu'encore de nos jours, en 1750, la juftice facerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme forcière une religieufe fille de qualité, au fupplice du feu. C'eft afin qu'on ne l'oublie pas, que je répéte ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vîte.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au lieu de brailler, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il eft, (ce qu'on fait très-bien

ſans lui) criât : C'eſt aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ſes habitans furent réduits en cendres. C'eſt ce 14 mai, à quatre heures & demie du ſoir, que *Henri IV* fut aſſaſſiné pour cette ſeule raiſon qu'il n'était pas aſſez ſoumis au pape ; c'eſt à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté ſous le nom de *juſtice*.

Ces avertiſſemens continuels feraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple je propoſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris & à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles : „ C'eſt à pareil jour que cinquante „ magiſtrats du conſeil rétablirent la mémoire de „ *Jean Calas*, d'une voix unanime, & obtinrent pour „ la famille des libéralités du roi même, au nom „ duquel *Jean Calas* avait été injuſtement condamné „ au plus horrible ſupplice. „

Il ne ferait pas mal qu'à la porte de tous les miniſtres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans :

„ Meſſieurs, craignez de ſéduire le miniſtre par „ de faux expoſés, & d'abuſer du nom du roi. Il eſt „ dangereux de le prendre en vain. Il y a dans le „ monde un maître *Gerbier* qui défend la cauſe de „ la veuve & de l'orphelin opprimés ſous le poids „ d'un nom ſacré. C'eſt celui-là même qui a obtenu „ au barreau du parlement de Paris l'aboliſſement „ de la ſociété de JESUS. Ecoutez attentivement la

„ leçon qu'il a donnée à la fociété de St Bernard, „ conjointement avec maître *Loifeau*, autre protecteur „ des veuves. „

„ Il faut d'abord que vous fachiez que les révérends „ pères bernardins de Clervaux poffèdent dix-fept „ mille arpens de bois, fept groffes forges, quatorze „ groffes métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, & „ même des droits dans les pays étrangers. Le revenu „ du couvent va jufqu'à deux cents mille livres de „ rentes. Le tréfor eft immenfe; le palais abbatial eft „ celui d'un prince; rien n'eft plus jufte; c'eft un „ faible prix des grands fervices que les bernardins „ rendent continuellement à l'Etat.

„ Il arriva qu'un jeune homme de dix-fept ans, „ nommé *Caftille*, dont le nom de baptême était „ *Bernard*, crut par cette raifon qu'il devait fe faire „ bernardin; c'eft ainfi qu'on raifonne à dix-fept ans, „ & quelquefois à trente: il alla faire fon noviciat „ en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fallut „ prononcer fes vœux, la grâce lui manqua; il ne „ les figna point, s'en alla & redevint homme. Il „ s'établit à Paris; & au bout de trente ans, ayant fait „ une petite fortune, il fe maria, & eut des enfans.

„ Le révérend père procureur de Clervaux nommé „ *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant „ appris à Paris d'une fille de joie que ce *Caftille* „ avait été autrefois bernardin, complote de le „ révendiquer en qualité de déferteur, quoiqu'il ne „ fût point réellement engagé; de faire paffer fa femme „ pour une concubine, & de placer fes enfans à l'hôpital „ en qualité de bâtards. Il s'affocie avec un autre „ fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont

„ au bureau des lettres de cachet, expofent leurs „ griefs au nom de S[t] *Bernard*, obtiennent la lettre, „ viennent faifir *Bernard Caſtille*, fa femme & leurs „ enfans, s'emparent de tout le bien, & vont le „ manger où vous favez.

„ *Bernard Caſtille* eſt enfermé à Orval dans un „ cachot, où il meurt au bout de fix mois, de peur „ qu'il ne demande juſtice. Sa femme eſt conduite „ dans un autre cachot à S[te] Pélagie, maifon de force „ des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à „ l'hôpital.

„ Les chofes reſtent dans cet état pendant trois ans. „ Au bout de ce temps la dame *Caſtille* obtient fon „ élargiſſement. DIEU eſt juſte; il donne un fecond „ mari à cette veuve. Ce mari, nommé *Launai*, fe „ trouve un homme de tête qui développe toutes les „ fraudes, toutes les horreurs, toutes les fcélérateſſes „ employées contre fa femme. Ils intentent tous deux „ un procès aux moines. (*a*) Il eſt vrai que frère „ *Mayeur*, qu'on appelle dom *Mayeur*, n'a pas été „ pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour „ quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent „ qui n'aime mieux voir pendre fon procureur que „ de perdre fon argent.

„ Que cette hiſtoire vous apprenne, Meſſieurs, à „ ufer de beaucoup de fobriété en fait de lettres de „ cachet. Sachez que maître *Elie de Beaumont*, (*b*) ce „ célèbre défenfeur de la mémoire de *Calas*, & maître „ *Target*, cet autre protecteur de l'innocence opprimée,

(*a*) L'arrêt eſt de 1764.

(*b*) L'arrêt eſt de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

„ ont

» ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui » qui avait arraché par ses intrigues une lettre de » cachet pour faire enlever la comtesse de *Lancize* » mourante, la traîner hors du sein de sa famille, » & lui dérober tous ses titres.

» Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on » entend des battemens de mains du fond de la » grand'chambre aux portes de Paris. Prenez garde » à vous, Messieurs ; ne demandez pas légérement » des lettres de cachet. »

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé : Qu'est-ce qu'une lettre de cachet ? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

ARRETS DE MORT.

EN lisant l'histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre, entassées sur ce globe que quelques-uns appellent le *meilleur des mondes possibles*, j'ai été frappé surtout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens ; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines ; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût subi son arrêt, si son procès eût duré quelque

temps de plus, ou si leur partie adverse était morte d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé, il est certain que dans quelque temps, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'Etat; donnez-leur seulement d'autres juges, ou attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sureté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart;* alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux assassinats, revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garrotté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un président, un avocat, des conseillers, & qui, ayant

figné une fentence, feraient pendre les deux paffans en cérémonie; c'eft ainfi que la reine d'Ecoffe & fon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un feul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, fi on avait eu un autre temps à choifir? Y a-t-il un feul des condamnés immolés fous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, fi leur procès avait été prolongé jufqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de *Condé* eft arrêté fous *François II;* il eft jugé à mort par des commiffaires: *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puiffant.

Ces exemples font innombrables. Il faut furtout confidérer l'efprit du temps. On a brûlé *Vanini* fur une accufation vague d'athéifme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'affez pédant & d'affez fot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'eft tout ce qui en arriverait.

Un efpagnol paffe par Genève au milieu du feizième fiècle; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet efpagnol eft logé dans une hôtellerie; il fe fouvient que cet efpagnol a difputé contre lui fur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paffant, malgré toutes les lois divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le fupplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perfonne; & fi ce fou de

Servet était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des temps de peste; & cette contagion a fait le tour de la terre.

Fin du tome premier.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.





